

MAGAZINE

NOVEMBRE

PRIX 6 FR.



G.L. Manuel Frères

HUGUETTE EX-DUFLOS
Vedette du PARFUM DE LA DAME EN NOIR

GAGNEZ UN PRIX
en participant à notre
GRAND CONCOURS DES VEDETTES EN HERBE

Annuaire Général de la Cinématographie

L'Édition 1931-32

paraîtra

en même temps

que ce numéro

Jusqu'au 30 Novembre

vous pouvez bénéficier des prix spéciaux :

Paris, f^{co}, 25 fr. ; Province, 30 fr. ; Étranger, 40 fr.

CINÉ-MAGAZINE, Éditeur

1 9 3 1
MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

NOVEMBRE

11^e Année.

Numéro 11.

Sommaire

La Confusion des genres <i>Émile Vuillermoz</i>	3
Roland Toutain, amateur d'aventures <i>Robert Landrin</i>	5
Leurs Prisons <i>Lucien Wahl</i>	8
Un Metteur en scène satiriste : Pabst <i>Jean Vidal</i>	12
Nos grands Concours : Vedettes en herbe <i>Marcel Carné</i>	16
Cinq minutes avec W. Tourjansky <i>Marcel Carné</i>	18
« L'Amoureuse Aventure » <i>M.-A. Crance</i>	20
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempé</i>	24
Les Femmes et la Caricature à l'Écran <i>Francis-Rohl</i>	25
La Mode féminine <i>Marthe Richardot</i>	29
Le Film parlant français, puissant instrument de propagande française... <i>Jean de Mirbel</i>	30
Revue de Presse <i>P. P.</i>	32
« Ciné-Magazine » accueillera des scénarios <i>C.-A. Gonnelt.</i>	49
Les Éphémérides du Cinéma	50
Échos et Informations <i>Lynx</i>	51
L'Exploitation moderne <i>Henri Paquet</i>	52
Le Théâtre <i>Maurice Bex</i>	59
Ce que nous verrons prochainement	60
Phonomagazine <i>Maurice Bex</i>	62
Les Films du Mois <i>Marcel Carné et Jean Hersent</i>	63
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	68
Courrier des Lecteurs <i>Iris.</i>	70

ÉDITORIAL

L'ABONDANCE avec laquelle les actualités parlantes sont pourvues de discours, interviews d'ex-actuels ou aspirants ministres, n'amène-t-elle pas à craindre, surtout à la veille des élections, que les salles cinématographiques ne servent de tribune à certains parlementaires ? Car pourra-t-on refuser la publicité de l'écran à qui voudra répondre à ceux dont on aura sollicité les déclarations ? Comment réagira le public devant ces luttes électorales ? Les manifestations dans une salle obscure prennent toujours une ampleur que nous ne croyons pas désirable.

Ces craintes formulées, n'est-il pas piquant de relever chez un de nos confrères cette phrase de M. Paul Ginisty, président du Comité de Censure : « ... Les questions que nous avons à régler sont généralement d'ordre politique... » Quelle responsabilité sera alors celle de M. Ginisty ? Et que décidera-t-il le jour où le même journal filmé présentera à son visa les professions de foi de deux extrémistes opposés ? Qui sera interdit ? Les deux ?

Le correspondant à Paris de journaux corporatifs allemands, peu reconnaissant de la large hospitalité que la corporation cinématographique française lui accorda jusqu'alors, envoie, à époques régulières, à ses feuilles de Berlin, certaines informations tendancieuses et peu favorables à notre industrie nationale. On s'en est vivement ému ici, et à juste raison, mais on est parti en guerre, on a parlé de représailles... et la seule firme allemande visée est celle-là même qui, depuis moins d'un an, a produit sept ou huit films réalisés en collaboration avec des metteurs en scène français et des artistes français. N'aurait-il pas mieux valu choisir un autre bouc émissaire ?... C'est du moins notre avis, et sans doute aussi celui de tous les Français qui travaillent régulièrement à Berlin dans les studios de la dite firme.

L'Opéra de Quat'sous a enfin obtenu, sous certaines conditions de coupures, le visa de la censure. Voilà enfin terminé : cette ridicule histoire, qui ne fait honneur qu'à ceux qui luttèrent pour la levée de l'interdit. Ils ont droit à nos remerciements à tous. ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 36-67.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).
Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.



Victoria et son Hussard

Le plus grand succès de l'année

Musique de

Paul ABRAHAM

Production **RICHARD OSWALD**



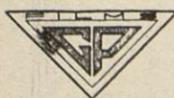
Vente pour le Monde entier

G. P. Films G. M. B. H.

BERLIN SW. 68

Kochstrasse, 64

G. P. FILMS
G. M. B. H.



Adr. tél. : PASCALFILM-BERLIN

Tél. : JÄGER 4568, 4569



G. P. FILMS
G. M. B. H.



La Confusion des Genres

Par ÉMILE VUILLERMOZ



Le succès du film parlant a commencé par entraîner parmi nos professionnels une confusion des genres. Et cette confusion, loin de se dissiper après quelques expériences, est en train de s'aggraver singulièrement.

Actuellement, il est impossible d'y voir clair dans cet enchevêtrement de techniques opposées et de tendances contradictoires. Les apports de la pellicule sonore et parlante sont si considérables qu'ils ont évidemment bouleversé l'équilibre du film muet. Il y a eu tant de choses à découvrir et tant d'avantages à s'annexer dans la formule nouvelle qu'on a bientôt perdu de vue le point de départ.

Depuis de longs mois, on peut constater que les spectacles de caractère réellement cinématographique se font de plus en plus rares. On pouvait croire au début qu'il s'agissait là d'une période de transition, d'acclimatation et d'adaptation. Mais il n'en est rien.

Il était tout naturel d'accorder un certain crédit de temps à nos metteurs en scène. Ils avaient des choses à apprendre pour se mettre à la page !

Il fallait d'abord leur permettre de s'initier à l'art du dialogue qu'ils ne soupçonnaient pas. Première période de tâtonnements et d'expériences désastreuses, pendant laquelle les auteurs de films, qui n'étaient pas tous prédestinés à ce travail, s'improvisèrent auteurs dramatiques avec plus ou moins de bonheur.

Vint ensuite le stade des auteurs dramatiques professionnels, qui entrèrent triomphalement au studio pour apprendre aux tourneurs de manivelle ce qu'était la vérité sacro-sainte du théâtre. Ils le firent avec une certaine morgue en ne voulant pas tenir compte des nécessités de la mise en scène pelliculaire.

Cette collaboration des metteurs en scène incapables de manier le dialogue et des écrivains hors d'état de comprendre la technique du cinéma a engendré des résultats évidemment fâcheux. Sur ce point, l'équilibre n'a pas encore pu s'établir entre ces deux catégories de réalisateurs.

Puis, vint une autre cause de trouble. Le choix des interprètes donna lieu à des expériences désoyantes. On voulut apprendre à des étoiles photogéniques l'art de la déclamation, ce qui amena un certain nombre de surprises et de déconvenues fort réjouissantes.

On se tourna alors vers les acteurs de théâtre qui entrèrent au studio avec la même arrogance que les auteurs dramatiques. Ils y apportèrent, en effet, un esprit purement théâtral et des préten-

tions de professeurs de diction égarés chez les amateurs.

D'un seul coup, tout l'équilibre de la technique du film fut compromis. Les vieilles traditions de la scène eurent force de loi devant l'appareil de prises de vues. Il ne fut plus question du rythme de l'image. Il ne fut même plus question d'images. On fit consciencieusement du phonographe illustré, en repoussant, bien entendu, l'illustration au dernier plan.

Actuellement encore, entre ces quatre éléments, les techniciens n'arrivent plus à se tirer d'affaire. A chaque instant un cas particulier vient démolir tout l'échafaudage de leurs prévisions. Ils ne savent à quel élément donner la préférence et ne comprennent pas qu'il s'agit là de cas d'espèce.

On est arrivé fort bien à apprendre à un acteur de cinéma l'art de lancer au bon moment quelques phrases définitives, et on a pu également rendre photogéniques des dames et des messieurs de la Comédie-Française. Il n'y a donc pas là de théories absolues. Ce qui est absurde, c'est de croire qu'un acteur de théâtre est seul capable de défendre un texte à l'écran ou de s'imaginer que cet acteur est incapable de fournir une bonne image mouvante. Le problème est évidemment plus complexe.

D'autre part, on n'a pas le courage de séparer nettement du film parlant les expériences du théâtre photographié. Ce sont là deux genres absolument différents, qu'il faut avoir la loyauté de désigner par des étiquettes différentes.

Le théâtre phono-photographié est une formule parfaitement défendable. Il fait partie, si l'on peut dire, de la technique du documentaire. Il est intéressant de pouvoir placer un appareil de prises de sons et de prises de vues dans le trou du souffleur ou dans une avant-scène pour fixer sur la pellicule sonore et parlante tous les détails d'une brillante représentation donnée à Paris avec des artistes de premier plan. Il y a là, répétons-le, une forme anticipée de la télévision.

C'est une façon parfaitement honnête de défendre l'art dramatique ou lyrique et d'augmenter sa diffusion dans tout l'univers. C'est un procédé de décentralisation qui évidemment fera du tort à nos humbles tournées théâtrales, mais qui, au point de vue de la culture générale, possède des avantages qu'il est inutile de souligner. Si chaque fois que la Comédie-Française, l'Opéra, nos théâtres de boulevards donnent une création importante, on pouvait la fixer d'un bout à l'autre sur pellicule et la projeter sur tous les écrans départementaux

quelques jours plus tard, on aurait obtenu un résultat qui, vous l'avouerez, ne serait pas méprisable.

Tout récemment, la réalisation de *Marius*, qui a obtenu le plus franc succès, a été l'illustration frappante de cette thèse. Le metteur en scène s'est préoccupé uniquement de nous restituer, aussi fidèlement que possible, la lettre et l'esprit des représentations du Théâtre de Paris. Ayant la chance de posséder dans sa distribution tous les créateurs de l'ouvrage, il n'a pas cherché à extérioriser le contenu cinématographique de la pièce de M. Pagnol, mais à nous conserver sa réalisation scénique si caractéristique et si amusante.

On peut dire sans paradoxe que nous possédons maintenant un documentaire qui est une pièce d'archives incomparable sur une pièce de théâtre à succès.

Mais on pourra également, quand on voudra, s'attaquer à une tâche qui n'a pas encore été abordée : celle qui consisterait à tirer un film de *Marius*.

Ce film existe en puissance, et l'on pourrait parfaitement le réaliser sans entrer en concurrence avec la bande actuellement projetée. Il y a à extraire de cette pièce tout son élément d'atmosphère, toute sa force de suggestion, tout ce qu'il y a d'essentiellement visuel dans l'action et dans le décor. Dans cet ordre d'idées, tout reste à traiter, la rue de Marseille, sa lumière, son relief, sa couleur et je dirai même son parfum, la vision du Vieux Port, l'appel du large, l'invitation au voyage, le départ des grands vaisseaux, la griserie de l'inconnu, tout ce qu'il y a d'inexprimé dans l'âme et l'imagination du fils de l'humble cafetier marseillais, tout le mystère de l'inconnu et de l'aventure qui grise ce jeune terrien et finit par l'arracher à son paisible bonheur.

Cette aimantation si puissante qui bouleverse toute la psychologie des personnages et aboutit à un dénouement d'une brutalité et d'une cruauté sur lesquelles le spectateur ose à peine se pencher, n'est-elle pas, au fond, comme l'Ananké antique, le personnage principal de la pièce et ne mériterait-elle pas les honneurs d'une extériorisation cinématographique ?

Cette seconde version, cette nouvelle orchestration de l'œuvre ne nuirait en rien au succès de la précédente. Elle s'adresserait d'ailleurs à un tout autre public, car ne croyez pas que les véritables amateurs de cinéma aient oublié les voluptés

subtiles et puissantes qu'ils goûtaient dans l'enchaînement des images. Le goût du cinéma reste très vif non seulement dans une élite de professionnels, mais dans la masse.

Actuellement, sans que le succès du film parlant subisse la moindre atteinte, — car il a su conquérir un public absolument nouveau et n'est pas au bout de ses possibilités de recrutement, — de nombreux spectateurs se désolent de voir le film parlant abandonner la technique cinématographique. En désespoir de cause, ils demandent à revoir d'anciens films muets.

L'expérience a été faite. Dans un grand cinéma populaire de la périphérie, un film muet a fait de telles recettes qu'il a fallu prendre des mesures pour retirer du marché les bandes anciennes que les exploitants commençaient à réclamer !

Geste absurde, car le film parlant n'est pas menacé par cette concurrence. Pourtant voyez-y l'indication de la mauvaise humeur avec laquelle les producteurs s'entendent réclamer de belles images. Actuellement il est presque impossible de se procurer des films muets.

C'est proprement intolérable. Il faut que le passé et le présent du cinématographe ne soient pas séparés par un abîme infranchissable. Le progrès est une lente spirale qui exige de la continuité.

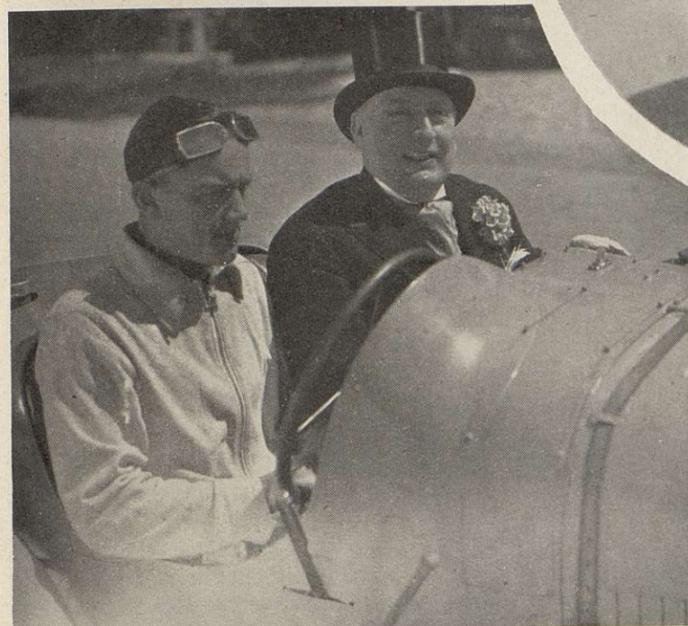
Lorsque le disque a découvert l'enregistrement électrique, nos éditeurs ont détruit toutes les matrices des disques à enregistrement mécanique. Ce fut une faute impardonnable, car il existait dans les enregistrements de cette époque des réalisations assurément incomplètes, mais qui contenaient des qualités remarquables, qui auraient pu servir de leçon aux ingénieurs et aux artistes d'aujourd'hui.

Il ne faut pas que le cinéma commette la même faute en s'efforçant de détruire jusqu'au souvenir des beaux films muets qui contiennent tant de leçons précieuses pour nos nouveaux metteurs en scène. Il faut, avant tout, de la clarté, de la logique et de la franchise dans nos nouvelles formules de spectacles. Ne méprisons pas le théâtre photographié. C'est une conception commerciale et artistique de grand avenir. Mais n'abandonnons pas pour cela la cinématographie qui parle et qui chante, mais qui travaille dans un tout autre domaine. Celle-là a encore le moyen de nous donner des chefs-d'œuvre.

ÉMILE VUILLERMOZ.

ROLAND TOUTAIN

Amateur d'aventures



Pour ceux qui se supposent volontiers une sensibilité desséchée par la monotonie de leur vie, par l'excès de préoccupations arides et trop minutieuses, le cinéma fait heureusement provision de plein air, de mouvement, de romanesque sain. Cela rajeunit de faire visite à ce monde d'images, où les lois de l'équilibre terrestre se laissent aisément dépasser, où l'on est témoin aussi de réalités inconnues. Virages de bolides esquivant d'imminentes locomotives, bond précis des coursiers au-dessus des gouffres, poursuites policières sur les toits de métal, tout cela fait partie de la légende du cinéma, dont le chevaleresque ranchman, l'athlète italien, le gangster sont des héros familiers.

Roland Toutain, le *Rouletabille* du *Mystère de la Chambre jaune* et du *Parfum de la Dame en noir*, sera peut-être, lui aussi, un de ces personnages fictifs qui scandalisent le bon sens, mais que l'imagination aime à retrouver invincibles devant toutes les adversités.

On ne peut s'empêcher de le comparer à Douglas Fairbanks, au moins pour l'agilité, l'aisance, l'entrain. Et, si l'on apprécie chez un acteur la vivacité du sentiment, la souplesse et la promptitude de l'esprit, on aime aussi, — n'est-ce pas ? — qu'il possède un visage, une

Quoique Roland Toutain ait des paupières bistrées, il ne s'attarde guère à des effets de prunelle... Les courses folles en bolides vrombrissants (Le Mystère de la Chambre jaune) ou une lutte farouche au-dessus de l'abîme l'intéressent bien davantage...

silhouette, — valeurs plastiques prépondérantes au cinéma, — et le sens du mouvement, générateur d'aventures.

Cependant, bien que Roland Toutain ait des paupières bistrées, — comme Valentino, — il ne s'attarde guère à des effets de prunelle. Ses primes qualités sont l'audace — une audace folle — et la gaieté. Leur mise en pratique une fois prise comme base de son travail, Roland Toutain ne pense plus, à part cela, qu'il est un acteur et laisse à sa sincérité le soin de commander ses attitudes et ses intonations ; il fait volontiers le pitre, ne dédaigne ni la grimace ni la contorsion, et rêve surtout d'obstacles, d'efforts, de périls...

A voir sa témérité inouïe, il vient quelquefois la pensée qu'elle est peut-être le fait d'une âme inquiète et troublée ; mais l'optimisme joyeux dont il fait montre ne laisse pas de prise à ce préjugé : c'est sans doute l'amour de l'imprévu et du danger le principal ressort de l'existence de Roland Toutain, existence mouvementée selon ses souhaits.

Lorsqu'il atteignit sa majorité, ce garçon s'empessa de dilapider sa fortune, qui était coquette, et qui pourtant ne dura plus que quelques mois, car il voyait large. Une fois ruiné à plate couture, il occupa des emplois sans gloire : camionneur, manœuvre, vendeur, etc...

Parfois il s'amusait à l'économie pendant quelques semaines, pour redevenir grand seigneur un soir. Cela eût été monotone sans quelque avatar baroque ; la nécessité le fournissait toujours : prenait-il le train sans billet (en sautant dans le wagon à l'instant du départ), il se voyait quelque jour découvert et poursuivi par un sévère contrôleur, auquel il échappait naturellement par quelque fuite acrobatique. Et il faut croire que les souvenirs de ces jours sombres gardent pour lui bien du charme, car il les évoque souvent aujourd'hui.

Le hasard, un jour, l'amena au cinéma, aventure nouvelle. Ce ne fut guère, au début, qu'un accident très bref. Il tourna dans *La Galerie des Monstres*, le film de Jaque-Catelain, un tout petit rôle de spectateur de cirque, où il eut à franchir d'un bond photogénique plusieurs gradins. Puis, sous la direction de Marcel L'Herbier, il se vit confier, dans *L'Inhumaine*, une silhouette de même importance ; il s'agissait, cette fois, d'échanger quelques coups de poings dans une salle de concerts. (Qui ne se souvient de la scène où Georgette Leblanc, — l'Inhumaine, — domine peu à peu par son art une foule soulevée contre elle ?)

Encouragé par L'Herbier, Toutain souhaitait interpréter de nouveaux rôles plus importants, où il aurait pu utiliser ses qualités sportives. Mais un essai malheureux le fit renoncer.

Il commença alors son métier d'acrobate aérien ; au cours des fêtes d'aviation, il accomplissait d'audacieuses prouesses sur un aéroplane en plein vol, — marche sur l'avion, tractions, équilibres invraisemblables, suspension par les dents, et maints exercices

A voir sa témérité inouïe, il vient quelquefois la pensée qu'elle est peut-être le fait d'une âme inquiète et troublée ; mais l'optimisme joyeux dont il fait preuve ne laisse pas de prise à ce préjugé...



plus insensés les uns que les autres. Il mena cette vie pendant cinq ans, promenant à travers le monde son air hardi et négligent, son insouciance incorrigible. En voyageant pour son agrément, il fit même un jour la connaissance des prisons de Naples, où il lui fallut rester quelque temps... à la suite d'une fugue amoureuse. De temps en temps, il inventait des variantes à ses acrobaties et imagina de rejoindre un avion d'un canot automobile en marche.

Or, l'année dernière, Jean Choux cherchait un jeune premier qui sût danser et chanter, pour la version française de *Amours Viennoises*, une comédie mêlée de couplets à la mode de Vienne. On lui présenta Roland Toutain, qui fut choisi pour tenir ce rôle.

Ainsi revenu au cinéma, celui-ci ne le quitta plus. Pour Paramount, il parut dans un sketch de Dranem : *Bonsoir, M'sieurs dames*.

Puis, pour les Films Osso, ce fut *Le Mystère de la Chambre jaune*, le premier grand film, celui qui lui permit de réaliser ses espoirs, sous la direction de Marcel L'Herbier ; il prêta au personnage populaire de Rouletabille sa bonne humeur, sa jeunesse et une grande simplicité d'expression, outre naturellement des dons physiques de premier ordre que le film mit en valeur. Il était heureux d'avoir un rôle qui lui permît d'enjamber les tables, de pirouetter dans les couloirs, de s'introduire dans une maison par la cheminée, de bondir d'un étage, etc..., toutes sortes d'exercices fort attrayants pour lui.

Après cette bande, le cinéma ne pouvait plus laisser dans l'ombre une recrue de cet intérêt. Roland Toutain parut encore dans une comédie, *Blanc comme neige*, où il fut un skieur bondissant et distingué.

Puis il reprit son personnage de Rouletabille dans *Le Parfum de la Dame en noir*, suite du *Mystère de la Chambre jaune*.

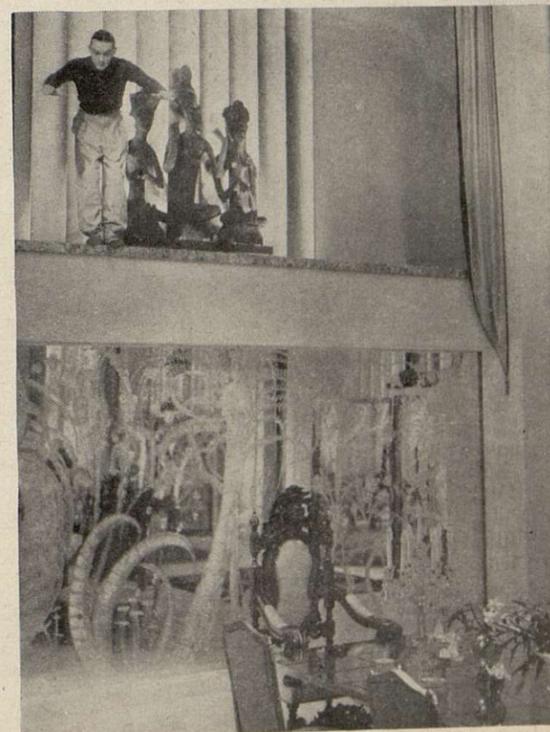
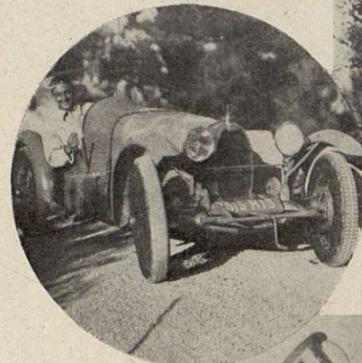
L'on y retrouve naturellement les mêmes héros, mais dans une atmosphère toute différente : le scénario est encore plus dramatique, et les scènes d'extérieurs sont très nombreuses. Cela fut une joie pour Toutain, accoutumé, comme on pense, au plein air, et ravi d'accomplir de nouvelles acrobaties au milieu de péripéties passionnantes.

Il vient maintenant de tourner *Prisonnier de mon Cœur*, avec Mary Glory, sous la direction de Jean Tarride, ce qui nous promet des moments fort agréables.

Et les Films Osso, qui décidément accaparent les vedettes sympathiques, projettent la réalisation d'une série de comédies dont il sera l'interprète. Souhaitons donc que le jeune artiste nous convie souvent en ce monde fantaisiste de l'aventure, qu'il anime de sa gaieté généreuse, de son étonnante prodigalité de mouvement.

ROBERTE LANDRIN.

Il fait volontiers le pitre, ne dédaigne ni la grimace, ni la contorsion, et rêve surtout d'obstacles, d'efforts, de périls...





LEURS PRISONS PAR L. WAHL

Le dialogue de *Big House*, — version française, — ne pouvait, pas plus que celui de l'édition originale, se parer d'élégance mondaine. Dans les prisons, on ne parle pas le langage des cours. Il n'est pas besoin d'y avoir séjourné pour s'en déclarer convaincu. A qui s'irriterait de la vulgarité des propos tenus par la majorité des condamnés, on pourrait objecter que le cinéma muet, tout en suggérant l'ignominie ou simplement le pittoresque des conversations entre prisonniers, ne pouvait écorcher l'oreille de personne. Mais nous voilà témoins des manifestations d'un art où le verbe, — et même l'adjectif, — doit tenir un rôle, et en tient un quelque peu trop grand. Il nous faut donc admettre des grossièretés à la place où elles conviennent. Au surplus, il y a grossièretés et grossièretés, et nous devons affirmer que celles de *Big House* ne méritent point qu'on les traite de choquantes.

Les mots les plus gras, non plus que les plus élégants, ne peuvent être employés par n'importe quels dialoguistes ou dialogueurs. Il faut la manière, et une pièce, par exemple, du marquis de Chirac ne méritait pas l'estime que nous vouons à telle scène du *Tigre et Coquelicot*, M. Charles-Henry Hirsch.

Pourtant, l'optique du cinéma, même parlant, diffère de celle du théâtre, de telle sorte que certaines phrases prononcées sur la scène ne peuvent l'être, absolument identiques, sur l'écran. Il ne s'agit pas de pudeur spéciale, car le cinéma, quoi qu'on en ait dit, n'est pas, par définition, un spectacle pour enfant. Il peut l'être parfois, et voilà tout. Mais il est ou doit être une manifestation artistique par images, la parole arrivant en appoint, et ne venant pas toujours directement des personnages que l'on voit.

On a parlé, tout à l'heure, de films « de prison », parce qu'une pièce de théâtre, due à M. André Le Bret et jouée récemment, nous conduit dans des maisons de détention et que le langage y est singulièrement... vert. C'est *Prisons de femmes*, où l'auteur a utilisé quelques-uns des documents, quelques-unes des précisions émouvantes que M. Francis Carco a donnés dans le livre qui porte le même titre. Or, il s'est passé, à propos de cette comédie très dramatique, un fait assez déplorable. Plusieurs critiques ont semblé regretter la suppression de la censure théâtrale. Que dis-je... « semblé » ? L'un d'eux, d'opinions très libérales, a écrit qu'il était, qu'il avait toujours été

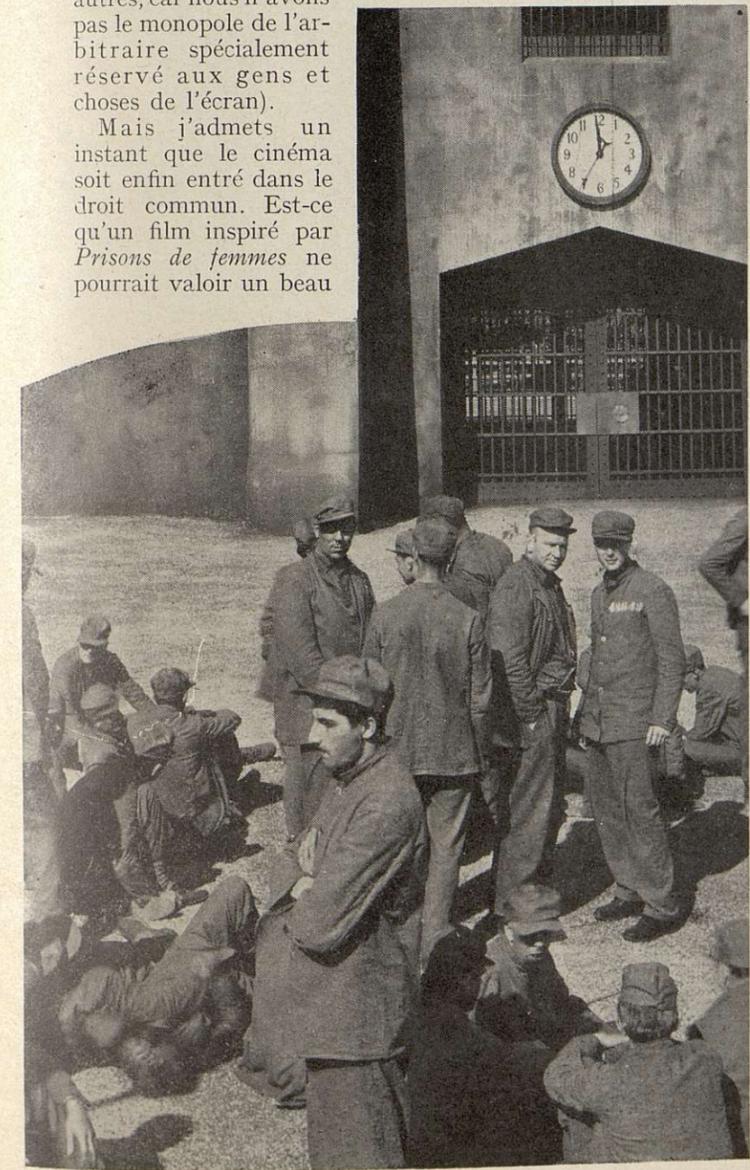
adversaire d'Anastasia, mais qu'en l'occurrence il déplorait l'absence des officiels ciseaux.

Ces façons de libéralisme méritent une piètre estime. Si une pièce attente à la pudeur au point de valoir à son auteur une peine sévère, il y a des lois, il y a un droit commun. Mais *Prisons de femmes*, œuvre vigoureuse, d'un réalisme « bien écrit » et qui attire l'attention sur des erreurs administratives, tout comme *Big House*, ne s'assimile pas à du scandale.

Loin de moi la pensée d'effleurer la critique dramatique ; mais, d'abord, le sujet de la pièce de M. André Le Bret ne me paraît pas indigne de l'écran, et ensuite l'opinion défavorable émise par le journaliste théâtral que je citais tout à l'heure ressemble, par avance, à celle qu'énonceraient, pour une occasion identique, certains personnages à propos de cinéma, car leur passé répond de leur avenir.

En effet, nous avons vu des critiques cinématographiques (qu'ils disent) attirer les foudres de la censure, exercer ainsi un métier qui n'est heureusement pas le leur. Ces messieurs n'ont pas, eux, à déplorer l'absence d'Anastasia, car la vieille dame stupide ou servile continue à régner (comme le son de cet à « régner » lui va !) dans la République française (entre autres, car nous n'avons pas le monopole de l'arbitraire spécialement réservé aux gens et choses de l'écran).

Mais j'admets un instant que le cinéma soit enfin entré dans le droit commun. Est-ce qu'un film inspiré par *Prisons de femmes* ne pourrait valoir un beau



succès ? Certainement, mais un quelconque fabricant s'y casserait, comme on dit, les reins. Et pourtant toutes les horreurs émises par quelques-unes des captives, dans le drame, devraient être ou exprimées ou suggérées, mais différemment.

Ce qui manqua aux scènes de prison, dans la version française du *Réquisitoire*, ce fut précisément cette énergie de vérité transposée.

On a dépeint, dans des films silencieux, plutôt de façon épisodique, des bagnes. Rarement on y eut la sensation du réel, précisément parce que l'on voulut y être simplement exact, sans style. Du moins en général, car on ne prétend pas ici faire défiler les intrigues où il fut question de géolés, mais seulement insister sur l'utilité de ne pas plus maltraiter ce genre de scène que tout autre.

Prisons de femmes, prisons d'hommes, nous avons au moins aperçu les unes et les autres. Et même prisons d'enfants, maisons de correction. Un film de Cecil de Mille en est le plus important exemple. Il s'agit là, certes, de choses américaines, avec des pensionnaires de l'un et l'autre sexe.

Alors que le livre insiste de plus en plus sur des nécessités de réformes pénitentiaires dans tous les pays, les films s'en mêlent avec modération, précisément, je crois, par peur de la censure. Bagnes militaires et civils, prisons diverses, maisons de correction, voilà des sujets moraux, mais c'est presque toujours la morale qui effraie les censeurs. Remarquez-le : ce sont les idées les moins subversives, les plus humaines, qui, aux employés de la vieille aux ciseaux, paraissent les plus dangereux.

On veut, par exemple, déplorer la promiscuité malsaine, les règlements périmés, souligner la bonté d'hommes dont les intentions sont contrecarrées par des paperasses, la censure dit : « Halte-là ! »

**

Le comique, qui est le meilleur auxiliaire de la critique sociale et de la satire, peut aussi traiter du châtiement des criminels, comme de l'erreur judiciaire. Si, dans *Le Pèlerin*, Charlot ne semble pas une victime très innocente lorsqu'il s'échappe du bague, il est très évidemment un martyr dans les *Lumières de la Ville*. Et ce dernier film, qui, espérons-le, ne sera point le dernier de Charlie Chaplin, renferme une quantité de notations, malgré ses contempteurs et ses insulteurs. Or, précisément, que l'on se souvienne de la suite des scènes qui mènent le vagabond jusqu'à son arrestation. Non seulement il n'a commis aucun méfait, mais encore il a appelé la police pour qu'elle s'emparât de deux cambrioleurs. L'auteur n'accuse personne. Les sbires accomplissent leur devoir, ou croient l'accomplir. Leur bonne foi est certaine. Le pauvre, coupable surtout de pauvreté, présente toutes les apparences d'un voleur. Et en route !...

Dans *La Prison en folie*, qui aurait dû être intitulée, comme le roman qui l'a inspirée, *Le Soleil à l'ombre*, le comique est débridé, et personne ne doit y chercher un sens secret, mais, si la satire ne pénètre pas dans la prison même, elle s'épanouit alentour ; les caricatures n'y manquent pas non plus.

Si les types les plus divers se montrent dans les prisons et, en conséquence, dans les prisons exhibées sur l'écran, quelques-uns sont évidemment plus nombreux et singulièrement celui du voyou prêt à exploiter des dames à sa sortie, comme il le fut avant son entrée ou sa rentrée. Ce personnage, qui est appelé tout à la fois un gibier et un poisson, est présenté en liberté dans des films tels que *Paname*, *Faubourg Montmartre*, et M. Charles Vanel le fait voir, muet dans le premier, causeur dans le second, avec un talent supérieur. On sait quel comédien il est et, par conséquent, qu'il ne s'est pas spécialisé. Un acteur devrait toujours être « de composition ». M. Vanel en est un, et des meilleurs.

Heureusement, on ne l'a pas confiné dans ce personnage. Au reste, son bonhomme de *Paname* (qui n'est pas Paris) n'est pas le même que celui qu'il a composé pour *Faubourg Montmartre* (qui n'est pas tout le neuvième arrondissement). Dans le film de M. Raymond Bernard, il n'est point le type absolu. Il a des nuances curieuses. Il crie, mais il baisse la tête au besoin. Il lui arrive de « la faire au sentiment », presque de pleurnicher, ce Dédé, très différent dans le livre où il s'appelle Genaro.

Dans *Prisons de femmes*, au théâtre, il y a un rôle de la même famille, celui d'un nommé Bob qui pratique, sans aucune sentimentalité, la traite des blanches. Or, ce Bob est joué par M. Gaston Mauger avec maîtrise, sans que ce brillant comédien rappelle en aucune façon le jeu du remarquable M. Vanel. C'est autre chose et ailleurs. Et nous en parlons avec d'autant plus d'opportunité que M. Gaston Mauger, au cinéma, n'a pas joué des personnages de ce genre, mais que, deux fois de suite, il représenta un directeur de théâtre, dans *Accusée, levez-vous !* et dans *Partir*.

**

Mais doit-on espérer des réformes utiles, en France, en Amérique, en Allemagne, en Angleterre, à la suite de films traitant de prisons ? Et d'abord il est bien entendu que des personnes bien intentionnées rétorqueront : « Que l'on s'occupe d'abord des honnêtes gens. Les erreurs judiciaires sont rares. Les condamnés ne méritent pas notre sollicitude, alors que tant d'hommes sont morts pendant la guerre ou, après, de la guerre aussi, alors que des soucis hantent des foules qui n'ont rien à se reprocher ou se croient irréprochables. »

Sans doute, et la question n'est pas là. S'il s'agit de justice, d'amendement, de correction, c'est que nulle part on ne doit négliger le droit et le vrai. Ensuite, que, précisément, les irréprochables profitent de la justice intelligente rendue aux autres.

Mais l'action du film sur la société ?

Si le film est utile, tant mieux. N'en attendons pas plus qu'il ne peut donner. Mais, avant tout, il doit être œuvre d'art et, par conséquent, « cinéma ».

Si l'on remettait à l'écran *La Fille Elisa*, sous prétexte que des facilités nouvelles sont données par le parlant, oserait-on reproduire exactement le deuxième acte de la pièce de M. Jean Ajalbert ? Tout est possible, mais quelle erreur ce serait ! On



se rappelle que cet acte est tout entier rempli par une plaidoirie. Mais il faut s'attendre à tout. Il est vrai que, comme compensation intelligente, on pourrait nous montrer, assez longuement, les prisonnières condamnées au silence perpétuel, de sorte qu'au moins un certain temps le cinéma tacite reprendrait sa place, et avec opportunité.

**

Il y a des épidémies cinématographiques. Il y en eut un certain nombre. La guerre fit l'objet de bandes à peu près simultanées, le désert aussi, l'Afrique de même, la neige idem et les gangsters pareillement, mais la prison a échappé à la maladie multiplicative. Si le cinéma en a traité souvent, ce n'est point dans un esprit d'imitation servile. On a vu, par quelques exemples cités plus haut, que les auteurs de drames relatifs aux maisons de pénitence se sont affirmés les moins prisonniers de leurs prisons. Compliments, donc.

LUCIEN WAHL.

Les photographies qui illustrent cet article sont extraites de : « *L'Arsenal des hommes* », « *Gentleman fate* » (John Gilbert), « *Big House* », « *Le Million* » (René Lefebvre), « *Le Calvaire de Léna X* » (Esther Ralston), « *Le Réquisitoire* », d'une opérette américaine et de « *Autour d'une Enquête* » (Richard-Willm).



Un metteur en scène en PABST

RIEN n'est moins pratique, pour un metteur en scène, que d'avoir des convictions sociales ou politiques. Un homme qui sait voyager ne s'encombre pas de gros bagages : il emporte une valise. Ainsi un homme de cinéma qui veut faire son chemin rapidement ne s'embarrasse point d'opinions préconçues. Connaître son métier lui suffit. Il se méfie des convictions dont la démangeaison ne trouve d'apaisement que dans un bain de soleil. Car le cinéma est un art prude. Le nu l'offense. Il a le culte de la morale, le respect des institutions établies. Il ignore les problèmes sexuels, la vie chère, la misère, le chômage. Il est optimiste par tempérament et gouvernemental par instinct de l'opportunisme.

De là cet étrange dilemme : on admet, on approuve qu'un metteur en scène soit un penseur, un intellectuel au sens pur du mot, mais on s'inquiète dès que, poussé par le démon de sa personnalité, il s'avise d'introduire ses idées dans un film.

Les producteurs, que le souci de gagner de l'argent et surtout de n'en point perdre incite à la prudence, redoutent les ennuis, les responsabilités, le scandale. Ils écartent le film à thèse, dont la valeur commerciale n'est pas encore démontrée.

Et, mon Dieu, on les comprend fort bien quand on voit la censure aiguïser ses ciseaux à la moindre tentative. Au reste, le public, lui-même, semble se contenter tant bien que mal des aventures anodines qu'on lui offre. On le trouve désorienté devant des œuvres plus profondes, pour lesquelles il n'est pas préparé.

Ainsi s'explique pourquoi la majorité des metteurs en scène est faite d'artistes, souvent maîtres de leur métier, mais qui ont pris soin de refouler leur idéologie dans leur for-

intérieur.

Pas tous cependant. Il y a, tant en Europe qu'en Amérique, des hommes courageux qui ont réussi à affirmer ouvertement leurs personnalités dans leurs



scène satiriste

films. Pour eux, le génie, la chance, la volonté de puissance l'ont emporté sur les obstacles.

Il leur est alors permis de faire le procès de la société. Pour peu qu'ils y mettent quelque forme, ils peuvent rire de ce qu'on considère respectable, dénoncer par l'image et la parole l'hypocrisie, la lâcheté et l'injustice. L'expression varie selon le caractère : cela va depuis la grandiloquence de M. Abel Gance jusqu'à l'ironie souriante de M. René Clair, en passant par Chaplin, burlesque et sentimental, Stroheim, amer et sensuel ; Lang, symbolique, King Vidor (celui de la foule) mystique.

Mais de tous, le plus incisif, celui qui fait jaillir la satire de l'image avec l'ironie la plus cinglante et la plus noble sincérité, celui-là me paraît être G.-W. Pabst, le metteur en scène de *Quatre de l'Infanterie*, de *L'Opéra de Quat'sous* et de *La Tragédie de la mine*, qu'il achève actuellement.

* *

Pabst a l'âme d'un polémiste.

Si le cinéma n'avait pas existé, le journalisme d'opinion, la littérature d'idée l'auraient tenté. Il a la culture, la curiosité, une mémoire riche d'observations et le sens de la dialectique. Mais Pabst est aussi un artiste, et le cinéma devait fatalement l'attirer. On sait quel admirable créateur d'images il s'est révélé depuis.

Pourtant il semble bien que, dès le début de sa carrière, Pabst ait entrevu dans le cinéma autre chose qu'un art pur, qu'il l'ait considéré comme un projecteur d'idées. Dans un de ses premiers films, *La Rue sans joie*, il affirme déjà sa mentalité, ses penchants, son goût d'opposer l'homme à son milieu pour mieux faire ressortir les vices de l'un, l'incohérence de l'autre. *La Rue sans joie*, qui contenait des scènes et des images inoubliables, était déjà une satire sociale : le Vienne de l'après-guerre avec sa misère, sa sale débauche,

Les photographies qui illustrent ces deux pages sont extraites de « La Tragédie de la mine », dont G. W. Pabst achève la réalisation.



son atmosphère lourde, sans espoir, y était mis à nu. La guerre folle avait passé par là : il restait une ville, des hommes anéantis, des femmes désemparées que la faim conduisait aux plus viles condescendances. Je crois bien que ce film était plus pacifique encore que *Quatre de l'Infanterie*. Sans nous montrer directement l'horreur de la guerre, il en faisait voir les conséquences plus effroyables encore. Avec une psychologie subtile, Pabst étalait à nos yeux les tourments de pauvres êtres désemparés épuisés par la misère, incapables de retrouver la joie de vivre après quatre années de folie, de sang et de bêtise.

Parmi les films que Pabst a produits, par la suite, il n'en est



Quelques instantanés pris pendant la réalisation de « La Tragédie de la mine » et montrant Pabst au travail.



pas qui ne porte la trace de sa mentalité combative et de ses opinions. Même l'intrigue la plus romantique d'apparence, il la présente avec ce tour d'esprit particulier. Partout il découvre la plaie de l'édifice social. Il montre l'odieux marchandage du mariage, les bassesses de l'argent. Il ne craint pas de s'attaquer au problème sexuel. Dans *Trois Pages d'un journal*, il dévoile les dangers des préjugés qui s'opposent à la liberté de l'amour.

Contre l'hypocrisie des gens qui parlent au nom de la morale, alors que l'intérêt seul est en jeu, son esprit se révolte. Il les peint sans pitié avec leur préoccupations mesquines, leurs vanités de petits bourgeois, leurs vies timides, leur indicible lâcheté. Il prend franchement le parti de la jeune fille prisonnière dans une odieuse maison de correction qui incite ses camarades à la révolte et que les événements conduisent dans les lieux de prostitution. Il l'excuse ; elle n'est pas responsable de sa vie, d'une vie qui lui a été toute tracée par la société même qui l'avait rejetée.

Quatre de l'Infanterie a rendu Pabst célèbre en France. On a tant parlé de ce film qu'il paraît bien inutile d'y revenir. Pabst a voulu nous rendre la guerre odieuse, non point tant nous en montrer la laideur que la bêtise. C'est là le suprême argument.

Quelle que soit l'horreur de la guerre, on pourrait y trouver encore la beauté de l'exaltation, des instants pathétiques. Mais cet héroïsme sans le savoir, cette mort qu'on reçoit et qu'on donne, à l'aveuglette, cet échange anonyme de mitraille, cet abêtissement de l'homme devant le danger et la souffrance : voilà bien la véritable condamnation de la guerre.

Depuis ce grand film, Pabst a tourné deux bandes que le public n'a pas encore vues en France. La dernière est *La Tragédie de la mine*, dont le montage est en cours. L'autre est *L'Opéra de Quat'sous*, qui a été présenté il y a déjà plusieurs mois et vient seulement d'obtenir le visa de cen-

sure. Quelles pouvaient être les raisons de la censure ? J'ai personnellement vu le film quatre fois de suite sans rien remarquer qui pût inquiéter des censeurs impartiaux. Je ne veux point dire que le film soit anodin : il constitue, au contraire, une satire sociale d'une âpreté inédite jusqu'ici à l'écran ; mais enveloppée, noyée dans un nimbe de féerie, et d'irréalité qui en modère la violence. Enfin le film n'est point

nocif. Il flétrit seulement avec une ironie amère certains traits de l'état social. Mais il ne s'attaque, dans le fond, qu'à des cas particuliers. On y chercherait en vain une allusion au général. Encore moins la recette d'un régime meilleur : il n'y a rien là de révolutionnaire.

Quant à la satire, — transposée dans un milieu purement fantaisiste, — qu'elle vise les hauts fonctionnaires qui se laissent corrompre, les crapules qui deviennent banquiers, les riches et leur égoïsme, elle est si subtile, si nuancée qu'il faut presque la découvrir. Le théâtre, la littérature, les journaux sont souvent beaucoup plus catégoriques.

* *

Il y a un mois, j'ai eu l'occasion de passer quelques heures auprès de Pabst, alors qu'il achevait,

dans les environs de Béthune, les extérieurs de *La Tragédie de la mine*. J'ai pu le voir à l'œuvre.

Cet homme séduit par son regard pénétrant, où se lit la bonté, le désir d'apprendre et de convaincre. Il m'a exposé le sujet de son dernier film : cette fois-ci, il s'attaque aux frontières, il en montre le danger et la vanité. La fraternité des hommes, réveillée par une catastrophe effroyable, rompt ces barrières conventionnelles, évite au monde une autre catastrophe bien plus terrible : la guerre. Pabst, pour réaliser ce film, a travaillé plusieurs mois parmi les mineurs, les vrais. Il s'est attaché à les comprendre, à dégager de leurs humbles existences, des paysages austères où ils vivent, une profonde humanité.

Et maintenant, si curieux que cela paraisse, — il s'en étonne lui-même, — Pabst va entreprendre un nouveau film qui n'est autre que *L'Atlantide*. Mais rassurez-vous. Il ne saurait être question d'une simple version parlante d'un film jadis muet. Pabst, là encore, va poser sa griffe. *L'Atlantide*, roman d'aventures, servira de thème à une satire sociale, de trame à une broderie d'idées.

Enfin, me direz-vous, ce Pabst, ce contempteur de la société actuelle, quel est, au fond, son idéal ? Quels remèdes propose-t-il aux maux qu'il dénonce ?

Des rapports du théâtre et du cinéma selon Tristan Bernard

A L'OCCASION de la mise à l'écran de sa pièce *Que le Monde est petit*, le célèbre humoriste, dont les succès ne se comptent plus, a fait à la presse certaines déclarations que nous sommes heureux de publier ci-dessous.

On y verra avec quelle sûreté de jugement Tristan Bernard y pose les possibilités de ces deux arts, théâtre et cinéma, qui, loin de se combattre, devraient vivre en bonne intelligence parce que ayant chacun leurs lois propres :

« J'ai rarement travaillé avec autant de plaisir qu'en établissant, de concert avec mon ami Hemard, le scénario de *La Fortune*.

« Ma pièce *Que le Monde est petit*, que mes amis Méric m'ont demandée, était assez désignée, je crois, pour être adaptée à l'écran. En effet, c'est une comédie où il se passe, pendant l'entr'acte, beaucoup d'incidents que le cinéma pouvait faire revivre.

« Mais, d'une façon générale, je crois que l'avenir du cinéma est dans les sujets spéciaux écrits en vue du film. Pour quelle raison ? C'est que le cinéma offre beaucoup plus de possibilités de péripéties. Et il n'est pas mauvais qu'en traitant un sujet, en développant son idée dramatique ou comique, l'auteur envisage les ressources considérables qu'il a à sa disposition.

« Ce n'est pas seulement parce qu'il trouve au cinéma une variété de décors, mais c'est parce que les

Vouloir répondre avec précision, ce serait croire que Pabst est un politicien, un doctrinaire, un bâtisseur de système. Il n'est, bien sûr, rien de cela. Il a l'esprit trop large pour s'attacher aveuglément à une doctrine quelle qu'elle soit, pour devenir l'homme d'un parti. A part sa haine de la guerre, on ne voit pas, chez lui, de conviction absolue. S'il s'agit de paix, il est partisan d'une entente franco-allemande dans les cadres purs et simples de la bourgeoisie actuelle.

« La France et l'Allemagne, dit-il, sont les deux ailes de l'Europe. Que l'une cesse de battre, et l'édifice tout entier s'écroulera. »
Mais en même temps Pabst pousse, plus que tout autre, l'immensité du malaise actuel. Il a conscience de vivre à un tournant du monde. L'une après l'autre, les valeurs s'écroulent. Les principes s'évanouissent. Est-ce le dénouement de la tragédie ? Le présage de jours meilleurs ? Pabst essaie de comprendre. Il part à la recherche des erreurs, il aborde de face les problèmes ; avec son objectif il tente de dresser un diagnostic. Là se borne son rôle. Il laisse à d'autres le soin de rechercher la solution et le remède s'ils existent.

JEAN VIDAL.

changements rapides lui permettent d'offrir au spectateur l'essentiel du comique que présente une situation. Il est inutile de faire entrer les personnages ou de les faire sortir. Quand on les met en présence, ils sont censés s'être déjà dit bonjour.

« Au théâtre, une scène de conquête se passe d'une seule traite, ce qui est tout à fait exceptionnel dans la vie. Quand deux êtres se rejoignent, c'est à la suite d'étapes successives. Leurs entrevues sont coupées de séparations pendant lesquelles leur esprit et leurs sentiments travaillent. Le cinéma pourra vous montrer l'attitude songeuse de chacun de ces deux êtres en qui l'amour s'accroît.

« Dorénavant, quand j'aurai un sujet de pièce, j'essaierai de le traiter d'abord au cinéma, sauf à le restreindre ensuite quand il faudra en faire une pièce de théâtre. Mais, quand on adapte une pièce de théâtre à l'écran, on est paralysé un peu par sa première version, à laquelle vous attachez

une fidélité neutralisante.

« Pour *La Fortune*, ce n'est pas tout à fait le cas, car, ainsi que je l'ai dit, le sujet qui a réussi, je puis le dire, au théâtre, me paraissait toujours convenir davantage au cinéma, et j'avais pensé fréquemment au film en écrivant la comédie. »

TRISTAN BERNARD.



Tristan Bernard, vu par Jack Plunkett.



NOS GRANDS VEDETTES



Ce concours, qui comportera trois séries et dont nous publions aujourd'hui la seconde (voir dans notre numéro d'octobre les six premiers portraits publiés), est ouvert à tous nos lecteurs abonnés ou non. Ils devront obligatoirement joindre au bulletin de réponse qui paraîtra dans notre numéro de décembre les bons détachables qu'ils trouveront pendant trois mois (octobre-novembre-décembre) à l'intérieur de cette revue.

RÈGLEMENT

Les photographies numérotées de 7 à 12 sont celles des vedettes prises alors qu'elles étaient enfants. (Voir les photographies 1 à 6 dans notre numéro d'octobre.)

Identifiez-les

Afin de faciliter les recherches des concurrents, nous publions, en regard de ces photographies d'enfants, des portraits récents de ces mêmes vedettes.

CONCOURS EN HERBE

Pour départager les concurrents, ceux-ci devront, en outre, répondre à ces deux questions subsidiaires :

- 1° Quel est le portrait d'enfant qui aura été le plus souvent reconnu ?
- 2° Combien de concurrents auront identifié les 18 photographies d'artistes en herbe ?

Les dernières réponses à ce concours devront nous parvenir au plus tard le 15 janvier inclus.

Nous publions page 23 la liste des **150 prix** qui seront attribués aux meilleures réponses.



Cinq minutes avec W. Tourjansky

UN corps viril, haut et large, bien proportionné, surmonté d'un visage rond mais ferme. Un regard clair et doux se dessine dans le contre-jour sans dureté.

Geste du bras qui, très simplement, désigne un siège.

— Mes impressions sur *Le Chanteur inconnu*, présenté hier ? Ce serait plutôt à vous, journaliste, de me les confier. Un film présenté appartient désormais à la critique d'abord, au public ensuite.

— Mais encore...

— Enfin, puisque vous y tenez...

» Mon dernier film est comme les gens heureux : il n'a pas d'histoire. La préparation nous demanda toutefois un long temps d'efforts. L'argument que nous apporta Diamant-Berger fut « pioché » avec ardeur. Par trois fois, Gilles-Verber, Decoin, Clouzot et moi-même y apportâmes de sensibles remaniements.

» Mais ce travail de longue haleine, cette mise au point rigoureuse devaient nous permettre un temps de réalisation record. Moins d'un mois en effet

s'est écoulé entre le premier tour de manivelle et l'enlèvement par morceaux du dernier décor.

» Il est juste de dire que j'ai rencontré beaucoup de compréhension de la part de mes interprètes.

» Muratore, dont c'étaient les débuts à l'écran, s'est plié avec docilité à tous mes désirs, tout en n'abdiquant à aucun moment sa personnalité. Une foi étonnante dans le cinéma l'anime ; encore que l'interprète à l'Opéra de *Pénélope* se rende parfaitement compte des difficultés qu'il lui faudra vaincre à l'écran pour réaliser un projet qui lui est cher. Simone Cerdan fut également une parfaite camarade, rivalisant en cela avec Jim Gérald. Bref, ce furent trois semaines de con-

fiance réciproque et de mutuelle assistance dans l'effort. Et... c'est tout. Puisque je vous dis que *Le Chanteur inconnu* est un film sans histoire !

— Tel n'est pas mon avis. J'ai, pour ma part, fort goûté une inconnue d'hier et que guette pour demain la célébrité...

— Simone Simon ? Figurez-vous que je l'ai rencontrée dans un restaurant des Champs-Élysées, où je me rends parfois. Elle jouait aux Bouffes-Parisiens, mais n'avait encore jamais fait de cinéma. Je n'ai pas eu trop à me repentir de lui avoir fait confiance, après le traditionnel bout d'essai.

— Vous avouez tout de même...

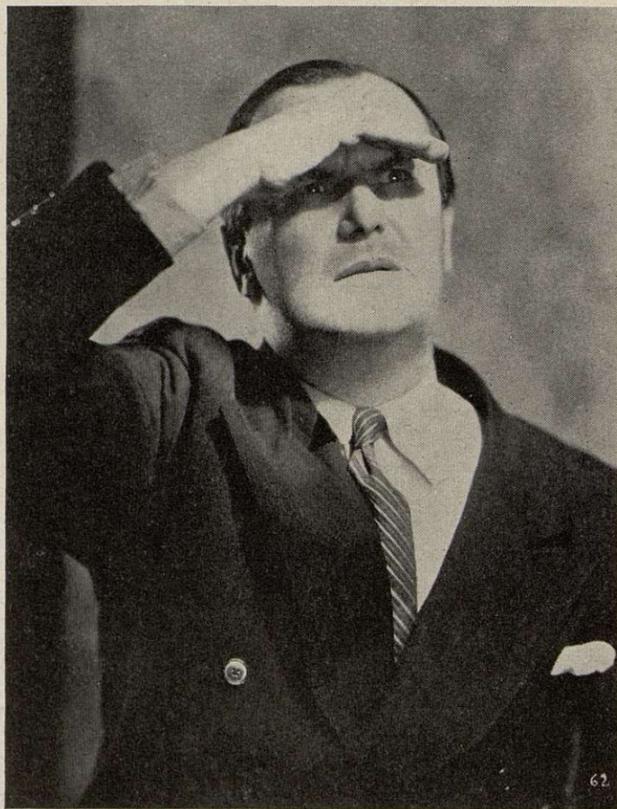
— J'avoue tout ce que vous voudrez et même, — à condition que vous me garderez le secret, — que j'envisage de tourner en février prochain un film de jeunesse frais et reposant avec elle et Roland Toutain. A mon avis, on dédaigne un peu trop en France ce genre de films aimables et bien venus, pleins de santé et de bonne humeur capiteuse.

— En février, avez-vous dit, et... pas de projets entre temps ?

Le réalisateur du *Chanteur inconnu* a un sourire qui en dit long sur son amour du métier cinématographique et, involontairement, hausse le ton :

— Si fait. Le 15 novembre je donnerai le premier tour de manivelle du second film de Jane Marnac, que je mets en scène d'après une œuvre de Kistemaekers.

— ...
— Entièrement de votre avis ; la production française s'est heureusement ressaisie depuis l'invention du film parlant. Les bases de travail sont beaucoup plus saines. Aussi voyez comme la qualité des films s'en ressent. Certes, nous avons encore un léger retard du côté technique ; patience,



Un instantané de W. Tourjansky pris pendant l'enregistrement d'une scène.

là également l'évolution est rapide. Chaque jour les appareils de prises de vues deviennent plus légers et partant plus malléables, le micro plus fidèle à la voix humaine et son emploi moins rigide. Soyons sincères : qui eût osé espérer que les progrès auraient été si rapides, voici seulement quinze mois ?

— Si je comprends bien, vous constatez avec satisfaction que le cinéma parlant s'éloigne de plus en plus du théâtre, qu'il a tendance à retrouver la mobilité d'expression du film muet ?

— Entièrement d'accord. Voyez-vous, comme beaucoup de mes collègues, je voudrais réaliser un film où la parole ne serait qu'un accessoire. Seulement, tous, autant que nous sommes, nous avons encore une tendance trop marquée, durant l'élaboration du scénario, à « monter en épingle » une scène pour un jeu de mots ou un tour de phrase agréable ou poétique.

— Pourquoi, dans ces conditions, ne pas effectuer tout simplement un découpage de film muet et écrire les dialogues par la suite ?

— Ce serait tout simplement tomber dans l'excès contraire, et je doute que les résultats soient meilleurs.



Lucien Muratore et Jim Gérald, qui, avec Jean Max, Simone Cerdan et Simone Simon, interprètent « Le Chanteur inconnu ».

» Je m'excuse de citer un exemple qui m'est personnel, mais vous rappelez-vous cette succession de plans de nuages dans *Le Chanteur inconnu*, tandis qu'on entend, comme portée par eux, la voix de Muratore chantant au poste émetteur T. S. F. ? Supprimez les paroles : une telle scène ne signifierait plus rien.

» D'où nous pouvons peut-être en déduire qu'elle appartient en propre au cinéma parlant et que les quelques minutes qu'elle dure peuvent marquer une orientation possible.

» Que voulez-vous, on cherche, on tâtonne. On croit avoir trouvé, et

souvent les jours se chargent de vous montrer la fausseté de nos croyances. Alors, sans se lasser, on recommence. L'un de nous, n'est-ce pas, finira bien un jour ou l'autre par trouver la formule idéale. Une formule qui fera qu'il sera international, comme *l'autre*, celui qui est mort trop en beauté pour ne pas le regretter. Quoique, au fond, ne croyez-vous pas que l'époque que nous vivons, avec ses moments d'espoir et de lassitude, ses lueurs de vérité sitôt entrevues sitôt disparues, ne soit pas entre toutes passionnante pour un auteur de films ? »

Et pour le public donc !

MARCEL CARNÉ.



Une très évocatrice atmosphère de cabaret russe et un impressionnant paysage de neige dans « Le Chanteur inconnu ».

L'AMOUREUSE AVENTURE

d'après le film de W. THIELE

PERSONNAGES :

<i>Irène Vernier</i>	MARY GLORY.
<i>Marcel Touzet</i>	ALBERT PRÉJEAN.
<i>Ève</i>	JEANNE BOITEL.
<i>Jacques Vernier</i>	MARCEL ANDRÉ.
<i>Papa Touzet</i>	MORINS.
<i>Maman Touzet</i>	MADY BERRY.

CAHIER INTIME D'IRÈNE VERNIER.

15 Mars 1921.

C'EST un moment de mélancolie profonde qui me pousse à écrire ce journal, mon journal. Il arrive des moments dans la vie où, sans amis à qui confier sa peine, on éprouve le besoin de la transcrire sur des feuilles blanches en phrases définitives. Cette épreuve, je la traverse; à quoi bon le dissimuler, j'éprouve l'impression atroce d'un abandon de tout ce qui m'est cher. Tout ce qui m'entourne, tous les objets sur lesquels je puis jeter les yeux, autour de moi, tous les bibelots modernes qui m'entourent me semblent froids, hostiles, voire inutiles.

A quoi bon tout cela, ce home charmant que j'avais meublé petit à petit au hasard de mes visites chez les ensembliers? A quoi bon tous ces témoins de quelques mois de bonheur, quand l'objet du bonheur lui-même s'est enfui? Jacques, mon mari, aime une autre femme, et de cela je suis sûre. Tous ces rendez-vous d'affaires en province et même à l'étranger cachent des escapades libertines. Il est des mines



embarrassées et défaites aux retours qui ne trompent pas...

16 Mars.

Hélas! je n'avais vu que trop juste! Jacques a une maîtresse! Tout à l'heure il m'a téléphoné de Bruxelles, et j'ai fort bien entendu une voix de femme à ses côtés, une voix de femme qui le tutoyait. En vain a-t-il protesté de son innocence. Je lui en veux davantage au contraire d'avoir cherché à se disculper.

17 Mars.

Ce qui s'est passé hier est si brusque, si inattendu que j'ai peine à croire que je n'ai pas rêvé. Je finissais de confier au papier la peine qui me déchirait, lorsque mon amie Ève est venue me surprendre de sa visite.

A-t-elle eu pitié de mon pauvre air de chien battu? Je ne sais. Mais toujours est-il qu'elle réussissait le soir même à m'entraîner, à mon corps défendant, dans un bal de la rue de Lappe.

Je crus tout d'abord avoir à le regretter. Un habitué des lieux, ayant sans doute deviné en moi une naïve proie, se montra si empressé que je ne tardai pas à le quitter au milieu d'une danse. Il voulut me relancer jusque dans le fond de la salle. Effrayée, je n'osais appeler à l'aide lorsqu'un jeune homme qui venait d'entrer s'interposa avec suffisamment de rudesse entre mon trop brutal danseur et moi-même.

Par la suite, nous nous sommes parlé: il est relieur et n'a pas tardé à me confier sa vie privée, car il tire une certaine gloriole de sa profession. Néanmoins ses questions en retour me concernant m'ont surprise. C'est pourquoi j'ai dit un peu ce qui me passait par la tête: par exemple, que j'étais femme de chambre et que je m'appelais Léonie.

22 Mars.

Cinq jours je suis restée sans ouvrir ce cahier, et, en ce court laps de temps, que de changements dans ma vie! J'ai revu Marcel, — c'est le nom de mon sauveur. — Il habite une vaste mansarde-atelier à Belleville, et, lorsqu'il fait beau, le toit, qu'escalade une échelle, lui sert de terrasse et de salle à manger. C'est là qu'un de ces derniers soirs je suis venue le rejoindre. Dans la paix du soir, l'air apportait



des bouffées de printemps. Vers la fin du repas, Marcel s'est penché sur moi et je n'ai pas su résister... Oh ! je ne dis pas cela pour rendre ma faute moins grave. Mais ce baiser marquait comme un renouveau dans mon existence. C'était comme si je communiais dans la confiance dans la vie qu'avait Marcel, comme si son élan sentimental trouvait un écho en moi-même...

Tout à son amour, il parle maintenant de faire de moi une personne accomplie. Il m'a offert une gramme luxueusement reliée, parce qu'il a remarqué que mes lettres contenaient de grossières fautes d'orthographe ! M'élever au-dessus de ma condition, qu'il croit toujours être celle d'une femme de chambre ! Quant à moi, comme bercée, je laisse se continuer l'illusion...

30 Mars.

Huit nouveaux jours de bonheur encore...

Hier, chaude alerte : Marcel est venu me relancer jusqu'ici au cours de la soirée que je donnais. En le quittant l'après-midi même, j'avais oublié chez lui mon sac contenant 5.000 francs, et lui, en constatant mon oubli, n'a-t-il pas eu l'idée de croire un instant à une indélicatesse de ma part !

Une domestique qui m'est dévouée a heureusement empêché tout esclandre. Mais il m'a fallu le recevoir à l'office, costumée en soubrette, tandis qu'Ève se trouvait, bien malgré elle, forcée d'endosser ma personnalité. Dieu que toute cette mascarade, ce travestissement de la simple vérité m'écoeurent, et comme je voudrais pouvoir dire à l'être rude et franc qu'est Marcel qui je suis et tout, tout...

10 Avril.

Las ! Il était dit que tout cela finirait mal.

Marcel, persuadé qu'il m'a causé du tort auprès de ma pseudo-patronne, veut m'épouser !

Il m'a conduite hier, en dissimulant l'objet de sa visite, chez ses parents qui sont photographes. Ces braves gens firent tellement voir qu'ils trouvaient à leur goût cette bru tombée du ciel que Marcel, sans plus attendre, m'a posé la question que je redou-

tais plus que tout au monde : « Voulais-je m'unir à lui ? »

Mon hésitation, incompréhensible en ce qui le concerne, l'a douloureusement surpris, et moi, incapable de prononcer une parole, lâchement je me suis enfuie, remettant à aujourd'hui l'explication pénible qu'honnêtement je ne saurais différer davantage.

Mais encore maintenant je cherche à voir clair en moi, et cinq minutes avant de me trouver à nouveau en présence de Marcel, je ne sais quelle sera ma conduite. Lorsque je lui aurai fait le redoutable aveu, acceptera-t-il que rien ne soit changé entre nous ; que son rêve de mariage écroulé, je reste pour lui Léonie, la piquante petite Léonie qui lui envoyait des lettres d'amour semées de grossières fautes d'orthographe ?

12 Avril.

C'est bien ce que je pensais. Tout est consommé, et jamais je ne reverrai celui à qui je dois de si douces heures ! En aucun temps je n'avais senti ce que ce mot « jamais » a d'effroyablement définitif.

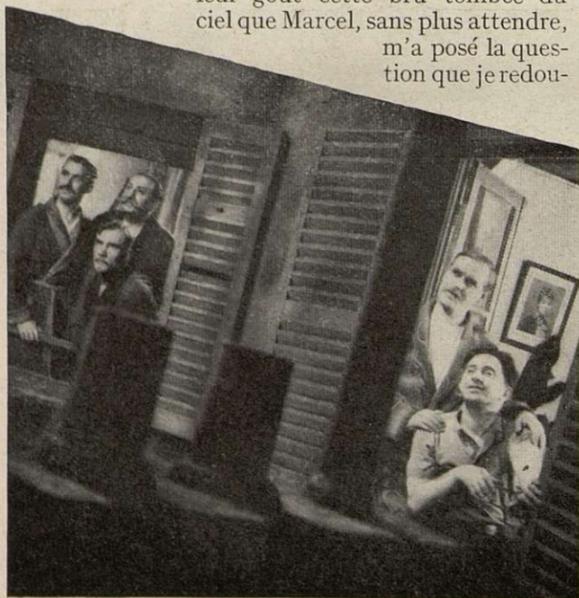
Comme je l'appréhendais, Marcel a opposé un refus très net à la proposition que je lui soumettais. Le croyait-on assez lâche pour dissimuler son amour, comme s'il en avait honte ?

Devant son chagrin, je n'hésitai plus. Profitant de ce qu'il était au téléphone, j'envoyai un pneumatique d'adieu à Jacques. La poste était à deux pas ; j'y fus bientôt. Et ce n'est qu'au retour que je fis part à Marcel de ma résolution de rompre avec le passé.

D'abord heureux, il devait réaliser quelques minutes plus tard l'impossibilité qu'il y avait pour moi, ou qu'il croyait y avoir, de vivre pauvrement à ses côtés.

Mais il crut préférable de ne pas me faire part de ses réflexions, et c'est de l'air le plus naturel qu'il prétexta des vivres à aller chercher pour le repas.

Je ne devais plus le revoir. Une heure passa, puis le téléphone sonna dans l'atelier. J'y allai, et à peine avais-je décroché l'appareil, que je ne pus retenir un cri d'effroi. A l'autre bout du fil, j'avais



reconnu la voix de mon mari, qui très simplement me demandait de l'accompagner au théâtre.

Ce n'est que par la suite que j'appris que Marcel était allé le trouver afin de le supplier de ne pas ouvrir le télégramme encore intact et que Jacques mit comme condition de savoir où je me trouvais. D'où le coup de téléphone.

Lorsque je revins, mon amant n'était déjà plus là, et

c'est un nouveau Jacques que je trouvai. Sans doute avait-il entrevu la perte, par sa faute, d'un foyer et d'une femme que, j'en suis sûre il aimait.

Je n'ai pas cherché à revoir Marcel, non plus à le joindre par téléphone. A quoi bon ?

Et peut-être avait-il raison : tout près, trop près de l'illusion, n'existe-t-il pas la déception d'une amoureuse aventure ?

P. C. C. : M.-A. CRANCE.

NOTRE CONCOURS

VEDETTES EN HERBE

LISTE DES PRIX :

1^{er} Prix :

UN BRACELET-MONTRE OR ET PLATINE
garanti 5 ans
d'une valeur de **1.000 francs**

2^e Prix :

UN BRACELET-MONTRE D'HOMME
boîtier or, bracelet cuir
d'une valeur de **750 francs**.

3^e Prix :

Un bracelet-montre de dame, forme ovale, boîtier or, bracelet moire, d'une valeur de **600 francs**.

4^e Prix :

Bon donnant droit à un magnifique portrait exécuté par le maître photographe Sobol, d'une valeur de **200 francs**.

Ainsi qu'à **100 francs de livres** à prendre aux *Éditions de la Renaissance du Livre*.

(Voir page 71 extrait du Catalogue.)

5^e Prix :

Bon donnant droit à un magnifique portrait exécuté par le maître photographe Sobol, d'une valeur de **200 francs**.

Du 6^e au 25^e prix :

Un stylographe, plume or 18 carats, remplissage automatique, et un **Bon** donnant droit à **25 francs de livres** à prendre aux *Éditions de la Renaissance du Livre*.

Du 26^e au 75^e prix :

Un très beau flacon de parfum, présentation de luxe, coffret bois.

Du 76^e au 100^e prix :

Un portefeuille, cuir véritable.

Du 101^e au 125^e prix :

Un étui à cigarettes, cuir véritable.

Du 126^e au 150^e prix :

Un bon donnant droit à **25 francs de livres** à prendre aux *Éditions de la Renaissance du Livre*.

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

L'ILE DES SEINS NUS — LA VOIE SANS DISQUE — L'HOMME QUI MEURT — IRIS PERDUE ET RETROUVÉE

L'ILE des Seins nus, c'est Bali, la nonchalante et mystérieuse Bali, joyau des Indes Néerlandaises, où M. Édouard de Keyser nous entraîne à la suite de son héros, le jeune archéologue André Somers, pour nous y faire assister au dénouement d'une querelle amoureuse qu'il eut autrefois au Quartier Latin avec une énigmatique Croate, Manuska Grgic.

Si M. Édouard de Keyser nous confirmait seulement cette vérité fondamentale qu'il n'y a qu'un pas de la haine à l'amour, nous ne trouverions peut-être pas à son ouvrage tant d'originale beauté. Ce que nous aimons particulièrement le long de ces pages vibrantes et colorées, c'est une opposition perpétuelle entre l'exotisme et l'euro-péanisme, la part bien déterminée qui y est donnée à l'indigène et au colon hollandais, et cela sans fausse littérature, du moins sans cette forme de littérature dont on nous abreuve vraiment un peu trop aujourd'hui sous le nom de « roman exotique ».

Car, quoique le roman de M. Édouard de Keyser ait été conçu dans « la plus belle île du monde » et à plusieurs semaines de Paris, je ne le classerai pas parmi les romans exotiques.

Il est infiniment mieux que cela, car rien n'y est mis pour enchanter le lecteur au moyen de procédés banaux qui consistent à créer une atmosphère voluptueuse et toujours semblable, qu'elle soit de Yokohama ou de la Martinique, de Ceylan ou de Papeete. Avec *L'île des Seins nus* (Querelle, éd.), nous ne sommes pas anesthésiés, mais simplement conquis.

Dans le magnifique décor d'une luxuriante nature, à l'ombre des temples dédiés à Siva et sous la menace continue d'un séisme destructeur, deux êtres jouent à l'indifférence, alors qu'ils sont torturés par la même passion.

Le fanatisme religieux des Balinais est sur le point de créer entre eux l'irréparable, mais l'amour triomphera, car l'auteur a voulu que son roman finisse bien.

Une figure admirable : celle du vieil Hollandais Peter Van Klang ; une indigène « aux seins nus », mais dont l'âme nous échappe : Ti-Menou ; de la couleur, de la vie, du mystère, de la terreur, de l'amour et, par-dessus tout cela, tour à tour, la lumière

dorée ou l'inquiétante nuit balinaise.

Voilà de quoi tenter nos cinéastes, qui trouveront, s'ils le veulent, dans *L'île des Seins nus*, matière à une très belle réalisation.

Et voici un autre ouvrage d'une qualité également tout à fait exceptionnelle. Avec *La Voie sans disque* (Lemerre), M. André Armandy nous ramène dans cette trouble Éthiopie de laquelle il nous a déjà longuement parlé, — et d'une façon que nous ne saurions oublier, — dans sa *Désagréable Partie de Campagne*.

C'est cette fois pour y situer le roman le plus âpre et le plus poignant qu'il ait jamais écrit. La partie documentaire qui, dans *La Voie sans disque*, reste très vaste, augmente encore l'intérêt de l'intrigue amoureuse, qui nous garde haletants d'un bout à l'autre du récit ; les deux se complètent pour faire un tout vraiment remarquable.

Le public accueillera avec enthousiasme cette œuvre violente et directe, où il retrouvera la vigoureuse inspiration des plus belles pages du *Renégat* et des *Réprouvés*, et nous sommes heureux de constater que notre plus grand romancier d'action garde bien « sa manière », manière qui lui a valu, depuis plusieurs années, de si légitimes succès.

Il est inutile de raconter un roman que tout le monde voudra lire et qui dépasse en pathétique tout ce que l'on a imaginé jusqu'ici. Très près de l'écran, il n'est pas douteux que, un jour ou l'autre, nous y voyions cette interminable « voie sans disque » au long de laquelle un homme et une femme subirent leur destinée.

Car M. André Armandy peut être persuadé, — et cela n'enlève rien à son très grand talent d'écrivain, — qu'il vient de concevoir un très beau film.

Aborder M. Léo Gaubert après les deux ouvrages dont nous venons de parler, c'est quitter tout le soleil du monde pour se heurter le front contre les parois d'une chambre obscure.

Cette chambre est, en l'occurrence, le cercle fermé dans lequel évoluent les personnages aux conceptions bizarres que sont les héros de *L'Homme*

qui meurt (Renaissance du Livre).

A la fois réaliste et singulièrement abstrait, ce roman, qui nous indique peut-être l'orientation d'un théâtre de l'avenir, nous montre d'abord le singulier inventeur d'un orgue à parfums, appareil ayant pour but de nous faire éprouver, par notre nerf olfactif, des sensations diverses, mais combien rares ! et qui pourraient bien être supérieures à celles que nous dispensent la musique ou les jeux compliqués de la lumière. Nous voyons ensuite le non moins singulier créateur d'un théâtre impopulaire (je comprends ça !), qui conçoit le temps à rebours et voudrait bien prouver que la mort est un début et non une fin. Ceci n'est admissible que par le christianisme. Or, l'inventeur de l'orgue à parfums et celui du temps à rebours, ainsi que leurs quelques acolytes, ne sont, en somme, que des demi-fous, comme le montre, d'ailleurs, la fin de l'histoire.

Nous restons un peu pantois devant tant de subtilité, et je dirai presque d'incohérence. Il y a cependant quelque chose de si particulier et de si peu « déjà vu » dans *L'Homme qui meurt* que nous sommes pris jusqu'au bout par le sujet auquel nous ne pouvons nous défendre de trouver une certaine grandeur.

Nous admirons M. Léo Gaubert de s'attaquer au problème de la mort, pour essayer de le résoudre d'une façon qui ne soit ni philosophique, ni médicale, ni religieuse.

Qu'une jeune fille chaste, dans un milieu pourri, s'évade au Carmel, puis, au moment d'y entrer, suive à Montparnasse un peintre qu'elle connaît à peine, voilà, certes, qui n'est pas courant.

La bohème, d'ailleurs, lui plairait-elle ? C'est ce que vous saurez en lisant *Iris perdue et retrouvée* (Éd. Émile-Paul), que l'absence de place m'oblige à seulement nommer ici.

Tous les amateurs de situations corsées aimeront ce nouveau roman de M. Pierre Frondaie, mais regretteront peut-être que l'auteur l'ait rendu un peu confus par la forme qu'il lui a donnée, en commençant le livre vers la fin de l'histoire pour nous en raconter ensuite le début.

JACQUES SEMPRÉ.

Les femmes et la caricature à l'écran

CHEZ les femmes, le développement de l'esprit critique est en mesure de l'exercice quotidien qu'elles lui imposent. D'une disposition naturelle, elles ont fait un art. Elles caricaturent volontiers, et presque toujours avec esprit et un sens inné de la déformation. Elles ont le diagnostic rapide et d'une sûreté que leur envierait plus d'un chef de laboratoire. Une justesse étonnante, beaucoup d'humour, de vigueur même, donnent aux personnages qu'elles représentent un relief extraordinaire.

Le plus singulier peut-être est de voir combien ces charges doivent peu à l'artifice. Au contraire des hommes qui usent de grimaces et de postiches au moyen des-



Deux photographies d'Alice Tissot dans « Pas sur la bouche », et « La Fortune » ; un remarquable premier plan de Marguerite Moreno aux étourdissantes compositions.

quels ils se rendent aisément méconnaissables, les femmes dédaignent l'artifice. Leurs métamorphoses n'en surprennent que davantage. C'est au point que nous nous demandons avec un peu d'inquiétude si elles cessent jamais de « composer » le personnage qu'elles jouent jusqu'à ce que leur humeur leur conseille de changer de rôle...

Vous êtes-vous avisé que les plus grandes artistes comiques de l'écran lui viennent du théâtre et que celles-ci n'abandonnent pas la scène comme elles pourraient le faire... Faut-il en tirer cette conclusion que le contact réel, renouvelé avec le public, est indispensable à leur « forme » ?



Tous les interprètes s'accordent sur un point : l'absence de public, en privant l'artiste d'un contrôle efficace, augmente les difficultés d'extériorisation quand il s'agit d'un film comique. La camera et le micro, témoins d'une fidélité éprouvée, ne trahissent jamais leurs impressions, de sorte que l'acteur est privé de ce tremplin auquel peuvent être comparées les réactions des spectateurs...

Seul, il ne peut compter que sur sa nature et aussi sur l'expérience qu'il a acquise sur les planches.

* *

Les comédiennes qui se sont fait une spécialité de ces rôles où la coquetterie n'a que faire la sacrifient avec une sorte d'allégresse non feinte. Elles ne sont plus, dès l'instant qu'elles entrent dans la peau du personnage, que des « caricaturistes » s'efforçant de nous donner, de leur modèle, l'image la plus exacte en même temps que de la plus libre fantaisie. S'il est avéré que chaque dessinateur a une méthode qui lui est propre et lui sert à exprimer la vérité conformément à sa sensibilité, ne peut-on admettre qu'il en soit de même pour l'artiste de composition dont le rôle est semblable ? Quelles origines relient entre elles ces images, elles-mêmes formées d'une infinité d'images et dont l'association compose un être humain ?

Et d'abord, qu'est-ce que la caricature au cinéma ?

Il n'y a pas de caricature.

C'est Marguerite Moreno qui nous oppose ce démenti formel :

— Pas de caricature, mais un trait plus appuyé encore

Marguerite Pierry, qui campe magistralement une silhouette dans « Le Bal », Polly Moran et Marie Dressler, deux grandes fantaisistes américaines.



que discret. Tout doit venir de la mentalité du personnage dont on aspire à donner une représentation aussi fidèle que possible. Aucune exagération, à peine de déformation, mais, par une sorte de mimétisme, s'identifier à un modèle dont la réputation est, parfois, votre seul guide...

» Je pense qu'il n'est pas de meilleure formule.

» Personnellement, je me modèle sur des principes que je respecte au théâtre en tenant compte que les moyens ne sont pas identiques. Un geste, une expression qui ne passeraient pas la rampe, deviennent grimace ou convulsion quand un premier plan nous place à 1^m,50 du spectateur.

» J'ai préféré successivement tous mes rôles. J'ignore ce que c'est que de rouspéter contre un rôle. On m'a toujours distribué ceux dont personne ne voulait. Je crois précisément que notre vrai rôle consiste à ne pas choisir. Il n'y a pas de rôle inconvenant. Combien se transforment à l'écran comme à la scène !...

Les compositions de Marguerite Moreno ont cette cruauté de certaines caricatures de Forain. Elles surgissent de l'ombre où elles relèguent tout ce qui n'est pas « elles ». Le trait est aigu, amer et le comique y atteint au style... Que ce soit dans *Cendrillon de Paris*, *Chérie*, *Le Trou dans le mur*, *A mi-Chemin du ciel*, ou dans l'un des spirituels sketches de Rip, Marguerite Moreno garde, sous les plus étranges aspects, une puissante personnalité.

* *

— Je suis la femme de tous les excès, confesse Marguerite Pierry, qui vient de faire dans *Le Bal*, sous la direction de William Thiele, une création d'une très humaine bouffonnerie...

» Je continue de jouer la comé-

Madeleine Guitty, d'une inégalable truculence, et Jeanne Fusier-Gir, aux multiples « types » tous si parfaitement observés.



die au cinéma. J'ai toujours cru que « c'était vrai ». Je n'ai pas d'autre « truc » que celui-là. Mon bonheur à moi, c'est de faire le gugusse ! Et puis, croyez-vous que ce soit tellement difficile d'imiter des gens que nous rencontrons tous les jours ?

» Je ne me maquille pas moi-même pour tourner, et je remets ma tête entre les mains du spécialiste, à qui j'enseigne quelques rudiments de psychologie : la jalousie et l'avarice révélées par des lèvres minces et les sourcils rapprochés... Je vous fais grâce de la leçon...

» Mais c'est en me débarbouillant le matin que je trouve l'inspiration. Je n'ai qu'à me regarder dans la glace. La mousse de savon produit des effets irrésistibles.

Ainsi que Marguerite Pierry, Jeanne Fusier-Gir prélève autour d'elle les échantillons dont elle enrichit sa collection de masques et de visages. Elle fut la partenaire de Saint-Granier dans *Rien que la vérité*. De ce titre, elle fit un programme.

— La transposition, dit-elle, ne vaut rien devant la camera ! Nous devons demander à la vérité quotidienne la manne que nous assimilons.

Depuis son premier film, *Les Vacances du diable*, à celui qu'elle vient d'achever, *Quand te tues-tu ?*, d'André Dahl, Jeanne Fusier-Gir a « typé » la vérité sous des angles bien observés.

On pourrait organiser une rétrospective « Alice Tissot », tant sont nombreuses les interprétations filmées de cette comédienne si diverse. Comme un « leitmotiv », le mot *sincérité* revient sur les lèvres d'Alice Tissot. Sa sincérité lui a permis de découvrir instinctivement la véritable physionomie de ses personnages et de les incarner avec toute la justesse désirable.

Vous souvenez-vous de cette silhouette d'époque et de ce long visage pincé au-dessus duquel un échafaudage de paille de riz se couronnait d'une lutte amoureuse de mouettes immaculées ? C'était dans *Un Chapeau de paille d'Italie*, de René Clair... Et cette figure balzacienne de *La Cousine Bette* ?

C'était l'âge d'or du film muet, où la sensibilité populaire trouvait à s'épancher, en musique, dans des salles d'un confort relatif. On y projetait des films de Louis Feuillade : *L'Orphelin de Paris*, *La Gosseline*.

Le parlant, peu favorable au triste, a changé tout cela. On va au cinéma pour « rigoler ». Avec la même sincérité de jeu, Alice Tissot aborde les rôles comiques. Elle incarne délicieusement ces vieilles filles sentimentales... qui ne sont jamais tout à fait ridicules et dont les mésaventures conservent quelque chose de touchant en dépit du côté grotesque présenté par chacune d'elles.

Combien de films a tournés Alice Tissot ? On ne les compte plus. Elle a gardé le meilleur souvenir de son rôle de *La Fortune*, dans lequel, fille d'un général, ruinée, elle perdit à la roulette ses modestes économies et se vit réduite à chanter dans les cours.

La « composition » exige un métier solidement éprouvé, condition indispensable pour user à bon escient d'effets expérimentés et coordonnés.

Suzanne Dehelly vient de terminer *L'Excentrique*,

sous la direction de Solange Bussi. Contente ?... Elle ne sait pas encore. Ses précédents films, *Le Trou dans le mur*, *La Prison en folie*, *La Fine Combine*, *Tout s'arrange*, firent applaudir la fantaisie amusante qu'elle ne cesse d'être sans se soucier de contingences qui contrarieraient sa verve réjouissante. Elle apporte au film parlant ses mines impayables, ses ahurissements et sa piaffante jeunesse.

— Un jour, on a ri, dans la salle d'un théâtre où je chantais l'opérette. J'avais, sans le vouloir, obtenu un effet. Bien entendu, je recommençai avec le même succès. Pourquoi le public manifestait-il son contentement, je ne m'en rendais pas exactement compte, mais je savais comment le provoquer.

En curieuse fille d'Ève, Suzanne Dehelly continue de se livrer à des expériences de ce genre dont ses films profitent.

— J'aimerais jouer les ingénues de quarante ans...

Hum !... Faisons à l'artiste crédit de plusieurs années.

J'ai gardé pour la fin Madeleine Guitty, dont la *Vis Comica* ne sera jamais dépassée... Les metteurs en scène se disputent cette bonne femme qui, d'un clin d'œil, résume une situation, et Madeleine Guitty tourne, tourne, tourne !

Des films : *La Dernière Berceuse*, *Pas sur la bouche*, la concierge d'*Un Chien qui rapporte*, *Le Cordon bleu*, *Le Lit conjugal*, *Magie moderne*, 600.000 francs par mois, *Cœur de lilas*, *Bric à Brac* et C^{ie}...

— Une jeune fille est venue me demander si j'accepterais de lui donner des leçons de comique ! Tu penses si je l'ai découragée ! Cette enfant s'imaginait que le comique s'apprend comme l'arithmétique. On naît avec une nature comique et on la développe, mais ça ne s'improvise pas. Moi je ne fais rien pour être comique. Je n'ai qu'à mettre un chapeau comme tout le monde, à prononcer une phrase banale : le public se tord...

» Je fais ainsi que les peintres, je fais causer mes modèles que je prends sur le vif. Un point c'est tout.

» Mon premier film, je l'ai tourné sous la direction de Denola. Avec Feuillade, ce fut *Les Millions de la bonne* et *La Momie*, où, pour mieux épier mon époux, je me vêtais comme M^{me} Dieulafoy. Je fus surtout heureuse de tourner *La Dernière Berceuse*, où j'avais des enfants pour partenaires. C'est exquis de jouer avec des gosses ou, à défaut de gosses, avec des animaux.

Et la ronde figure de Madeleine Guitty est tout illuminée de tendresse...

* * *

Le jeune premier, l'ingénue d'une authenticité douteuse et la vamp douée du sexe-appeal qui fait se pâmer les foules, résisteront-ils, et pendant combien de temps, à l'assaut de la vérité qu'ils ont si souvent trahie ?

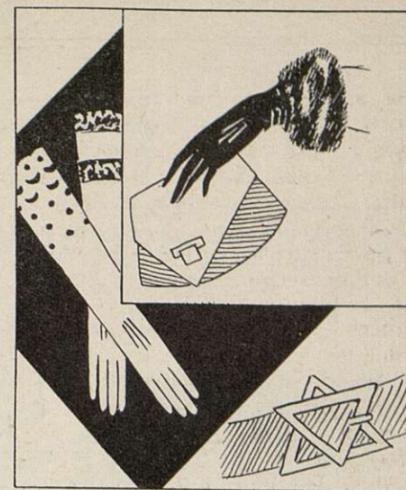
FRANCIA-ROHL.

LA MODE FÉMININE

MALGRÉ un automne estival, qui nous consola un peu de nos tristes vacances... et nous fit oublier les froids tout proches, l'hiver petit à petit fit son apparition... il s'insinua, sans que nous y prenions garde... Le crépuscule devint plus court et les soirées plus longues... le soleil pâlit, ses rayons, quoique lumineux, ne nous donnèrent plus que l'illusion d'une caresse... Un beau matin le ciel s'éveilla tout gris, le vent souffla plus fort, les dernières feuilles jonchèrent le sol... le tapis d'or que faisaient leurs cadavres recroquevillés devint boue et laid... Le jardin défleuri s'emplit du parfum âcre des chrysanthèmes, les morts firent entendre le glas qui, au jour consacré, les rappelle aux vivants... Les larmes tombèrent sur la ville et dans notre cœur un frisson passa. Le bonhomme hiver était parmi nous avec tout son cortège... cortège de jours tristes, noirs, brumeux, mais aussi de soirs scintillants de fêtes et de gaieté.

La mode, cette déesse fantaisiste, ce joujou favori des femmes qui les amuse sans jamais les lasser, — quel homme pourrait en dire autant ? — constitue à elle seule un des plus puissants attraits de la saison nouvelle... Au premier coup d'œil, la différence semble peu sensible entre la mode qui vient et celle qui s'en va... et cependant que de détails changés, que de riens nouveaux ! Un mouvement s'affirme, une couleur s'impose. Une époque revit... et de tout cela naît de l'imprévu, se dégage un charme discret qui nous surprend parfois et nous séduit toujours... Nos couturiers sont de tels ensorceleurs que, bien vite, nous succombons, notre volonté soumise à l'attrait de leur fantaisie.

Créer un modèle n'est rien... Le faire admettre, sans l'imposer, lui faire matérialiser un idéal, en tout point différent, voilà toute la finesse... Faire de nous des dupes, consentantes et ravies, n'est-ce pas là un miracle devant lequel nous devons nous incliner ? Nous aurions tort, d'ailleurs, d'avoir le moindre regret. Point d'amour-propre, quand il s'agit d'être jolie, et comment ne le serions-nous pas avec toutes les merveilles qui nous sont offertes ! Si l'influence mièvre et charmante de l'Impératrice aux grands yeux se fait sentir, il faut reconnaître qu'elle le fait avec discrétion. Nous redoutions le plagiat, et nous ne retrouvons que ça et là une touche légère, qui n'est que le terme d'une inspiration nouvelle toujours inattendue. La grâce désuète des robes à falballas accommodées au goût du jour n'a rien de ridicule, bien au contraire. C'est un peu de féminité qui revient. En ce siècle de « garçonnés », de mécanique et d'art nègre, quelle diversion séduisante et combien captivante ! Les larges décolletés bateau font



Gants peau perforée, gants tissu incrusté dentelle. Ensemble gants-sac-ceinture, deux tons de cuir, manchette fourrure.

valoir les épaules rondes, et le corsage pincé donne toute sa sveltesse à la taille amincie dégagée de toute entrave... Qu'ils sont gracieux les volants légers et froufrounants qui ornent nos robes du soir, sans les alourdir... et comment ne pas adorer les petits manteaux courts aux formes diverses, aux manches et aux cols volumineux qui remplacent la lourde et encombrante cape de jadis.

Le Georgette ou le satin blanc, dans la gamme des verts ou dans les tons roses, triomphent pour les « petits dîners », les tea-gown. Pour les grands soirs, le riche lamé et les tuniques perlées scintilleront sous les feux croisés des lampes multicolores. Les ensembles d'après-midi sont d'une élégance sobre et discrète. Le rouge ancien au reflet si chaud, mélangé au marron, donnera de ravissants effets.

Beaucoup de lainage, des incrustations de fourrure, des ensembles tailleur, complétés par d'adorables bonnichons et des blouses fragiles de fin linon ou de perlé... Sacs et ceintures, assortis aux chaussures ou aux bottes les jours de pluie, sont un raffinement. Le soir, de longs gants sur lesquels courent des arabesques de strass... des incrustations de dentelle.

Ces fantaisies sont un luxe, mais un luxe si séduisant qu'on ne saurait nous en vouloir de succomber à la tentation. N'est-ce pas aussi votre avis, vous, Messieurs, qui payez les factures ?

MARTHE RICHARDOT.



Robe d'après-midi, lainage vert-laitue, incrustée bandes de breitchwanz noir.

Le Film parlant français, puissant instrument de propagande française...



M. Yves Mirande.

diffusion, qui s'arrêterait désormais aux frontières de chaque nation.

L'art muet, intelligible par tous, pouvait en effet se targuer d'être international: un film réalisé dans les studios d'Hollywood, de Berlin ou de Paris, pouvait être projeté aussi aisément en Scandinavie que dans les Balkans ou en Espagne, puisqu'il suffisait de le commenter par des sous-titres traduits dans la langue des spectateurs.

Et le « parlant », quoiqu'il eût cessé bien vite d'être une curiosité scientifique et qu'il eût définitivement conquis l'écran, n'en resta pas moins nettement freiné dans son expansion en raison même de son particularisme. Il semblait bien qu'il fût condamné à ne jamais franchir les frontières de son pays de production.

Il fallut instaurer de toutes pièces une technique nouvelle; la création et l'interprétation d'un film parlant exigeant des réalisateurs et des artistes parlant la langue du pays de destination, on fut contraint d'établir pour un même film diverses versions en chacune des langues européennes.

Et la même œuvre, tournée dans le même cadre par des troupes d'artistes français, anglais, allemands, espagnols, italiens, portugais, russes ou tchécoslovaques, ... affronta, en France et à l'étranger, chacun des publics auxquels elle était destinée.

Mais voici que l'expérience, — et des chiffres maté-

LORSQUE, voici quelques années, le cinéma parlant fit son apparition et détrôna définitivement le film muet, on émit cette opinion que le cinéma, considéré jusque-là comme un moyen d'expression universel, allait se trouver irrémédiablement limité dans sa

riels sont là pour en donner l'indiscutable preuve, — révèle que, dans cette course à la production polyglotte, certaines versions originales françaises connaissent, hors de France, une intensité de diffusion que l'on ne pouvait prévoir et que, de tous côtés, parviennent, des pays étrangers, des demandes nombreuses et suivies de films parlants français.

Certains de ces pays possèdent pourtant une production nationale ou sont alimentés en films réalisés en leur langue. C'est donc qu'il existe chez eux un public capable de comprendre et d'apprécier nos productions françaises.

On doit remarquer que, dès le début du film parlant, les productions françaises s'adressèrent à peu près exclusivement au territoire national, à l'Afrique du Nord, à la Belgique et à une partie de la Suisse. C'était là chose naturelle, puisqu'il s'agissait, en somme, de pays de langue française.

Mais la culture française est, quoi qu'on veuille en dire, infiniment répandue. Le français a été, de tout temps, la langue diplomatique, et l'élite des populations européenne et sud-américaine possède une connaissance suffisante de notre langue pour s'intéresser à un spectacle français, qu'il soit théâtral ou cinématographique. On sait avec quelle faveur sont accueillies les tournées théâtrales françaises à l'étranger; les représen-



M. Pierre Benoit.

tations des artistes de la Comédie-Française, en particulier, ont toujours exercé, en tous pays, une attraction considérable sur le public auquel elles s'adressaient. Le cinéma parlant ne pouvait manquer, par la force même des choses, de devenir, à son tour,



M. Marcel Pagnol.

un puissant instrument de propagande de la pensée et de l'art français en dehors de nos frontières.

Il n'a pas failli à cette tâche. Et, en tous pays, s'affirme le succès de nos films. C'est l'Angleterre qui ne cesse de développer ses spectacles de films parlants français, non seulement dans ses salles spécialisées, mais encore et surtout dans ses salles de théâtre; c'est le Canada, dont la population indéniablement française par l'origine et par le langage, réclame sans cesse nos productions; ce sont les pays Balkaniques, la Pologne, le Portugal, l'Espagne et l'Amérique latine, l'Égypte même, qui suivent cet exemple. Les États-Unis ne font pas exception à la règle, puisqu'il est courant, à l'heure actuelle, de voir à l'affiche de certains cinémas de New-York, de la Louisiane, de la Californie ou du Texas, les films français les plus récents.

**

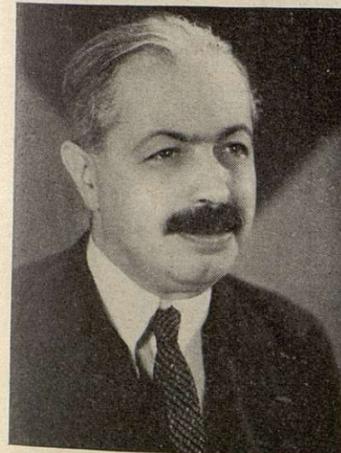
Une telle mission, mission éducative et mission de propagande, n'est pas sans comporter une lourde part de responsabilité. Plus que jamais: « Noblesse oblige ». Et, à vouloir répandre au delà de nos frontières le bon renom de la France, le cinéma parlant assume une tâche qui pourrait être périlleuse. Il se doit donc à lui-même de ne présenter que des productions de haute qualité.

C'est ce qu'ont fort bien compris certaines firmes françaises.

Les merveilleux studios Paramount de Saint-Maurice, entre autres, se sont attachés à ne produire que des films qui soient nettement représentatifs de notre pays et qui portent la marque caractéristique de notre génie national.

Que l'on en juge.

À la base même de la production française de Paramount, se rencontre une prestigieuse réunion de nos auteurs dramatiques les plus réputés. Un comité littéraire, qui compte parmi ses membres des écrivains célèbres, dont la notoriété



M. Alfred Savoir.

est mondiale, préside au choix des scénarios à réaliser.

**

Les œuvres portées à l'écran sont signées: Marcel Achard, Tristan Bernard, André Birabeau, Georges Dolley, André Dahl, Marcel Pagnol, Yves Mi-

rande, André Picard, Rip, Saint-Granier, Benno Vigny, Alfred Savoir, Albert Willemetz, pour ne citer que quelques auteurs.

**

Les metteurs en scène chargés de leur réalisation ont ces qualités bien françaises qui s'appellent le bon goût, la mesure et le tact. Ils ont noms Karl Anton, Roger Capellani, René Guissart, Alexandre Korda, Harry Lachman, Louis Mercanton, Léo Mittler, Max Reichmann.

Elles ont enfin pour interprètes les artistes les plus connus, les plus aimés, les plus justement appréciés du public parisien.

Ce sont les noms des meilleurs interprètes des grandes scènes françaises que l'on retrouve en tête de la distribution de ces films. Sociétaires ou pen-



M. Albert Willemetz.

sionnaires de la Comédie-Française, comme Marie Bell, Pierre Bertin, Madeleine Renaud ou Marcelle Romée... Comédiens des principaux théâtres des Boulevards, tels: Lucien Baroux, Pierre Blanchar, Magdelaine Berubet, Baron fils, André Berley, Cassive, Charpin, Dréan, Diana, Christiane Delyne, Marfa Dhervilly, Jean Debucourt, André Dubosc, Orane Demazis, Paul Dullac, Pierre de Guingand, Dalio, Hubert Daix, Dorville, Marthe Dermigny, Dranem, Pierre Fresnay, Fernand Gravey et Henry Garat, devenus aujourd'hui grandes vedettes; Yvonne Hébert, Simone

Héliard, Jeanne Fusier-Gir, Jeannette Flo, Armand Lurville, président de l'Union des Artistes; Maurice Lagrenée, Louvigny, Cora Lynn, Marguerite Moreno, Madeleine Guitty, Fernand Fabre, Marcel André, Josyane, Jean Périer, Robert-Arnoux, Mihalesco, Marcelle Praince, Palau, Françoise Rosay, Raimu, Saint-Granier, Jean Worms... Étoiles des scènes d'opéra-comique et d'opérette comme Alice Cocca, Meg Lemonnier, Robert Burnier... Chansonniers populaires entre tous: Noël-Noël, qui s'orienta et triomphe dans la comédie; Dominique Bonnaud, Paul Colline, Charles Fallot, Jacques Ferny, Vincent Hyspa, Gaston Secrétan, Paul Weil... Les plus grandes vedettes de l'écran: Renée Héribel, Jeanne Helbling, Mary Glory, Simone Vaudry,

Suzy Vernon, d'autres encore... Toutes et tous constituent une élite et une sélection telles que le nom d'un seul d'entre eux sur l'affiche suffirait à assurer le succès d'un film.

**

Comment s'étonner, dans de telles conditions, de la faveur grandissante avec laquelle sont accueillis, à l'étranger aussi bien qu'en France, les films de cette firme.

D'autre part, il n'existe pas au monde une seule localité possédant une salle de cinéma, si modeste soit-elle, où ne puisse être assurée la distribution de films par les soins de Paramount, qui ne manque pas, dès que s'offre un champ nouveau à l'activité cinématographique, d'accomplir l'effort nécessaire pour lui assurer des programmes. Et cette activité, chaque jour plus étendue, constitue un des éléments essentiels de l'œuvre de bonne propagande que peut accomplir le film.

L'univers entier se trouve ainsi relié à l'immense réseau des Filiales et Agences Paramount établies en Europe, Égypte, Afrique du Nord française et Afrique du Sud britannique, Australie, Indes, Chine, Japon, et couvrant le territoire immense des deux Amériques de Vancouver à Buenos-Ayres.

On a parfois souri de la formidable popularité dont jouit au delà de l'Atlantique Maurice Chevalier. On s'est complu à le qualifier, avec un peu d'ironie, du titre pompeux d'« Ambassadeur de la France à Hollywood ». N'exagérons rien. Mais on ne peut, — sous peine d'être de mauvaise foi, — méconnaître qu'avec Maurice Chevalier c'est un peu de l'esprit de Paris, cet esprit léger, frondeur, bon enfant, désinvolte et crâne, qui a franchi les mers et a enseigné à nos amis d'Amérique et au monde tout entier à mieux nous connaître et peut-être à mieux nous aimer.

**

A l'époque troublée où nous vivons, alors que tant de problèmes angoissants pèsent sur le monde entier, on ne saurait faire fi d'aucun élément capable de développer à l'extérieur, sous quelque forme que ce soit, le bon renom de notre pays. Le cinéma parlant recèle en lui une puissance insoupçonnée de propagande. Et l'on ne peut que se féliciter de la diffusion chaque jour plus considérable du film français à l'étranger. Une bonne part de ce succès de nos productions nationales est due à l'effort de Paramount. Il n'était pas inutile de le constater.

JEAN DE MIRBEL.

REVUE DE PRESSE

LE PRISONNIER

M. Jules Casadessus, dans *La Volonté*, s'inquiète de l'accaparement de l'écran par le théâtre filmé.

« Après s'être, pendant un temps, résolument écarté du théâtre ; après avoir mis toutes ses forces en évidence pour redevenir lui-même, le cinéma parlé, plein d'une étrange incertitude sur sa destination, paraît renoncer, une fois de plus, à cet effort d'individualisation pour se replacer sous l'égide de la scène. »

« Avouerait-il ainsi, implicitement, son impuissance à devenir un art propre ? Car l'art véritable commence avec l'expression individuelle. Si le cinéma ne doit être que du théâtre photographié, il ne dépassera jamais, dans l'échelle des valeurs esthétiques, le niveau du phonographe. »

« ... Inadapté à ses fins, prisonnier non seulement de ses propres conventions, mais encore des conventions d'un autre art, le cinéma restera longtemps encore, si l'on n'y prend garde, une industrie mécanique. »

Pourtant cinéma et théâtre ne peuvent être confondus, et M. J. Casadessus analyse très finement une différence essentielle entre ces deux arts :

« Car, phénomène étrange, si au théâtre nous apportons une part d'imagination qui nous permet d'apercevoir les prolongements psychologiques d'une crise ; si nous reconstituons sur le plan idéal du rêve ce que la scène ne fait que suggérer ; si, enfin, nous reconstituons nous-mêmes, dans notre subconscient, la pièce véritable dont l'action scénique n'est que le reflet, ce reflet que les psychologues appelleront le « rapport du signe au signifié », au cinéma, le mirage ne se produit pas. L'imagination se refuse, devant l'écran, à cet effet ; le spectateur de la salle obscure exige la matérialisation, sur

la toile, de ce rêve qu'il bâtissait à lui seul devant la rampe. »

Ce qui prouve bien que le théâtre est un art et que le cinéma en est un autre, ou, plutôt, qu'il devrait, une fois pour toutes, en être un autre.

VÉRITÉS POUR DEMAIN

Sous ce titre, M. Roux-Parassac écrit dans *Filma* : « Cinéma éducateur ? éducatif ? »

« Le cinéma est un éducateur par le moyen du film éducatif. Pas de confusion possible, seule l'ignorance de notre langue a pu laisser prendre éducateur pour éducatif. »

Plus loin :

« M. Charles Delac a dit, avec raison : « Il faudra compter désormais avec le film éducatif, sous toutes ses formes : film d'enseignement dans les écoles, film d'éducation sociale, film culturel ? encore un affreux mot, au lieu de : formation générale, ce qu'au XVII^e siècle on appelait : l'instruction d'un honnête homme, qui est le contraire de la taylorique et absurde spécialisation aujourd'hui prônée. »

« Il faudra compter avec des genres de films, non seulement dans la production, mais dans l'exploitation publique et surtout dans l'exportation. Il y va du maintien du développement de notre civilisation à l'intérieur et de notre influence au dehors. »

« On nous excusera d'interpréter ainsi la brève phrase de M. Delac, disant seulement : « Le cinéma éducatif s'affirme, nous ne devons pas négliger ce facteur. »

« ... Le cinéma par sa nature même et pour son essentielle application est un instrument de savoir et de formation sociale. »

Citons encore :

« Que les politiciens utilisent le film pour leurs élections, par leurs propres

moyens, à leurs frais, d'accord ; nous sommes pour la liberté totale ; mais que nous prétions le cinéma de tous à la politique ? Gare à ce grave danger ! »

« Cette collusion ne le grandirait pas, et nous avons grand besoin de toujours accroître la réputation de l'écran. »

« Oui, des films qui amusent, instruisent, éduquent ; non pas des films à querelles et à vaines destinations. »

« Une politique du cinéma, pas de politique dans le cinéma. »

LE CINÉMA ET L'ENSEIGNEMENT

Gaston Thierry, dans *Paris-Midi*, nous invite à distinguer le cinéma éducatif du « cinéma d'enseignement, qui vous a quelque chose de rébarbatif, d'officiel, qu'il faut écarter à tout prix. Le cinéma éducatif doit, en effet, s'affranchir de tout ce qui peut risquer de le faire cataloguer dans le genre « ennuyeux ». »

« Le récent congrès du cinéma éducateur nous a prouvé que beaucoup d'hommes qualifiés et de bonne volonté se sont mis à l'œuvre sérieusement pour utiliser le cinéma dans les différentes branches de l'éducation. »

« Au cours de ces journées, nous avons acquis la conviction qu'une tâche immense reste à accomplir et que les pouvoirs publics n'ont pas encore bien compris quel merveilleux instrument le cinéma offre à ceux qui ont la charge d'instruire la jeunesse. »

« Nous savons qu'à l'occasion du congrès un referendum a été ouvert pour demander dans quelles conditions le cinéma devrait être employé à l'école : constatons que tous ceux qui ont été consultés sont unanimes à reconnaître la valeur du cinématographe pour éveiller les jeunes intelligences, s'ils restent divisés sur la manière de l'employer. »

P. P.



Léon Poirier, dans son admirable VERDUN, VISIONS D'HISTOIRE, film muet, nous avait, le premier, fait voir la guerre sur l'écran. Aujourd'hui, dans VERDUN, SOUVENIRS D'HISTOIRE, son nouveau film entièrement sonore et parlé, reconstitution totale de la plus grande tragédie humaine, il nous la fait entendre.

MISTIGRI



MISTIGRI connu au théâtre un succès enviable, que le cinéma va confirmer prochainement. En effet, pour Paramount, Harry Lachman tira de cette comédie de Marcel Achard, un film qu'interprètent MADELEINE RENAUD, NOËL-NOËL, JEAN DEBUCOURT, ANDRÉ DUBOSC, JULES MOY, M. BERUBET.

LES NUITS DE PORT-SAÏD



Sur un scénario étonnant de Walter Mehring, Léo Mitler vient de terminer pour Paramount ce film dont de nombreuses scènes d'extérieur ont été tournées à Port-Saïd.
RENÉE HÉRIBEL, MARCEL VALLÉE, GUSTAV DIESSL, OSKAR HOMOLKA, LEONHARD STECKEL et JEAN WORMS
 en sont les principaux interprètes.

CAMP VOLANT



D'après un scénario original de Benno Vigny, le metteur en scène Max Reichmann a réalisé pour Paramount ce film d'une rare puissance. Il fut admirablement secondé par ses interprètes: **IVAN KOWAL-SAMBORSKI, MEG LEMONNIER, THOMY BOURDELLE, BERTHE OSTYN, ROBERTO REY, JENNIE LUXEUIL, LILI ZIEDNER.**

Le Procès de Mary Dugan



Aux côtés de **CHARLES BOYER**, qui apporte à l'écran ses dons puissants si souvent applaudis à la scène, cette production M. G. M., qui passe en exclusivité à l'Aubert-Palace, met en valeur les grandes qualités de **HUGUETTE EX-DUFLOS, ANDRÉ BURGÈRE, FRANÇOISE ROSAY, GEORGES MAULOY** et **MARCEL ANDRÉ.**

GLORIA



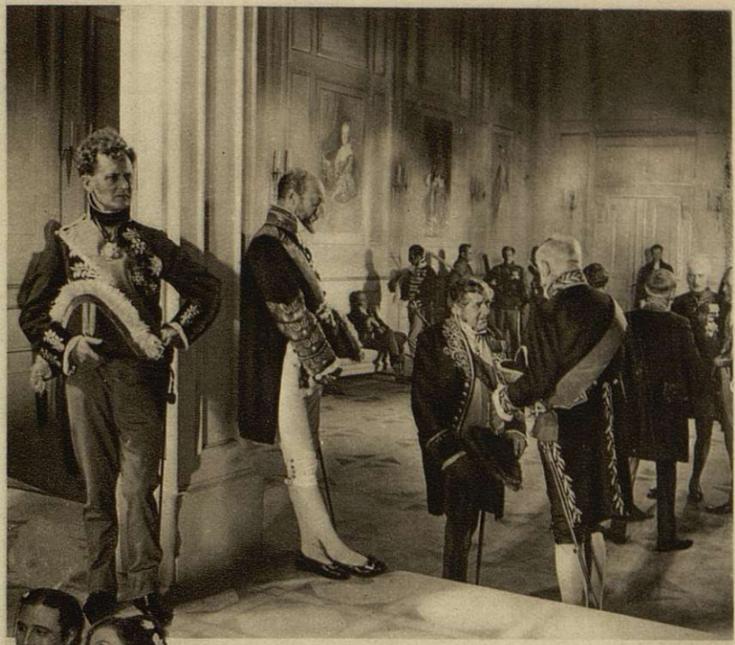
Le public de L'Ermitage a fait un chaleureux accueil à cette bande d'aviation présentée par Pathé-Natan, parfaitement réalisée par Hans Berendt et interprétée par **BRIGITTE HELM, ANDRÉ LUGUET, JEAN GABIN, MADY BERRY et ANDRÉ ROANNE.**

APRÈS L'AMOUR



Une brillante exclusivité est réservée à cette émouvante production, réalisée par Léonce Perret d'après la pièce de Pierre Wolf et Henri Duvernois pour Pathé-Natan. **GABY MORLAY, VICTOR FRANCEN, TANIA FEDOR, JACQUES VARENNE, JOFFRE** en sont les remarquables interprètes.

LE CONGRÈS S'AMUSE



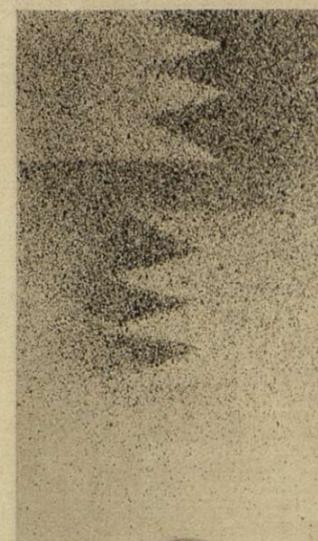
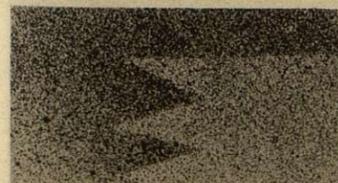
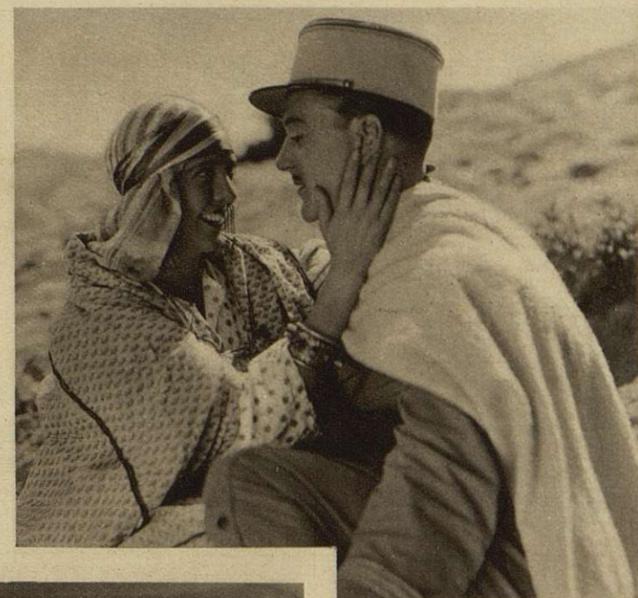
Cette production Erich Pommer, réalisée par Erick Charell, où tout a été réuni pour le plaisir des yeux et des oreilles, s'avère un film de grande classe et poursuivra sans doute fort longtemps l'exclusivité si brillamment commencée aux Miracles. L'A. C. E. distribue cette bande pleine d'entrain, qui nous permet de retrouver la délicieuse LILIAN HARVEY, HENRY GARAT, PIERRE MAGNIER, ARMAND BERNARD, ROBERT ARNOUX, PAUL OLIVIER, SINOEL, LIL DAGOVER, ODETTE TALAZAC.

LA BANDE A BOUBOULE



MM. Willemetz, et René Pujol ont spécialement écrit pour l'excellent comique qu'est MILTON le scénario de cette production C. F. F. A., réalisée par Léon Mathot avec la supervision de I. Ermolieff. Aux côtés de MILTON, nous pourrions applaudir MONA GOYA, MADELEINE GUITTY, GERMAINE CHARLEY, MARTHE MUSSINE, LILY ZEVACO, R. GUÉRIN, ÉTIÉVANT.

GAFLA



SUZY VERNON, FRANK O'NEIL et JACK WINDROW sont les interprètes de ce drame émouvant qu'Horace Ashton réalise actuellement en Afrique du Nord pour les Artistes Associés. Cette production W. H. Waters a pour fond la vie des tribus nomades de l'Atlas.

Le Miracle des Neiges



Nous verrons prochainement, grâce à l'Étoile-Film, ce film muet, drame poignant qui se déroule presque complètement dans la féerie d'une merveilleuse nature.

LE MONSIEUR DE MINUIT.



JEAN WEBER, de la Comédie-Française, JOSSELINE GAËL, JEAN GOBET, JULES MOY et MARCEL SIMON sont les interprètes de cette charmante comédie, qui passe actuellement dans les meilleurs cinémas de Paris. Harry Lachman dirigea cette production Albatros-Chavez, tirée d'une pièce de Walter Ellis: « Almost A Honeymoon » et distribuée par les Films Armor.

Monsieur le Maréchal



FERNAND RENÉ, célèbre vedette des music-halls de province, s'est révélé dans cet excellent vaudeville militaire artiste comique de premier ordre. Il est entouré de la gracieuse HÉLÈNE ROBERT et D'ORBAL.
(Édition Standard Film. Distribution Productions Réunies. Enregistrement R. C. A. des Studios Pathé-Natan de Joinville.)

MON COEUR & SES MILLIONS.



Le public du Gaumont-Palace a vivement apprécié les qualités de cette comédie Jacques Haik, pleine d'agrément et qu'animent de leur fantaisie JULES BERRY, SUZY PRIM, GASTON DUPRAY, GASTON JACQUET, DIENER, RENÉE VELLER, NOIZET, BILL BOCKETT-STÛSSELL, FERNAND TANIÈRE, DE LIVRY.

CIRCULEZ



On applaudit actuellement à l'Olympia le grand comique **DORVILLE** dans **CIRCULEZ**, un film Osso, réalisé en collaboration avec Patricia-Film par Jean de Limur, d'après un scénario de Léopold Marchand. La musique, de Fred Pearly et P. Chagnon, est éditée par F. Salabert, et la distribution comprend, outre **DORVILLE**, les noms de **GERMAINE AUSSEY**, **MARCEL CARPENTIER** et **PIERRE BRASSEUR**.

« CINÉ-MAGAZINE » accueillera des scénarios originaux

SOIXANTE LIGNES... UNE IDÉE...

Vous n'êtes ni un auteur célèbre, ni un dramaturge applaudi, vous êtes l'homme de la rue, aux prises avec la vie dure, et pour qui la première loi est de subsister.

J'imagine que, désireux de travailler pour le cinéma, vous avez mis sur pied un scénario de film. Sur cet enfant chéri de votre imagination, vous aurez passé des nuits et des nuits encore ; vous l'aurez poli et repoli, jusqu'à ce que, de l'ébauche informe du début ne subsiste qu'œuvre pure et rayonnante, digne de rallier les suffrages des augures.

A partir de ce moment-là, quand votre manuscrit, entouré d'une faveur rose et dactylographié en moult exemplaires, sera sous votre bras droit, quand vous aurez eu pour lui des précautions de père spirituel, que deviendrez-vous ?

Vous irez présenter, partout où il y a un « département des scénarios », dans les grandes firmes, votre ours dûment léché. On vous accueillera avec un sourire aimable, parfois une indulgence polie. On vous promettra « bienveillante attention ».

Vous repartirez, alors, cœur enivré d'espoir, trouvant plus beaux les rais d'or qui jouent à travers les feuilles de platanes, et plus mutine la frimousse de votre vendeuse de journaux.

Les jours passeront, les mois, peut-être les années. Votre idée dormira au fond d'un carton poudreux ; elle n'ira pas à Hollywood comme on le croit généralement, parce qu'Hollywood n'a rien à faire des idées de la vieille Europe. Elle restera là, — chose gentiment morte, — comme une robe d'aïeule au fond d'une malle, qui garde en ses plis le parfum d'heures surannées.

Un jour, vous viendrez réclamer votre « essai » ; on vous le rendra avec la même affabilité égale ; il ne vous restera, déçu, qu'à courber un peu plus votre dos sur les « Doit » et « Avoir », ou à sourire, béatement, à la cliente qui vous achètera un lacet de soulier. Le tiroir des illusions défuntes aura accueilli un rêve de plus !

Pourtant, parmi ces balbutiements, neuf fois sur dix mal présentés, d'inconnus ou de débutants, il peut être des aperçus ingénieux, des formules neuves : tout ce que cherche le cinéma ! Sans doute, les concours de scénarios, jusqu'à présent, n'ont pas donné des résultats tangibles, ni révélé personne. Mais peut-on se dire sûr que l'une quelconque de ces

compétitions ait été connue de la masse du grand public ? Ait bénéficié d'assez de publicité, d'extension, ou de sérieux ? Prix importants, jury choisi, objet bien délimité : avez-vous vu toutes ces conditions réunies jusqu'à présent ? Les délibérations se sont faites trop souvent en secret, dans l'intimité de petites chapelles, au fond de bars surréalistes ; ou il ne s'agissait que d'une adroite publicité ; ou encore il y a eu autant de mystère autour du nom de l'élu qu'il y avait eu de discrétion dans l'annonce même du tournoi.

Ciné-Magazine n'entend point faire un concours de scénarios, ni créer la « Revue des scénarios ». Mais il pense faire œuvre utile de novateur en admettant dans ses colonnes les « essais » intéressants d'inconnus. Pourquoi ne pas publier, à l'intention des metteurs en scène, comme de tous ceux que le jeune écran captive, le résumé, en soixante lignes, de ce qu'a pensé « l'homme de la rue » le jour où, soudain, une idée l'a frappé : « Quelle belle histoire de cinéma ! »

Que l'on ne pense point : « On va nous voler notre histoire ! » Le dépôt à *Ciné-Magazine*, la date de parution du « synopsis » serviront à eux seuls de justification. Et quel meilleur argument, pour celui qui se dit dépouillé, que celui-ci : « Vous trouverez mon idée, sous une forme à peine différente, dans *Ciné-Magazine* de tel mois ? »

Il est des metteurs en scène libres (nous entendons : n'appartenant à aucune maison de films qui leur impose ses sujets) pour être à l'affût des histoires originales, nouées et dénouées dans un cadre inédit. Il est des artistes pour chercher un scénario à leur taille ; il est des firmes naissantes, enfin, à qui seul manque un sujet vraiment « de cinéma » pour les imposer du premier coup. Le public lui-même, las d'histoires toujours pareilles, excédé par la fadeur du baiser final, demande à juger autre chose se penche avec bienveillance sur les tentatives de « vrais jeunes ».

Pour l'instant, *Ciné-Magazine*, se contentant de faire un choix parmi les œuvres qui lui seront adressées, écartant le déjà vu, le faiblard et l'irréalisable, mettra simplement sous les yeux du public les meilleures « propositions ». Mais pourquoi, par la suite, nos lecteurs eux-mêmes ne seraient-ils pas appelés à choisir le meilleur scénario de l'année ? Et pourquoi *Ciné-Magazine*, d'accord avec une

maison d'édition, n'aiderait-il pas à la réalisation de cette œuvre au mérite exceptionnel ?

Pourquoi, enfin, ne demanderait-on pas, par voie de referendum, les noms des artistes français les plus susceptibles d'incarner ces héros adoptés entre tous par le plus sûr jury : le public ?

Ciné-Magazine songera à tout cela. En attendant, comme il faut, d'ores et déjà, battre le fer et entrer dans la voie des réalisations, nous consacrerons quelques pages, dès notre numéro de décembre, à des scénarios inédits.

Que les jeunes auteurs, accompagnant leurs projets de leurs nom et adresse, veuillent bien envoyer à *Ciné-Magazine*, « Service des Scénarios », le fruit de leurs efforts, condensé en une historiette aussi simple et claire que possible, et ne dépassant pas soixante lignes ! Bien entendu, les scénarios tirés de romans édités déjà seront écartés, comme seront renvoyées à leurs auteurs toutes rédactions insuffisamment claires, amORALES, « empruntées » ou présentées sous forme de découpage à la technique rébarbative.

Les œuvres reçues seront examinées par un jury

secret, donc indépendant, groupant « techniciens et artistes », et qui retiendra les scénarios du triple point de vue de leur intérêt, des possibilités de réalisation qu'ils offrent et de leur portée morale.

Nous verrons plus tard si la qualité des « essais » dignes d'être publiés est de nature à légitimer l'ouverture d'un concours permanent entre scénaristes.

Un directeur de production, à qui nous faisons part, récemment, de cette initiative, tout en y applaudissant, ne se privait point d'ajouter : « Vous ne pouvez vous imaginer dans quel amas de paperasserie, de littérature sans fraîcheur vous allez vous perdre ! »

Nous ne voulons point le croire. De vrais talents existent. Ils ont besoin d'être guidés, canalisés, accueillis. S'ils ne se manifestent pas, c'est sans aucun doute, parce que les conditions actuelles de la vie ne laissent aucune place au labeur spéculatif. *Ciné-Magazine*, en offrant cette première chance aux jeunes « d'être publiés », croit tendre utilement la perche à ceux qui en ont justement besoin.

C.-A. GONNET.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

1^{er} Octobre - 31 Octobre

1^{er} octobre. — Au Palais-Rochecouart, présentation du *Secret des cinq clefs*.
— Aux Miracles, présentation d'*Au seuil de l'Enfer*.

— Au Victor-Hugo-Pathé, présentation d'*Échec et Mat et Charlot patine*.
— Au Théâtre Edouard-VII, présentation d'*A Yankee in King Arthur's court*.

2 octobre. — Devant les membres de l'A. P. P. C., M. Delac, président de la Chambre syndicale, donne des précisions sur l'organisation et le fonctionnement du Conseil supérieur du Cinéma.

5 octobre. — Au cinéma des Champs-Élysées, présentation d'un film réalisé aux usines Philips, à Eindhoven (Hollande).

6 octobre. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Paris-Béguin*.

— Au Studio 28, Abel Gance présente les deux films soviétiques : *Sur le Don paisible* et *L'Express bleu*.

7 octobre. — Aux Miracles, présentation de *Vers l'Amour* et *Charlot fait une cure*.

— Au Panthéon, projection de *Marius* devant une délégation de Marseillais.

8 octobre. — Réouverture des cours de l'Association professionnelle Ciné-Photo-Radio, école nationale d'Arts et Métiers.

9 octobre. — Au Colisée, présentation de *Gagne ta vie*.

12 octobre. — Obsèques d'André Capellani, qui fut, il y a plusieurs années, un des metteurs en scène les plus réputés.
— A l'Artistic, présentation de *Verdun, souvenirs d'histoire*.

13 octobre. — Aux Miracles, présenta-

tion de *Boule de Gomme*, *La Chanson des peupliers*, *L'Age de pierre*, *Zut Avocat* !
— Au Moulin-Rouge, présentation de *Circulez !*

14 octobre. — Au Moulin-Rouge, présentation du *Costaud des P. T. T.*

— Inauguration salle Pleyel du « Cinéma Familial » organisé par le Comité catholique du Cinéma. Les séances auront lieu tous les jeudis et dimanches en matinée, et tous les samedis en soirée.

— Au Moulin-Rouge, première représentation de *Tout ça ne vaut pas l'amour*.

21 octobre. — Au Claridge, dîner présidé par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et M. Louis Lumière, pour fêter la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur de M. Charles Delac, et MM. Georges Meliès, Marcel Vandal et Roux-Parassac, nommés chevaliers.

22 octobre. — Au théâtre des Champs-Élysées, grand gala cinématographique présidé par M. Paul Doumer, président de la République. Présentation de *La Symphonie exotique*, documentaire réalisé par Alfred Chaumel.

— Au Moulin-Rouge, présentation du *Chanteur inconnu*.

— A la Cinémathèque de la Ville de Paris, causerie de M. Messerley sur *Le Nudisme*. Projection de son film *Phy-siopolis* et de *Moana*.

22 et 23 octobre. — Réunions préparatoires en vue de déterminer les questions à inscrire à l'ordre du jour du congrès annuel de la Cinématographie française en 1932. Le comité d'organisation est présidé par M. Julien Durand, député, ancien ministre.

23 octobre. — A la salle Adyar, festival René Clair, présidé et commenté par Germaine Dulac. Au programme : *Entr'acte*, *La Tour*, *Les Deux Timides*, *La Cérémonie du Mariage d'un chapeau de paille d'Italie*, René Clair, jeune premier.
— Au Studio 28, présentation privée du film soviétique *La Lutte pour la Terre*.

24 octobre. — Au Gaumont-Palace, présentation de *Hardi ! les Gars !*

26 octobre. — A l'Ermitage-Pathé, présentation du *Bal*.
— Au Colisée, présentation de *Serments*.

27 octobre. — A l'Ermitage-Pathé, présentation des *Monts en flammes*.

28 octobre. — A l'Ermitage-Pathé, présentation de *L'amoureuse Aventure*.

29 octobre. — A l'Ermitage-Pathé, présentation des *Cinq Gentlemen maudits*.

30 octobre. — Au Colisée, présentation de *Amour et Discipline*.

— A l'Ermitage, grand gala à la gloire de l'aviation civile. Pathé-Natan présente *Gloria* et Lucien Murratore chante pour les Ailes de France.

— Réouverture du club de l'Écran.

— Au Studio-Diamant : une heure de discussion cinématographique. Débat ouvert et dirigé par Jacques Noël sur M. Jean Lasserre et son livre : *La Vie brûlante de Marlène Dietrich*.

31 octobre. — Au Colisée, présentation de *Mon Cœur et ses Millions*.

— Au Studio Diamant : une heure de discussion cinématographique : Une enquête par l'image : l'effort français Pathé-Natan. Débat sur les films de la semaine.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Jeanette Mac Donald devant les tribunaux de Berlin.

Jeanette Mac Donald, qui remporta un si grand succès à Paris et à Londres, refusa de remplir les engagements qu'elle avait contractés pour paraître à Berlin. La direction de l'établissement où elle devait chanter la poursuit pour rupture de contrat.

La charmante artiste, qui est d'ailleurs déjà repartie aux U. S. A., sera la vedette féminine de *One Hour with you* (*Une Heure avec vous*), tiré de la pièce *Only a Dream* (*Rien qu'un rêve*). Elle y sera la partenaire de Maurice Chevalier, qui, lui aussi, vient de rentrer à New-York.

Roland Toutain à Berlin.

Le train stoppe. Aussitôt les journalistes berlinois venus au-devant de la troupe des Films Osso virent un jeune homme passer par la fenêtre et se hisser sur le toit du wagon. Après quelques acrobaties sur les mains, il sauta sur le quai et jongla avec ses valises.

— Quel est cet étrange compagnon ? demande-t-on à Suzy Vernon ?

— Mon partenaire dans le film de Jean Bertin.

— Rouletabille ! s'écrient alors les reporters.

Et c'est ainsi que Roland Toutain fit une arrivée sensationnelle à Berlin.



La charmante Kelly Pierson, transfuge du music-hall, qui vient de faire d'intéressantes créations dans « Faubourg Montmartre », « Côte d'Azur » et « Service de Nuit ».

Les Marseillais à l'Exposition coloniale.

On se rappelle l'arrivée sensationnelle des représentants de la République des « Maurins » venus de Marseille par la route pour s'ériger, à Paris, en tribunal pour « juger » le film *Marius*.

Après le déjeuner, auquel les avait conviés la direction de Paramount, les Marseillais se rendirent au pavillon de la Chambre de Commerce de Marseille, à l'Exposition coloniale, où ils furent reçus par M. Giry, délégué.

Le concert qu'ils offrirent à leurs compatriotes, au seuil du pavillon de la Grande Cité phocéenne, ne tarda pas à déterminer un attroupement considérable, et les « Maurins » remportèrent un très vif succès. Leurs fantaisies musicales et leurs « galéjades » enchantèrent le public, qui réclamait sans se lasser : « Eh ! Marius ! joue-nous encore quelque chose ! »



Les salles de jeu du casino de Monte-Carlo reconstituées dans les studios de la Ufa pour « Le Capitaine Craddock », qui passera prochainement au Gaumont-Palace (et non pas aux Champs-Élysées, comme il avait été annoncé par erreur).

Premier film psychologique.

Le metteur en scène allemand Pustein vient de réaliser un film très curieux, qui fait sensation.

Il a fixé pour l'écran, en mouvements et en jeux, la vie de son propre enfant, depuis le moment où le nouveau-né annonça sa venue au monde en poussant son premier cri.

Pendant trois ans, Pustein a fait d'innombrables prises de vues et obtint comme résultat de ses tenaces efforts une très riche matière photographique, permettant de voir d'une façon complète le miracle de la transformation graduelle d'un morceau de chair en un être humain conscient.

De cette matière originale et inédite, Pustein a composé un film qu'on projette actuellement à Berlin avec un très grand succès.

Dans les milieux de pédagogues et de médecins, on appelle cette production le « Premier film psychologique ».

Ce film, affirme Pustein, sera d'une très grande utilité pratique pour les jeunes mères.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs.

René Ginnet s'est embarqué à Saint-Malo, à bord d'un terre-neuva, en compagnie de Daniel Mendaille, André Nox, Pierre Nay et Jackie Monnier. Aurait-il l'intention de nous rapporter un nouveau film sur les régions arctiques ?

— Les Établissements Jacques Haik viennent d'engager le grand comédien Jacques Baumer. Ce dernier sera la vedette de *L'Enfant rêvé*, film qui sera tourné à Stockholm, aux studios de la Svenska.

— Léopold Marchand a quitté Paris le 7 octobre pour New-York, spécialement demandé par Lubitsch et par Maurice Chevalier pour collaborer aux deux prochains films de celui-ci : *La Grande-Duchesse* et *le Garçon d'étage* et *Mariage Circus*.

— *Créosote*, film de Jean Breville et Joris Yvens, dont le montage est basé sur la persistance rétinienne, vient d'être présenté à Amsterdam et à Berlin et le sera prochainement à Paris.

— Le champion de tennis Tilden vient de signer un contrat avec Universal.



Un très beau portrait de Julien Duvivier exécuté par M. Schleifer, peintre et décorateur de grand talent qui est aussi le plus étonnant et le plus apprécié des maquilleurs utilisés trop rarement dans nos studios.

L'EXPLOITATION MODERNE

PROUE géante entre les rues Forest et Caulaincourt, le bloc du Gaumont-Palace dessine une belle façade à trois pans, rythmée de hautes baies. La partie supérieure forme une couronne étagée en pyramide : elle sert de base à une fontaine lumineuse monumentale, dont le dôme, à 8 mètres au-dessus de la plate-forme, porte le sommet du Gaumont-Palace à 50 mètres du sol.

Conçue et réalisée par M. Maurice Belloc, architecte D. P. L. G., l'architecture du Gaumont-Palace est caractérisée par un grand parti de décoration lumineuse. Toutes les ressources de la lumière électrique, puissance et souplesse de modulation, ont été mises en œuvre pour réaliser, à l'extérieur et à l'intérieur, une véritable architecture lumineuse.

Le jour, la façade présente une ordonnance majestueuse, d'un modernisme vigoureux. Mais c'est le soir qu'elle s'épanouit dans toute sa puissance, enrichie d'un flamboiement de lumières féeriques. Sirène moderne, la lumière offre sa joie à la foule. Ainsi la façade lumineuse fait valoir de la façon la plus heureuse la destination spectaculaire de l'édifice.

La marquise, à éclairage fixe, baigne d'une lumière tamisée les trottoirs et les portes d'entrée, tandis que le plafond lumineux du hall projette un éblouissement de phare à travers les hautes verrières.

Le thème lumineux de la façade comporte trois phases successives. D'abord un flot de lumière, projetée de bas en haut, met en valeur les lignes de l'architecture ; il est fourni par une rangée de phares dissimulés sur la marquise. Puis les lettres Palace-Gaumont-Palace, hautes de 3 mètres, s'allument en rouge à la base de la pyramide, elle-même éclairée par des projecteurs. Enfin, troisième temps : l'enseigne est submergée sous le flot de la

fontaine lumineuse qui retombe en cascade.

**

Pour l'intérieur du Gaumont-Palace, le magnifique projet d'architecture lumineuse fut conçu et mis au point par M. Belloc en s'appuyant sur les ressources modernes de l'éclairage indirect. Les lampes sont cachées au fond de gorges de staff, dont la paroi est profilée pour réfléchir l'éclairage vers le plan utile. La suppression de l'éblouissement permet une meilleure répartition de la lumière pour la mise en valeur des formes qu'elle anime.

La conception de l'architecture lumineuse tend à éliminer la décoration ornementale. Lignes, surfaces et volumes étant destinés à recevoir l'enrichissement de la lumière, ce sont leurs mouvements et leurs rapports qui comptent pour ordonner et rythmer la féerie de la lumière. Une franche affirmation de qualités de matière, sagement établies, concourt avec l'effet lumineux pour exprimer harmonieusement la logique architecturale dans la richesse de l'ensemble.

Le hall d'entrée, vaste hexagone, est dominé à 16 mètres de hauteur par un plafond lumineux qui l'inonde de clarté. Ayant pour base le double escalier de la corbeille, le motif lumineux dresse un faisceau de gouttières verticales et s'épanouit au plafond en rosace étoilée, floraison monumentale. Les murs sont peints d'un ton mat, jaune-soufre clair, que fait chanter l'opposition sonore du soubassement en marbre « vert de Gènes » poli. Dallage de marbre rose. Scintillements de métal chromé sur les portes vitrées et sur les balustrades.

**

Encadrant l'entrée de l'orchestre, qui est de plain-pied avec le hall, le double escalier nous conduit



(Photo Borremans.)

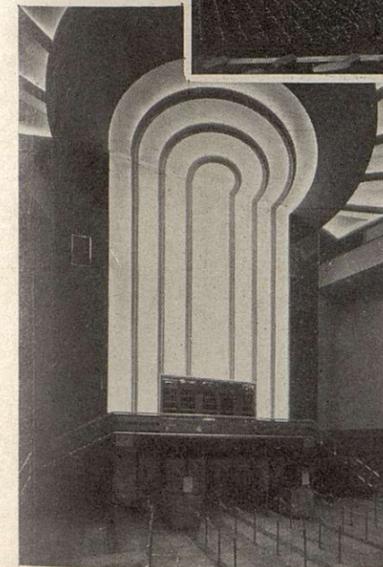
La façade du Gaumont-Palace.

au foyer de la corbeille. C'est une galerie circulaire d'une grande richesse décorative. Entre les piliers rouge sombre, le plafond à coupes lumineuses : deux gorges concentriques cerclées d'or. Au long des murs un soubassement de palissandre, des glaces et de confortables canapés. De grandes verrières dépolies, à ferrures chromées, alternent avec des panneaux décoratifs de G. André, camaïeux rehaussés, sur fond argent, qui évoquent l'art cinématographique.

Devant l'entrée du promenoir, au niveau des loges de la corbeille, un petit salon de thé forme balcon ; son avancée est décorée d'une rampe lumineuse à cannelures ; même motif sur les pylônes qui encadrent les escaliers de la corbeille.

**

La salle est une immense nef aux proportions majestueuses. Ses grandes formes architecturales, d'une sobriété voulue, s'animent d'un enchantement féérique, sous les modulations progressives, blanc, rouge et or de la décoration lumineuse. Merveilleux accomplissement d'un palais conçu pour le ciré-



soulevèrent de grosses difficultés au point de vue visibilité et projection cinématographique, et davantage encore au point de vue acoustique. Le développement triomphant du film sonore exige qu'une salle de

cinéma soit en même temps une salle de concert parfaite. Le programme moderne d'un grand théâtre cinématographique comprend d'ailleurs des parties scéniques et musicales importantes. L'étude du problème acoustique au Gaumont-



Palace fut confiée aux ingénieurs de la Compagnie Radio-Cinéma. Sous la direction de M. Besnard, ils ont su mener à bien cette tâche redoutable, établissant avec précision les bases techniques qui ont conditionné l'aménagement de la salle.

Suivant

ma. Avec ses 6.000 places, la salle du Gaumont-Palace est la plus vaste du monde. Elle a 70 mètres de longueur, 40 de largeur et 25 de hauteur, soit une capacité de 60.000 mètres cubes.

Mais ces dimensions exceptionnelles

l'étude rigoureuse des profils des parois de la salle, murs, plafonds, balcons et scène, M. Belloc a su plier l'architecture à sa destination, fort de l'expérience acquise dans ses travaux antérieurs pour le Circuit Aubert (Voltaire, Régina, Electric, Grenelle-Palace, Tivoli-Palace, Palais-Rochouart).

Tirant parti de la précision technique de la forme, la décoration a su la faire contribuer au style de l'architecture, dans le meilleur sens moderne. Ainsi les courbes qui modulent l'avancée des gradins satisfont aux nécessités acoustiques : mises en valeur par des rampes lumineuses, elles contribuent en même temps à la richesse de l'ensemble. De même les ondulations transversales qui couvrent l'étendue du vaste plafond sont un ornement géométrique très heureux que l'éclairage fait valoir ; elles sont nées d'un besoin acoustique. Leurs courbes, de hauteur constante, croissent progressivement en partant de l'écran ; résultat de calculs savants,

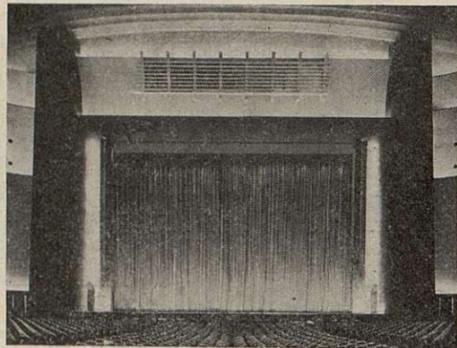


(Photos Gravot et Henry.)

De haut en bas : La scène, vue de côté. — L'ensemble de la salle, vu de la scène. — Le motif lumineux du hall.

elles arrêtent et neutralisent les sons qui viennent frapper le plafond et dont la réflexion troublerait ceux qui arrivent directement aux spectateurs.

Les murs latéraux sont profilés de courbes à peine sensibles, dont les articulations servent à l'aménagement de rampes lumineuses. Celles-ci éclairent la paroi de bas en haut et la drapent d'une lumière caressante; leurs lignes horizontales prolongent sur les côtés de la salle le mouvement des balcons et, rejoignant le cadre de la scène,



Préfecture, ce revêtement est fait de plaques de tôle; un enduit spécial incombustible, appliqué derrière, donne au métal la sonorité du bois et satisfait aux besoins de l'acoustique.

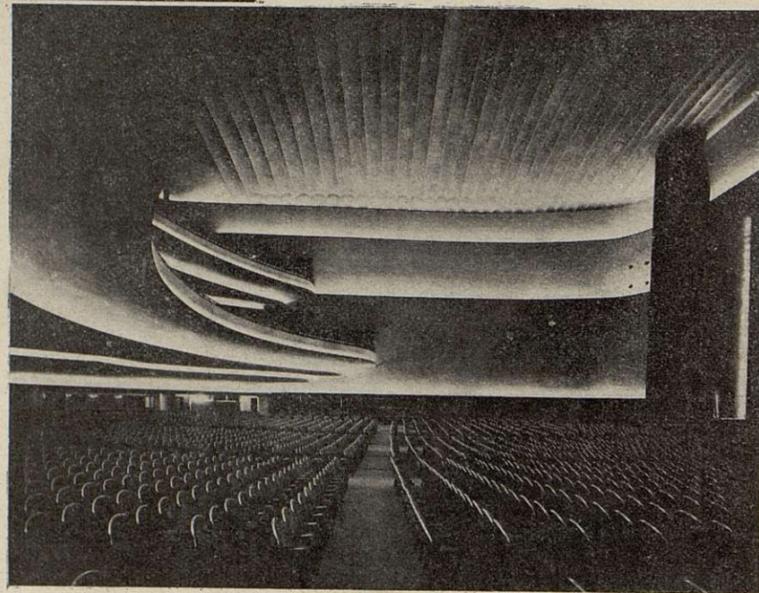
M. Belloc a confié l'exécution des travaux de décoration à M. Perron, directeur de la S. A. D. A. M. (1), qui s'est attaché à réaliser fidèlement les conceptions de l'architecte.

* * *

L'emploi de matériaux appropriés complète les solutions architecturales des problèmes acoustiques. Les matériaux spéciaux de la Société Setacoustic (Produits Johns-Manville) sont intervenus ici avec une efficacité remarquable.

Tant par la porosité de sa surface que par la flexibilité de son matériau, le feutre Setacoustic assure aux parois de la salle l'absorption nécessaire pour supprimer les effets d'écho, tandis qu'elles restent suffisamment réfléchissantes (fréquences de 20 à 6.000 périodes) pour assurer aux sons toute leur brillance. Le revêtement de feutre est fixé par collage au

moyen d'un ciment spécial. L'épaisseur du feutre est de 27 millimètres pour les murs et de 12^{mm},5 pour les plafonds. Une peinture spécialement étudiée au point de vue acoustique « Nasstile » préserve le feutre des poussières, sans nuire à ses propriétés acoustiques, tandis que le grain du feutre assure à cette peinture légère une grande



(Photos Gravot et Arthur.)
De haut en bas : Le cadre de scène. — Ensemble de la salle, de côté : équilibre majestueux d'architecture et de décoration modernes. — Un escalier de la corbeille.

lient l'ensemble architectural.

Les deux pylônes qui encadrent la scène de leurs masses perpendiculaires concentrent les regards vers l'écran. Leur coloration foncée accuse le parti architectural et réalise par contraste l'équilibre décoratif des grandes surfaces murales.

Murs, plafond et bandeaux des balcons sont peints d'un ton chaud, qui s'exalte, docile, sous la symphonie des éclairages changeants. Ce ton fut l'objet de recherches minutieuses. Car le revêtement de feutre qui sert de support à la peinture interdit de revenir une deuxième fois, sous peine de boucher sa surface et de lui faire perdre ses qualités acoustiques. Si l'on s'était trompé de ton pour l'effet décoratif de la salle, tout le revêtement de feutre eût été à refaire.

Complétant l'harmonie de la décoration murale avec le rouge chantant des fauteuils, un soubassement cerne le tour de la salle. Il n'a du palissandre que la couleur. Pour répondre aux exigences de la

richesse de matière. En dehors de la correction acoustique elle-même, les murs du Gaumont-Palace ont été isolés contre les bruits extérieurs. Le feutre des murs est collé sur des pan-

(1) S. A. D. A. M., depuis Établissements Perron, 17, rue de la Reine-Blanche.



neaux de fibre ligneuse insonores (Isolbois), lesquels sont encore isolés du mur par une épaisseur de 4 centimètres de laine minérale Banroc, produit incombustible extrait des roches (spécialité Setacoustic).

Sur le mur du fond de la salle, on a utilisé un feutre recouvert de toile cirée, perforée de petits trous.

Le mur de la scène est revêtu d'une épaisseur de 10 centimètres de laine minérale Banroc. Les sons émis par les haut-parleurs qui viennent frapper ce mur sont absorbés par le Banroc au lieu d'être réfléchis et projetés dans la salle. Dans la fosse d'orchestre, les microphones répéteurs ont été logés dans un petit bandeau de Banroc pour les soustraire à toutes interférences nuisibles.

Dans la cabine du speaker, un revêtement de laine Banroc, recouvert d'un tissu poreux, corrige le temps de résonance de la pièce et réalise la pureté des sons transmis par les amplificateurs.

En prise directe avec les bruits extérieurs, les portes ont été exécutées de façon toute spéciale. Un bourrage isolant, entre les panneaux extérieurs en palissandre contreplaqué, en fait de véritables matelas insonores.

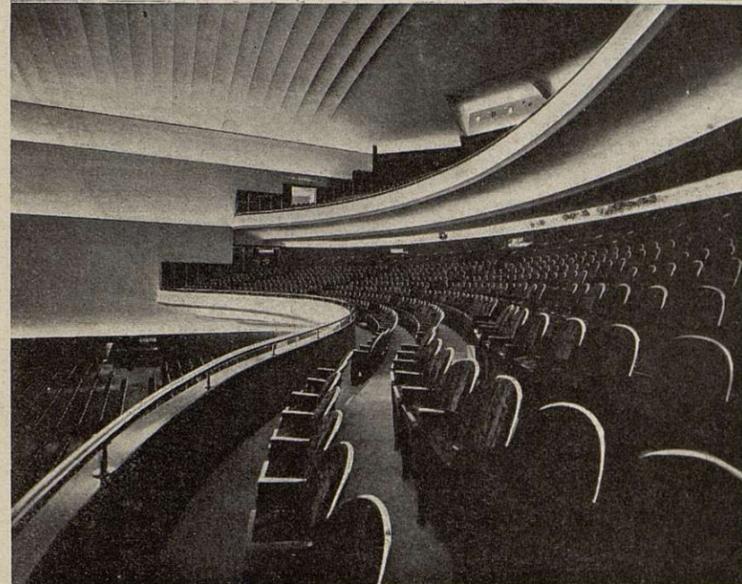
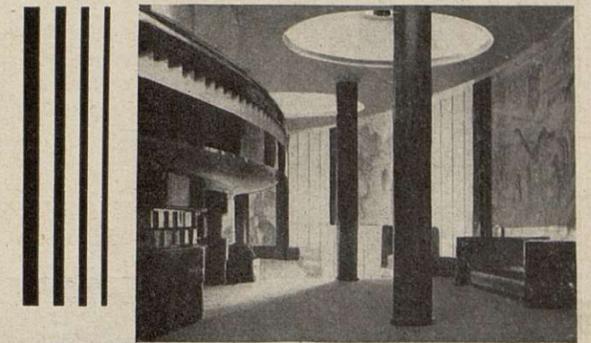
* * *

L'équipement cinématographique et électro-acoustique du Gaumont-Palace a été conçu, réalisé et installé par les services techniques de la Compagnie Radio-Cinéma. De même que pour l'aménagement acoustique, les dimensions de

des lanternes de projection à arcs de grande puissance.

Les projecteurs Chrono-Seg sont munis d'un obturateur spécial nouvellement étudié par Radio-Cinéma, qui réalise un important gain de lumière et un meilleur refroidissement de la pellicule. Les projecteurs du Gaumont-Palace étant par ailleurs munis d'une cuve à eau à circulation continue et d'une soufflerie à air comprimé, le film sort du projecteur sans aucune élévation de température.

Les lanternes de projection, du dernier modèle



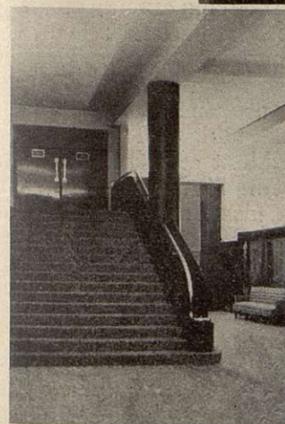
(Photos Gravot et Arthur.)
De haut en bas : Le foyer de la Corbeille. — La Corbeille : les spacieux fauteuils Gallay ménagent entre leurs rangs une circulation aisée. — Un autre escalier de la Corbeille.

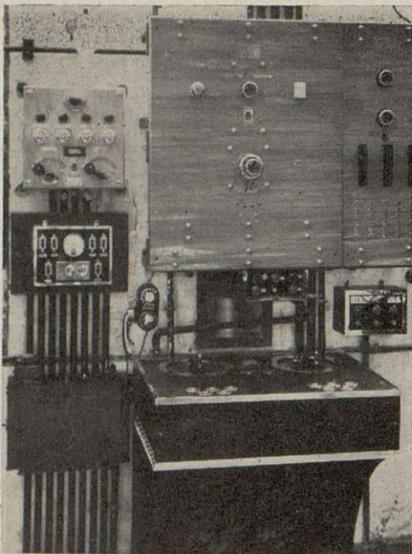
Hall et Connolly (Brockliss concessionnaire pour la France, la Suisse et la Belgique), sont les plus perfectionnées qui existent actuellement sur le marché mondial. L'avancement des charbons est entièrement automatique. Un dispositif assure la rotation du charbon positif, de manière à obtenir un éclairage absolument constant.

Deux appareils Master Brenograph (Brockliss) sont

destinés à la projection d'effets lumineux sur l'écran ou sur le rideau. Ils sont constitués par des lanternes automatiques munies de jeux de miroirs à inclinaison variable, permettant une infinité d'éclairages. La présentation des attractions et des sous-titres de films y trouve une richesse très appréciée, que complètent encore six projecteurs de scène, fournis également par la société Brockliss. Tous ces appareils sont de modèle récent et offrent les plus grandes facilités de manœuvre. Un simple bouton à tourner et l'éclairage passe du cercle minuscule qui éclaire la tête d'un acteur au plein feu final. D'autres

la salle ont nécessité une étude toute spéciale de l'équipement technique. La cabine mesure 26 mètres de long sur 4 mètres de large. Elle comprend quatre appareils sonores Radio-Cinéma, modèle 1931, équipés avec projecteurs Chrono-Seg et





manettes règlent la succession harmonieuse des changements de couleur.

L'équipement sonore de la cabine comporte cinq amplificateurs modèle Radio-Cinéma à grande puissance, capables de moduler sans déformation ni distorsion une puissance de 200 watts. Chaque amplificateur peut alimenter quatre haut-parleurs et être utilisé soit pour le cinéma sonore, soit pour le renforcement de l'orchestre.

En régime normal d'exploitation, on utilise seulement deux projecteurs sonores et deux amplificateurs ; les autres appareils sont maintenus prêts à fonctionner en secours.

Afin d'éviter tous risques d'interruption dans les représentations, on a multiplié les dispositifs de sécurité. Des tableaux de commutation permettent instantanément de brancher n'importe quel projecteur sur n'importe quel amplificateur et sur n'importe quel groupe de haut-parleurs. Une signalisation lumineuse contrôle d'ailleurs toutes les manœuvres de la cabine.

* * *

La distance de projection est de 70 mètres. L'angle de plongée est réduit à 12°. Selon l'effet à obtenir, l'écran passe des dimensions normales 8 mètres x 10 mètres à celles de 12 mètres x 16 mètres pour la grande projection, soit près de 200 mètres carrés ; par un dispositif automatique, les caches de velours noir s'ouvrent et se ferment en synchronisme parfait avec la projection.

L'écran est en tissu caoutchouté spécial, ininflammable (spécialité Brockliss), qui assure à la projection le maximum de luminosité. Grâce à sa perforation de multiples petits trous, sans aucun inconvénient pour la pureté de l'image, ce tissu réalise une parfaite transparence acoustique.

Le châssis métallique de l'écran porte seize haut-parleurs en quatre groupes de quatre ; huit fonctionnent normalement, les autres sont disponibles en secours. La mise au point minutieuse des haut-parleurs s'ajoute au remarquable aménagement acoustique de la salle pour assurer à chaque spectateur, près ou loin, une audition excellente ; chaque spectateur se trouve dans le cône de diffusion d'au moins un haut-parleur.

Pour assurer aux spectateurs les plus éloignés une audition normale de l'orchestre ou des chanteurs sur scène, on a installé, à proximité des musiciens, quatre microphones et un amplificateur microphonique. Le son, amplifié par l'un des cinq amplificateurs de la cabine, est émis dans la salle par des haut-parleurs : il renforce le son émis directement par l'orchestre ou le chanteur et s'identifie exactement avec lui.

Une cabine spéciale a été aménagée pour un speaker et pour la diffusion de musique au moyen d'une table à deux plateaux pour disques. Des amplificateurs alimentent seize haut-parleurs répartis dans les galeries, foyers, bar et hall du théâtre, et éventuellement quatre haut-parleurs situés dans la salle au-dessus de l'écran. En cas de panne du secteur, ou d'un accident quelconque, une batterie de secours assure automatiquement le fonctionnement de cette installation et permet de rassurer le public et d'éviter une panique.

De haut en bas : Poste de commande du chef de cabine. — Les quatre projecteurs Radio-Cinéma, avec leurs arcs à grande puissance (Lanternes Hall et Connolly-Brockliss). — Les amplificateurs Radio-Cinéma à grande puissance. (Photo Henry.)

Les fauteuils du Gaumont-Palace marquent un triomphe de plus pour les Établissements R. Gally. Spacieux et confortable, ce modèle est d'une forme particulièrement heureuse. La structure métallique concilie la robustesse avec la recherche de sécurité contre les risques d'incendie ; les avantages de la fonte au point de vue insonore ont fait préférer ce métal à tout autre. Un système de gond permet, au cours de l'installation, de régler selon les places l'inclinaison du dossier, pour en parfaire le confort ; l'orientation par rapport à l'écran est ainsi mise au point pour éviter toute fatigue au spectateur. Le dos en tôle du dossier est rendu insonore par un revêtement intérieur. La garniture du siège et du dossier est réalisée sur les mêmes principes que les sièges d'auto, réputés pour leur confort. L'épais velours gaufré, d'un rouge doré magnifique, est agréable au toucher comme au regard. Sa nuance, composée spécialement pour l'ensemble décoratif de la salle, se retrouve sur le rideau d'avant-scène, exaltée par l'embrasement des projecteurs. Le tube

faisant subir d'ailleurs de grosses modifications.

Pour la construction des deux vastes gradins, M. Belloc a préféré le fer au ciment armé ; en raison du sol mauvais, la construction métallique avait l'avantage d'un poids mort moindre que le béton. Et puis la rapidité exigée pour les travaux était incompatible avec l'exécution en ciment. La construction métallique a été exécutée par l'entreprise Allemant et Lebrun (1). Le devant du balcon a une portée de 40 mètres, sans point d'appui intermédiaire. Les limites imposées par les proportions de l'architecture ne permettaient pas l'établissement d'une poutre transversale entre parois latérales. Il a fallu décomposer la portée en obliques, soit trois poutres maîtresses s'inscrivant en forme polygonale dans la coube du fond de la salle ; ces éléments principaux de la charpente ont 20 à 21 mètres de long sur 2^m,75 de haut, et pèsent environ 22 tonnes chaque. Fabricées dans les ateliers Allemant et Lebrun ces poutres ont été ajustées sur place. Les quatre



Un chantier du sous-sol (Max Renaud). — La charpente métallique des gradins (Allemant et Lebrun.)

d'acier chromé qui encadre le dossier des fauteuils en souligne la forme bien étudiée et la fait valoir comme élément décoratif par sa répétition innombrable.

Les strapontins constituent au Gaumont-Palace de véritables fauteuils, grâce à la fabrication Gally. Ils sont munis d'un frein à huile qui rend leur mouvement silencieux. Car le silence est la loi de toute l'installation réalisée au Gaumont-Palace : tous les spectateurs pourraient se lever ensemble, ou s'asseoir, sans qu'on entende un bruit de fauteuils. Ce silence impressionnant ajoute un mérite de plus à ceux des fauteuils Gally.

* * *

L'ensemble des travaux du Gaumont-Palace a été exécuté en onze mois ; cela constitue, pour une salle de cette importance, un véritable record.

De l'ancien hippodrome, on n'a gardé que les murs extérieurs et la carcasse métallique, en leur

points d'appui de ces poutres sont fournis par de gros poteaux de fer, dont l'enrobage par des gaines de staff est devenu un élément de la décoration architecturale dans le pourtour du balcon. Une des caractéristiques de cette charpente métallique, c'est la réduction exceptionnelle du porte-à-faux : il ne dépasse pas 3^m,80. Cette belle réalisation fait le plus grand honneur aux techniciens des Établissements Allemant et Lebrun. Dans l'épaisseur de la charpente métallique sont aménagés pour chaque gradin les gaines de ventilation et les vestiaires ; entre les deux gradins, le salon de thé, qui est de plain-pied avec les loges du balcon.

Parmi les autres travaux exécutés par Allemant et Lebrun dans l'ensemble de la salle, citons encore les structures métalliques de la scène, les passerelles d'accès aux gorges d'éclairage du hall et enfin la cabine de projection. Celle-ci constitue une cel-

(1) Constructions métalliques Allemant et Lebrun, 76, rue Heurtault, à Aubervilliers.

lule métallique, de 35 mètres de long sur 9 à 10 mètres de large, épousant la forme polygonale du mur du fond de la salle.

L'encadrement latéral de la scène est constitué par deux gros pylônes métalliques creux, de 23 mètres de haut, à l'intérieur desquels sont aménagés les escaliers d'accès au plafond, à la chambre des orgues et à tous les services de la scène.

Le fronton de scène est d'une portée de 25 mètres, correspondant à l'ouverture du cadre de scène. Il constitue la chambre des orgues, qui a 4^m,50 de largeur, et repose sur deux poteaux de 28 mètres de haut, partant des sous-sols.

* *

Pour assurer à la charpente métallique des fondations sûres dans un sol mauvais, l'entreprise Max Renaud (1) a dû exécuter des travaux de maçonnerie particulièrement difficiles. L'excavation d'un vaste sous-sol, près de 6.000 mètres cubes de terre enlevés, a nécessité la consolidation des fondations anciennes et le renforcement, par doublage en ciment armé, de certains poteaux en fer subsistant de l'hippodrome. Sous les quatre piliers qui portent la grosse charge des gradins, il a fallu descendre des puits de 30 mètres pour atteindre, à travers les gypses friables, la couche solide des calcaires de Saint-Ouen. La présence d'une nappe d'eau dans un puits vint encore aggraver les difficultés, nécessitant un travail ininterrompu de jour et de nuit. Sous la direction vigilante de M. Desvignes, ingénieur E. C. P., assisté de MM. Penot et Bousquet, conducteurs, les travaux furent exécutés dans les délais imposés.

* *

Le grand plafond de la salle a été confié aux spécialistes des voûtes : Fabre et C^{ie}. Suspendu à la charpente métallique et exécuté entièrement en céramique armée de 2 centimètres d'épaisseur, selon le système breveté Fabre, ce plafond couvre une surface de 2.600 mètres carrés, d'un seul tenant. Il peut supporter une surcharge de 150 kilos par mètre carré; cela permet dans les combles toute facilité de circulation pour les électriciens, ou tout autre corps de métier appelé à y travailler. Le plafond Fabre peut, sans inconvénient, subir toutes perforations nécessitées pour la décoration et l'éclairage. Il a été construit à l'aide d'un échafaudage volant accroché à la charpente et entièrement jointif, ce qui a permis aux autres entrepreneurs de travailler continuellement en dessous, en toute sécurité.

* *

Le sous-sol du Gaumont-Palace constitue une véritable usine. Une sous-station électrique, installée par les services électriques de G. F. F. A., reçoit de la C. P. D. E. le courant à haute tension. Deux groupes de transformateurs convertissent le courant pour les divers

usages : éclairage, cabine de projection, ventilation, ascenseurs. Les tableaux de couplage des transformateurs et les tableaux de distribution sont groupés autour d'une même salle; au milieu se trouve la commutatrice. L'électricien peut contrôler tout l'ensemble en un instant. En cas d'avarie à la commutatrice, un groupe de secours est installé à proximité.

En cas de panne du secteur, une batterie d'accumulateurs de secours assure automatiquement l'alimentation des amplificateurs. On peut ainsi rassurer le public et l'informer des dispositions prises pour la continuation du spectacle.

* *

La chaufferie, comprenant trois chaudières A. et J. Niclausse au mazout, alimente les deux systèmes de chauffage du Gaumont-Palace : d'une part, les installations de conditionnement d'air qui assurent l'aération et le chauffage de la salle; d'autre part, un système de chauffage à eau chaude pour les pourtours, dégagements et services. Bel exemple de qualité industrielle française, les chaudières Niclausse sont celles de l'ancien Hippodrome ! Après trente ans de service au charbon, on les a transformées pour le chauffage au mazout, qui présente entre autres avantages : absence de fumée et conduite extrêmement facile de toute la chaufferie par un seul homme. Avec le brûleur « Prométhée », J. et A. Niclausse réalisent les derniers progrès dans la chaufferie moderne. Ce brûleur permet d'utiliser n'importe quelle qualité de mazout, même très inférieur et à bon marché. Il assure une combustion parfaite et le meilleur rendement. Il est complété par un dispositif de réglage automatique permettant l'arrêt instantané en cas de manque d'eau à la chaudière. Le réglage simultané du débit de mazout et de comburant, à la demande de la température à obtenir, fait varier l'allure de combustion entre des limites très étendues, de la plus faible à la plus poussée, contrairement à certains types qui règlent par le procédé peu recommandable « partout ou rien ».

* *

Il nous est très agréable de terminer cette étude en félicitant les directeurs de G. F. F. A. et du Gaumont-Palace pour l'organisation impeccable de notre plus grand théâtre cinématographique.

Guidé par un personnel stylé et courtois, le spectateur se trouve installé à la place choisie avec la facilité la plus simple. Et la vaste salle se remplit sans que chacun ait jamais la notion de la foule.

Quant à la composition du spectacle, elle comble les plus difficiles. Le riche programme cinématographique sonore ferait à lui seul une belle soirée. Des parties scéniques et musicales de haute qualité complètent une réussite incomparable de grand spectacle moderne.

HENRI PACQUET.

(1) Entreprise Max Renaud, 173, rue de Paris, à Pantin.

LE THÉÂTRE



UN dramaturge est né, un vrai. Non pas l'un de ces fabricants qui se mêlent d'écrire des comédies et ne sont point destinés à cette fonction par la nature. Claude-André Puget, — tel est son nom, — apparaît, dès ses premiers pas au long de *La Ligne de cœur*, doué du rare pouvoir de mener une intrigue depuis a jusqu'à z avec une fantaisie guidée par la logique, et d'ordonner un dialogue dont la qualité littéraire ne ralentit point le mouvement. Ce sont les dons mêmes de Musset. Pourquoi ne pas en convenir ? N'en concluez point que l'auteur n'appartient pas à son époque. Rien d'archaïque dans sa pensée, ni dans son style. Évidemment *La Ligne de cœur* ne traverse point le pays du muflé découvert avec enthousiasme par les jeunes gens après la guerre. Mais il ne suffit point de renier ces tendances pour faire figure d'ancien. L'inverse serait plus vrai. Certaine forme de cynisme a vécu :

Le sujet de la comédie tient en peu de mots. Un jeune homme, ardemment vivant et qui n'a point encore, pour ainsi parlé, entamé ses réserves, voit tomber chez lui, par le plus grand des hasards, une aimable personne dont il s'éprend soudain. Il la suit au bal masqué. Trompé par les apparences et se fiant au costume, il confond avec une coquette éhontée son amoureuse de tout à l'heure et déchante. Mais il aura vite l'occasion d'être fixé et retrouvera toutes ses illusions avec son amour.

L'auteur de la pièce est trop poète pour s'être arrêté devant certains obstacles. Que son héros se laisse égarer par le vain aspect d'une robe et ne soit guidé dans le chemin du vrai ni par le son de la voix, ni par l'odeur de la Vénitienne masquée, ce sont là de graves invraisemblances. Mais un charmant ouvrage allègre et sensible dépend de cette hypothèse. Fallait-il donc ne point l'admettre ?

Peut-être verra-t-on un jour, comme cela advint pour *Jean de la Lune*, *La Ligne de cœur* à l'écran. Souhaitons-le en faveur de M. Puget, qui connaît, grâce à la lanterne ultra-magique, une renommée accrue. L'œuvre, sauf cela, n'y gagnera rien, et les quelques incursions dans les salons où Polichinelle danse avec une Merveilleuse et Méphisto avec une grisette de Gavarni n'ajouteront quoi que ce soit à un ouvrage où le texte conserve la prime importance. Espérons, en tout cas, retrouver sur la toile blanche les ombres des interprètes des Mathurins et notamment celles de Pierre Fresnay et d'Hélène Perdrière, inséparables de l'idée que, grâce à leur

talent, nous nous faisons du couple heureux inventé par C.-A. Puget.

Le Cyclône ressortit à un autre idéal plus brutal et plus mystérieux. C'est une énigme, comme d'autres tragédies, comme *Edipe-Roi*. Elle consiste à deviner qui a tué l'aviateur Talret, que naguère et sous nos yeux, grâce à un prologue cinématographique, un accident rendit grièvement infirme. Conformément à la règle du jeu, l'auteur, Somerset Maugham, et son adaptateur, Horace de Carbuccia, détournent nos soupçons sur des innocents à mine de coupable. Cependant la mère de Talret place le problème moral sur un plan si élevé que nous comprenons très vite que semblable sérénité est au delà du bien et du mal et modifie les perspectives morales. Arrivons-nous, après cette découverte, à excuser le geste pitoyable de cette Niobé empoisonneuse et libératrice ? C'est tout autre chose, et l'auteur n'a point posé la question.

Autre traduction, faite par Jacques Deval, d'une comédie de H. M. Harwood, *La Route des Indes* nous conduit dans un pays où bien des choses, mais non pas toutes, sont retournées, où les prisonniers récemment élargis font figure d'honnêtes gens et gagnent d'abord la sympathie, où le bon fils a un profil ingrat et le vice avaricieux, où les riches et pures fiancées sont des hétaires en proie aux huis-siers. La distribution des rôles permet de déceler à l'avance que l'aimable dévoyé sera aimé de la volage dépourvue. Mais nombre de péripéties fort amusantes qui mènent au quai d'où part la route des Indes. Jacques Deval s'est entendu à les rendre imprévisibles et à leur donner un ton fort savoureux. A l'écran, nous apercevrons Francis dans sa prison et la levée d'échouage; nous entendrions les conseils ultimes du directeur, et nous verrions le géolier et son pensionnaire en partance échanger une poignée de mains. Serait-ce un très grand avantage ?

Par contre, si *La Vision de Mona*, que l'Opéra vient de monter avec beaucoup de soin, devenait un film, l'Irlandais Jean-Louis, chargé de réapparaître en fin de compte sous forme de fantôme, y gagnerait de paraître moins incorporé sous le traître rayon des projecteurs, et nous accomplirions avec lui, tout en écoutant la symphonie limpide de Louis Dumas, l'impressionnante traversée de la brume, au cours de quoi le pêcheur impatient de retrouver sa fiancée heurte un récif et trouve la mort.

MAURICE BEX.

Ce que nous verrons prochainement...



1. — Jules Moy, Fred Marche et Tré-Ki, les trois interprètes de « Cancans », une série de courts sujets gais que tourne Edmond-T. Gréville pour la Pax-Film.
2. — Max Dearly, dans « Coquecigrole », a campé une réjouissante silhouette de vieux cabot.

On tourne, on prépare...

— René Guissart tourne *Tu seras Duchesse*, scénario d'Yves Mirande, interprété par Fernand Gravey, Mary Glory, Etchepare, André Berley.

— Léo Mittler travaille à la mise en scène de *Une Nuit à l'hôtel*, dont les interprètes sont : M^lles Marcelle Romée, Jeanne Boitel, Betty Stockfield, Magdelaine Bérubet, Vera Baranowskaia, MM. Jean Périer, Carpentier, Hubert Daix, Harmand.

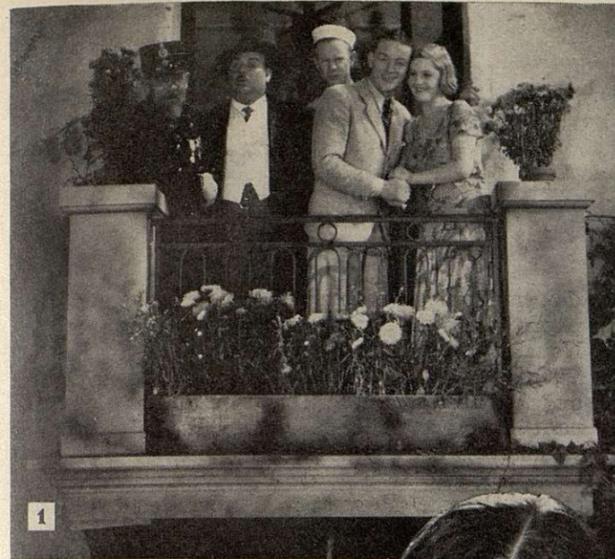
— Robert Wyler met en scène *Papa sans le savoir*, comédie écrite et dialoguée par Yves Mirande. Les interprètes sont : M^lles Janine Merrey, Christiane Delyne, Françoise Rosay, Suzanne Delvé, Suzanne Dehelly, MM. Pierre Brasseur, Noël-Noël, Lugné-Poe.

— Paul Czinner a commencé la réalisation d'*Ariane, jeune fille russe*, tiré du roman de Claude Anet. Gaby Morlay est la vedette de la version française; les autres interprètes sont Francien et Jean Dax; Elisabeth Bergner est la vedette de la version anglaise.

— Louis Mercanton vient de donner le premier tour de manivelle de *Il est charmant*. Ce film est interprété par la jolie Meg Lemonnier et Henry Garat; à leurs côtés, on verra : Baron fils, Moussia, Marthe Dermigny et le joyeux Dranem.



3. — Un amusant truquage photographique de la réunion imprévue de deux films : Georges Milton, « Roi du Cirage », joue à la roulette, sans se soucier de la violente dispute qui met aux prises, derrière lui, semble-t-il, Marcel Vibert et Huguette ex-Duflos, les deux interprètes du « Parfum de la Dame en noir ».



1



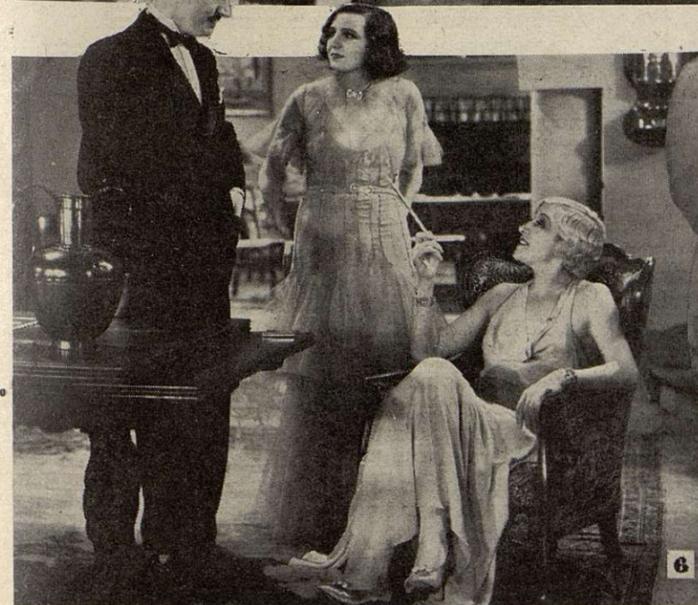
2



3



4



6



5

1. — L'heureux dénouement de « Prisonnier de mon cœur », avec Roland Toutain, Mary Glory et André Berley.

2. — Une rue pittoresque de Rabat dans « Les cinq Gentlemen maudits », qui vient d'être présenté.

3. — A quoi peuvent bien rêver Raimu (César) et Fresnay (Marius) dans cette scène de « Marius » ?

4. — Le transport à l'hôpital d'un ouvrier blessé autour duquel s'amasse la foule dans « La Tragédie de la mine », que termine G.-W. Pabst.

5. — « La Chance ». Une conversation souriante entre Françoise Rosay, Marie Bell et Fernand Fabre.

6. — Les deux principaux interprètes du « Chanteur inconnu » : Simone Cerdan et Lucien Muratore, dans une scène du film qui vient de nous être présenté.

PHONOMAGAZINE

LA Censure s'est enfin décidée à lever l'interdit qui pèse sur *L'Opéra de Quat'sous*, film dans lequel il ne s'agit point, malgré l'apparence, du franc-papier après stabilisation. Le disque n'a pas sibi la rigueur d'Anastasia et continue patiemment son travail de propagande en faveur de la partition de Kent Weil. L'orchestre de l'Opéra National de Berlin, dirigé par Otto Klemperer, ne dédaigne pas d'exécuter avec un soin sensible *Quatre suites*, pour orchestre à vent (Pol.), de l'ouvrage à quoi Damia (C.) fit, ainsi que nous l'avons déjà signalé, un sort enviable. Notons la *Ballade de la Vie agréable* (Pol.), *La Complainte de Mackie Messer* (Pol.), *Le Chant des Canons* (Pol.) et la *Ballade du Souteneur*.

Pola Negri, célèbre avant même l'avènement du parlé, montre dans *Les Yeux noirs* (Gr.), romance russe aussi souvent importée dans nos régions occidentales que *Le Chant des Bateliers du Volga*, et dans certain *Adieu* (Gr.), où les chœurs de tziganes de Boris Golovka lui donnent la réplique, un talent de chanteuse fort appréciable. La voix, d'un timbre quelque peu couvert, apparaît fort séduisante et tout empreinte d'une sensibilité décidément peu banale.

Le jazz Pathé-Natan, bien connu des amateurs de cinéma, et dont l'éloge n'est plus à faire, a réussi deux enregistrements caractéristiques avec *Pavillon d'Indochine* (C.) et *O! ya! ya!* (C.), fantaisie pleine d'agréments brodée sur le célèbre *Aïe, aïe, aïe*, cher aux ténors espagnols. Il faut savoir gré au groupe d'instrumentistes dirigé par M. Van Hoorebeke d'éviter avec un soin extrême toute monotonie et de n'attacher point une importance exagérée à ce refrain obsédant.

Certaine *Dactylo*, qui se vantait naguère d'être inconnue (mais où sont les six jours d'antan ?) et ne le demeura pas longtemps, revient sur l'eau en empruntant à Marthe Coiffier son joli timbre de soprano. La nouvelle interprète chantante d'une partition décidément aimable prouve que l'on peut voir *La Vie en rose* (C.) tout en abordant avec un calme imperturbable le problème troublant posé par Blaise Pascal concernant les rapports du *Cœur et de la Raison* (C.).

Pas sur la bouche, devenu film comme tant d'autres opérettes, permet d'admirer la jeunesse persistante de la musique conçue par Maurice Yvain; le fox-trott (C.), dit avec charme par Adrien Lamy, ne s'est pas aggravé d'une ride en dix ans. J'en sais beaucoup qui auraient tort de se vanter d'un semblable privilège.

Le théâtre, comme le cinéma, intéresse chaque mois davantage les éditeurs de disques. La comé-

die, moderne ou classique, emprunte au microphone une renommée, une expansion nouvelle. Nous citerons, dans cet ordre d'idées, le très intéressant enregistrement de *Topaze* (P.) en quatre disques, correspondant chacun à un acte et donnant de la comédie de Marcel Pagnol un profil sommaire autant que ressemblant, avec le concours d'André Lefaur, de Pauley, de Hiéronimus et de Jeanne Provost; la réussite de Victor Boucher rénovant la scène de l'ivresse des *Vignes du Seigneur* (C.) avec un pouvoir de suggestion qui garde à cette intempestive confession toute sa *vis comica*; la scène du *Duel* (O.), au cours de laquelle l'abbé et le savant discutent avec une politesse formaliste des problèmes métaphysiques par le truchement de M. Alexandre et de M. Monteaux, fidèles gardiens du style solennel de la Comédie-Française; l'emprunt fait à *Primerose* (P.) d'un dialogue propre à mettre en valeur la subtile virtuosité de Marie Leconte et de Maurice de Féraudy; la double et remarquable exécution par le même Féraudy du monologue éperdu d'*Harpagon dépouillé de sa cassette* (P.) et de la tirade prudente et jeune de Chrysale dans *Les Femmes savantes* (P.), où Molière exprime ses idées sur le féminisme; puis l'immortelle page du *Mariage de Figaro* (O.), si âpre et si diverse, dans laquelle le barbier frondeur et vieilli exprime son amertume et sa jalousie avec toutes sortes de nuances et une richesse verbale que Georges Berr excelle à mettre en relief avec un tact, une mesure et une finesse dont peu d'artistes seraient capables de donner un équivalent.

Le doyen actuel de la Maison, romantique persévérant, apporte à servir la gloire d'Hugo un zèle sonore et un ton grave dont *Le Revenant* (O.) s'accommode le mieux du monde lorsqu'une foi sensible lui confère l'animation la plus soutenue.

Les fervents du cinéma n'ont sans doute point perdu le souvenir de Parisys, qui, au temps du muet, représentait une Sidonie Risler remarquable. Le disque leur donnera l'occasion de découvrir, pour ajouter à l'impression de naguère, une voix puérile et malicieuse appliquée à narrer l'histoire pitoyable de *l'Oiseau joli* (C.), qui, semblable au moineau de Lesbie, s'en fut « là d'où l'on dit que personne ne revint », mais pour des motifs étrangers à la poésie.

D'autre côté, Parisys imite d'amusante façon de rauques coups d'archets et sait gentiment éviter de prononcer un mot bisyllabique fort employé en dehors même des champs de bataille, sans d'ailleurs montrer du parti-pris en l'occurrence, puisqu'elle trouve le moyen de le glisser en douce dans la complainte intitulée *Quand on n'est pas riche* (C.).

MAURICE BEX.

LES FILMS DU MOIS

Marius. — **Philipps-Radio.** — **Tout ça ne vaut pas l'amour.** — **Paris-Béguin.** — **Sur le Don paisible.** — **Son Altesse l'Amour.** — **Le Costaud des P. T. T.** — **Ekaluk.** — **La Fortune.** — **Serments.** — **Hardi les gars!** — **Verdun, souvenirs d'histoire.** — **Le Chanteur inconnu.** — **Les Monts en flammes.** — **Le Bal.** — **L'amoureuse Aventure.** — **Mondanités.** — **Films parlants en langues étrangères.**

MARIUS

Interprété par RAIMU, FRESNAY, CHARPIN, ALIDA ROUFF, MIHALESKO et ORANE DEMAZIS.

Mise en scène d'ALEXANDRE KORDA, d'après la pièce de MARCEL PAGNOL.

A tous ceux qui viennent encore vous parler de soi-disant contingences commerciales, le succès considérable qui accueille *Marius* donnera, espérons-le, à réfléchir.

Voilà un film pour lequel producteur, auteur et réalisateur, travaillant la main dans la main, n'ont eu qu'un seul souci, à l'exclusion de tout autre: faire vrai et donner au spectateur l'impression qu'il ne se trouve plus devant un écran où se meuvent des personnages stéréotypés, mais devant une fenêtre s'ouvrant toute grande sur la vie débordante et colorée de Marseille, plongeant à même elle et nous restituant l'âme de toute une population exubérante et franche, rusée en diable et dissimulant, sous des dehors d'humour et de vantardise, un cœur très sensible...

L'important, dans un tel film, ce qui lui confère un cachet exceptionnel, ce n'est pas le conflit individuel qu'il relate: le combat entre l'amour des voyages et l'amour tout court qui se livre en *Marius* et le déchire. L'important, c'est l'atmosphère réussie au-delà de toute espérance; c'est la vérité des différents types: le bouillant et tendre César, le chaleureux et ému *Marius*, la pétulante marchande de coquillages et le coléreux sans rancune qu'est Panisse.

Avec *Marius*, Marcel Pagnol nous jette à la face, en deux heures d'horloge, la bouffée d'air le plus authentique du Marseille de tous les jours. Mais, si la pièce contient en puissance tout l'esprit de la « Porte de l'Orient », son solide bon sens, dissimulé sous une bonne humeur constante renforcée de plaisanteries robustes, que dire du film, dont les extérieurs, pris sur place, semblent encore magnifier un dialogue saisi sur le vif?

Des âmes chagrines vous confieront peut-être: « Ça n'est pas du cinéma »; d'autres vous parleront du « poème des départs qui reste à faire ». Mais bien malins ceux qui pourront se vanter de n'avoir pas été émus et amusés tour à tour par cette suite de tableaux intimes, de ne pas s'être sentis transportés réellement sur le Vieux Port, avec une âme de Marseillais de vieille souche!

Alors pourquoi chicaner son plaisir,

rechercher si l'on se trouve devant un film ou devant une pièce de théâtre, quand cette sorte d'odyssée populaire, vécue par des acteurs au naturel saisissant, vous émeut jusqu'aux larmes?

Car sa réussite, *Marius* la doit aussi en grande partie à la vérité de son

l'attrait d'horizons inconnus eut cependant raison... MARCEL CARNÉ.

PHILIPPS-RADIO

Réalisation de JORIS YVENS.

Un film publicitaire a-t-il place dans cette rubrique? Sans hésitation au-



Raimu et Pierre Fresnay, les deux remarquables interprètes de « Marius ».

interprétation. Aucun artiste français, à notre connaissance, n'aurait pu mieux faire que Raimu, si naturel dans ses moments d'exubérance, si sobre de gestes dans ses instants d'émotion, et nul n'aurait pu apporter plus d'enthousiasme et de flamme intérieure au personnage de *Marius*, tel que l'a silhouetté Fresnay. Et que dire d'Orane Demazis, et d'Alida Rouff, et de Charpin, si ce n'est qu'ils sont parfaits, et contribuent, eux aussi, au succès formidable qui est fait et sera fait pendant longtemps encore à cette production de grande classe.

Je ne sais ce que Fresnay et Raimu feront par la suite, mais ce que je puis dire avec certitude, c'est que, de même que Douglas, par exemple, reste pour nous Zorro, ou encore Gina Manès Thérèse Raquin, Raimu demeurera le César du *Café de la Marine* et Fresnay, *Marius*, le brave petit gars, ému et sensible, qui aimait si tendrement son père et sa Fanny, et dont

cune on peut répondre par l'affirmative lorsque, tel celui-ci, l'élément propagandiste s'efface devant l'art cinématographique.

Qu'importe le but auquel tend *Philipps-Radio* si, en des images tour à tour curieuses, féériques, et parfois même terrifiantes, il chante les merveilles d'une industrie peu connue, ainsi que le dur labeur des hommes; s'il nous donne un magnifique aperçu, ample et divers, de ce qu'est ce que l'on pourrait appeler la poésie de notre temps. M. C.

TOUT ÇA NE VAUT PAS L'AMOUR

Interprété par MARCEL LEVESQUE, JOSSELYNE GAËL, JEAN GABIN, MADY BERRY et JEANNE LOURY.

Réalisation de JACQUES TOURNEUR.

Les innombrables aspirants metteurs en scène qui, à peine dans le métier, brûlent du désir de voler de leurs propres ailes feront bien de méditer longuement sur la profitable

leçon que leur donne Jacques Tourneur avec *Tout ça ne vaut pas l'amour*.

Au lieu de se lancer impétueusement dans la mêlée après quelques mois de présence au studio seulement, avec le désir bien arrêté de brûler les étapes, le fils du réalisateur de *L'Équipage*, sagement, a préféré apprendre obscurément, mais mûrement, son métier de cinéaste pendant plusieurs années, et ne démarrer qu'avec tous les atouts en main.

Résultat : là où d'autres se seraient sans doute cassés les reins, Tourneur a fait preuve d'une sûreté étonnante pour un débutant.

Le genre gros vaudeville peut déplaire à certains ; mais, celui-ci admis, force est de constater que *Tout ça ne vaut pas l'amour* atteint à la quasi-perfection. Il n'est pas un angle de prises de vues qui ne dénote de l'habileté ; les mouvements d'appareils, toujours justifiés, collent aux gestes ; la mise en scène est animée, pitto-



Le couple éminemment sympathique de « *Tout ça ne vaut pas l'amour* » : Jean Gabin et Josselyne Gaël.

resque et vivante, et l'atmosphère parfaitement reconstituée.

Chose très rare chez les réalisateurs français, le jeune Tourneur nous montre avec son premier film qu'il sait manier les figurants. Avec lui ils n'ont plus l'air, comme cela se produit si souvent dans les films de ses collègues, d'attendre avec résignation la fin de la journée et le paiement de leur cachet.

Pour toutes ces raisons, il n'est pas exagéré de voir en lui un des réalisateurs avec lesquels il faudra compter désormais.

Si Tourneur a fait preuve de clairvoyance dans le choix de ses collaborateurs techniques, il a montré la même sûreté de jugement dans le choix de son interprétation également.

Le pharmacien amoureux, c'est Marcel Levesque, dont le jeu a heureusement évolué vers la sobriété. Josselyne Gaël, dont les progrès sont stupéfiants, est avec gentillesse l'objet de sa flamme, et Jean Gabin le prince charmant contemporain.

N'ayons garde d'omettre Mady Berry et Jeanne Loury, qui, avec un esprit réjouissant, ont campé, la première une acariâtre marchande d'appareils de T. S. F., la seconde, une bonne impertinente, de la meilleure veine. M. C.

PARIS-BÉGUIN

Interprété par JANE MARNAC, JEAN GABIN, JEAN MAX, FERNANDEL, PIERRE FINALY, CHARLES LAMY, PIERRE MAYER.

Réalisation d'AUGUSTE GENINA.

Un film fort riche, à vrai dire d'un genre assez indéfinissable, et dont l'action nous transporte alternativement dans les coulisses d'un grand music-hall et parmi la pègre des boulevards extérieurs.

Jane Diamond, idole théâtrale, est la vedette « arrivée », cassante et autoritaire avec tous ses collaborateurs. Au music-hall, tout le monde tremble devant elle et exécute ses moindres caprices avec une folle célérité.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un soir de répétition, alors qu'elle rentre chez elle légèrement grise, elle se trouve face à face avec un avantageux monteen-l'air. Elle essaie tout d'abord de lui faire front ; mais l'homme, qui ne s'en laisse pas compter, finit par la saisir dans ses bras...

Nous retrouvons Bob le lendemain sortant furtivement de la villa de la vedette. Quant à celle-ci, elle est soudainement métamorphosée. La voici souriante, enjouée, ayant un mot agréable pour tous ses compagnons de travail. Las ! Un journal du soir lui apprend que Bob a été arrêté et inculqué d'un crime commis la nuit précédente. Affolée, Jane court chez le commissaire, parvient à faire relâcher son amant ; mais, quelques heures plus tard, celui-ci trouve la mort sous les balles d'un ancien complice, s'imaginant, à tort, que Bob l'avait « donné ».

Et Jane Diamond, esclave du public, monte en scène, sourit, chante et danse devant des spectateurs, à cent lieues de soupçonner la tragédie qui vient de se dérouler.

Telle est, succinctement résumée, l'éclectique histoire imaginée pour le cinéma par Francis Carco. Elle est contée avec habileté et surtout un grand souci de la vérité. L'évocation des milieux de music-hall et des bas-fonds est réussie, tout en ne faisant preuve d'aucune exagération dans le pittoresque.

Jane Marnac fait au cinéma des débuts remarquables à juste raison dans un rôle en or. Elle apporte à se caricaturer, durant la première partie, un humour fin et réjouissant et a, au cours des scènes finales, des accents humains qui touchent juste.

Jean Max, très simple, Fernandel amusant, Finaly, Charles Lamy, Pierre Mayer complètent la distribution.

Enfin *Paris-Béguin* nous apporte une autre grande révélation : Jean Gabin, que sa création, difficile pourtant, du mauvais garçon suffit à classer d'emblée, tellement il joue et dit *vrai*, parmi les acteurs le plus

naturels de tout l'écran français. JEAN HERSENT.

SUR LE DON PAISIBLE

Réalisation d'OLGA PREOBRJENSKY.

Avec *Sur le Don paisible*, Olga Preobrajensky a voulu rééditer l'heureux coup de veine du *Village du Pêché*.

Même histoire, ou peu s'en faut ; même accent de vie farouchement rustique, mêmes interprètes, même technique.

Et néanmoins, malgré ses qualités de simplicité attachante et de robustesse, la seconde œuvre d'Olga Preobrajensky est loin de nous satisfaire autant que la première.

Le style en est plus relâché ; des longueurs çà et là finissent par fatiguer, même si certaines scènes simples et fortes émeuvent profondément.

Mais, malgré tout, quelle chaleur, quelle poignante sobriété, quelle humanité palpitante enfin dans l'interprétation de ces paysans russes, acteurs-nés et oublieux de l'appareil de prises de vues !

Les invités de la répétition générale eurent également un autre aperçu du jeune et vibrant cinéma soviétique avec *L'Express Bleu*, film de révolte celui-là, étonnant de puissance, de lyrisme et de violence, au rythme fou, hallucinant avec, en opposition, le jeu d'un ralenti de cauchemar des interprètes asiatiques. Quant à la synchronisation sonore, elle paraît, tant elle est le modèle de ce qu'on devrait faire, en avance de cinq années sur tout ce qui a été fait jusqu'ici, les deux ou trois films de Ruttman exceptés.

Encore un mot sur le *Studio 28*. Son nouveau et jeune directeur se propose de révéler au public la prodigieuse vitalité du bouillonnant cinéma soviétique, dont seuls, jusqu'ici, de rares privilégiés ont eu un aperçu.

Il lui a, naturellement, fallu compter avec notre ineffable censure, et c'est sans doute pourquoi il a été contraint de programmer *Sur le Don paisible*, qui n'est pas ce que les cinéastes russes ont fait de mieux.

Heureusement il nous promet pour bientôt *La Ligne générale* et *La Mère*. Mais dans quel état ce dernier film sera-t-il présenté si, comme il est à craindre, on est contraint de se soumettre aux exigences de la censure ! M. C.

SON ALTESSE L'AMOUR

Interprété par ANNABELLA, ROGER TRÉVILLE, ANDRÉ LEFAUR, ALERME.

Réalisation de H. SCHMIDT.

Je ne sais plus quel confrère écrivait dernièrement que c'est dans sa santé morale, dans sa jeunesse, qu'il faut chercher le secret du bonheur du cinéma américain.

Cela est si vrai que le cinéma français, vieux avant l'âge, mais qui a trouvé, grâce au parlant, jeunesse inconnue, ne s'est jamais si bien porté.

De même qu'au temps du muet

nous n'aurions probablement jamais eu *Un Soir de rafle*, une bande saine, naïve et rafraîchissante comme *Son Altesse l'Amour* nous demeurerait inconnue.

Son Altesse l'Amour, c'est le conte bleu, revêtu d'une parure nouvelle, pimpant et presté, aimable et bien venu, n'ayant d'autre prétention que de charmer, durant sa petite heure de projection.

Une jeune barwoman, — où est la bergère filant sa quenouille ! — aime un jeune fétard. Justement le petit dieu malin des amoureux s'arrange pour que le premier soit habilement amené à demander la main de la seconde.

Joie dans le ciel, puis patatras ! La famille du beau jeune homme s'oppose à cette mésalliance ; mais plutôt que de jeter les hauts cris, elle propose à l'enfant prodigue un marché : s'il rompt sur-le-champ, il sera nommé directeur d'usine avec des appointements mensuels qui ne seront pas inférieurs à 30.000 francs !

En jeune homme qui n'ignore rien des difficultés de la vie, l'autre hésite. Fureur et désespoir de la fiancée, qui dit son fait à tout le monde. Ah ! mais ! Ai-je besoin de vous dire que tout finira par s'arranger merveilleusement ?

Le scénariste, dans la deuxième partie, prend peut-être trop d'accommodements avec le ciel, mais c'est prestement enlevé par André Lefaur, très caricatural en vieux beau ; Roger Tréville, toujours souriant, et surtout Annabella, qui a deux ou trois scènes d'émotion discrète qui tranchent singulièrement sur ce fond de parfaite bonne humeur. M. C.

LE COSTAUD DES P. T. T.

Interprété par BOUCOT, JOSYANE, ALICE ROBERTE, BÉRAL, BARENCEY.

Réalisation de JEAN BERTIN et RUDOLPH MATÉ.

Ce fameux costaud des P. T. T. étant, comme nos lecteurs le savent, l'inénarrable Boucot, c'est dire que le film où il joue ne manque pas précisément d'un fol entrain, son principal interprète se dépensant sans compter pour animer cette comédie à couplets bien venue.

Un brave facteur des P. T. T. est la mascotte d'un music-hall, que le protecteur de la vedette finance largement de ses deniers. Malgré tout, l'établissement va cahin-caha. Le jeune premier et la vedette se disputent en répétant leur scène d'amour ; les machinistes non payés laissent à leur travail, et les musiciens en font autant !

C'est le brave facteur, débrouillard comme pas un, qui remédie à tous ces aléas. La vedette sera remplacée au pied levé par sa petite protégée et les musiciens par la fanfare de l'Amicale des P. T. T. Et, comme tout film qui se respecte doit finir par un baiser, la douce jeune fille épouse le prince charmant de ses rêves.

Nous l'avons déjà dit, Boucot est le véritable boute-en-train de ce spec-

tacle, qui ne vise qu'à être un divertissement délassant, aux situations volontairement du plus gros comique, telles que la fête de gymnastique ou le numéro d'équilibriste présenté par Boucot.

Aux côtés de ce dernier, Josyane prodigue sa blondeur, son charme et sa fantaisie. Alice Roberte campe d'amoureuse façon une vedette nerveuse, et Béral joue un jeune premier infatué de sa personne, ce qui, évidemment, n'est pas sans lui attirer de nombreux suffrages féminins. J. H.

EKALUK

Interprété par MONA MORTENSON, SUZANNE DELMAS, RAYMOND GUÉRIN, MARGUERITE GUEREAU, DANIEL MENDAILLE.

Réalisation de GEORGES SCHNEERVOIGT.

La Vénus du pôle, ajoute un sous-titre, et l'on ne peut qu'acquiescer lorsque paraît sur l'écran la douce et pure Ekaluk, cette Esquimaude éprise d'un blanc venu échouer dans ces régions glacées.

Avec *Ekaluk*, le cinéma scandinave, mort en beauté, semble renaître de ses cendres. Comme autrefois, il sait mêler de la façon la plus harmonieuse le roman au documentaire pur.

De caractère simple, rude, farouche même, il nous apporte cette diversité que le parlant nous avait fait perdre. C'est dire tout son attrait. J. H.

LA FORTUNE

Interprété par JANE MARNY, SIMONE DEGUÏSE, CLAUDE DAUPHIN, LECOURTOIS, ROGNONI, GIL ROLAND, ALICE TISSOT et HENRI POUPON.

Réalisation de JEAN HÉMARD.

Le scénario de *La Fortune* est tiré de la pièce de Tristan Bernard qui obtint un assez joli succès tout dernièrement dans une salle de Paris : *Que le monde est petit !*

Le dernier titre est suffisamment annonciateur d'in vraisemblance souriante, de vie idéalisée, de bonhomie discrète et d'ironie nonchalante pour qu'il soit superflu d'insister davantage sur l'esprit du film, adroitement réalisé par Jean Hémard. Celui-ci a toutefois fort judicieusement élargi l'action de la pièce, dont la majeure partie, se passant sur la Côte d'Azur, nous vaut d'agréables paysages.

Un jeune homme entraîne sa fiancée à Monte-Carlo, dans l'espoir de faire fortune à la roulette grâce à une martingale — évidemment infaillible.

Trois jours se passent, et nous retrouvons les deux jeunes gens, habillés de hardes, chantant dans les cours monégasques. Ils ont tout perdu au jeu !

C'est un troisième larron qui les tirera de ce mauvais pas, mais finira par épouser la jeune fille, laissant son fiancé à ses martingales.

L'interprétation est séduisante avec Jane Marny et Claude Dauphin. Quant à Alice Tissot, elle apporte excellentement la note humoristique

J. H.

SERMENTS

Interprété par MADELEINE RENAUD, ANDRÉ BURGÈRE, ROGER COUTANT, MARCELLE GÉNIAT et GASTON DUPRAY.

Réalisation d'HENRI FESCOURT.

Une « voronisation » étonnante d'un thème qui n'est plus de la toute première jeunesse.

Une révolution trouve deux frères servant dans les camps opposés. Le plus jeune, appartenant au clan des insurgés, est fait prisonnier les armes à la main et doit être fusillé à l'aube. Mais son aîné lui permet, durant l'ultime nuit, d'aller embrasser une dernière fois leur mère. Au matin, le cadet, qui s'est attardé auprès de son amante, n'est pas rentré ; son frère va donc payer pour lui. Mais à ce moment le prisonnier paraît, grièvement blessé. C'est alors que le capitaine fait le geste de clémence que tout le monde attendait.

L'originale et très artistique réali-



Madeleine Renaud et André Burgère dans « *Serments* ».

sation d'Henri Fescourt, la tonalité soutenue de l'ensemble, le style enfin qu'il a su donner à son ouvrage, aidé par un opérateur habile, font de *Serments* une œuvre des plus attachantes, malgré les quelques faiblesses de son interprétation.

Le début « à la russe » surtout est remarquable par un montage tourmenté, ses images puissamment évocatrices. Qu'on nous croie : la manière d'agir du réalisateur de *Serments* ne dénote pas seulement une réelle probité artistique ; elle désigne aussi un beau courage à une heure où un effort en faveur du vrai cinéma n'est pas monnaie courante dans nos studios. M. C.

HARDI LES GARS !

Interprété par GEORGES BISCOT, JEANNE CHEIREL, KERLY, MONA GOYA et DIANA.

Réalisation de MAURICE CHAMPREUX.

Hardi les Gars ! c'est le cri de rallie-

ment des coureurs du Tour de France ; ce pourrait bien être également très bientôt celui de quelques jeunes spectateurs, mêlant dans une même ferveur sport et cinéma.

Avec ce nouveau film, Maurice Champreux réédite l'heureux coup de veine du *Roi de la Pédale*. Comment, du reste, aurait-il pu en être autrement ? Tourner un film en marge du Tour de France, l'émailler de mille incidents comiques, grotesques, irrésistibles ou pitoyables, n'était-ce pas jouer sur le velours ? Est-il une épreuve plus populaire que ce légendaire Tour ? Non, n'est-ce pas ? Aussi les résultats étaient-ils acquis d'avance.

Tous les atouts, le réalisateur d'*Hardi les Gars !* les avait dans son jeu. Il devait gagner forcément. Tout au plus pourra-t-on lui reprocher de n'avoir pas mené la partie assez rondement.

Encore que Biscot sachant créer comme pas un entre lui et les spectateurs un lien magique, s'ingénie à accélérer le rythme du film dont il est la joie véritable. Nul mieux que lui n'est qualifié pour jouer les bons garçons, simplistes avec des éclairs d'intelligence, lourdauds mais « le cœur sur la main ». Jeanne Cheirel anime de toute sa verve les scènes où elle paraît ; Kerly conserve heureusement la silhouette qui lui valut une enviable notoriété depuis *Le Roi des Resquilleurs*, et Mona Goya ainsi que Diana apportent toutes deux le charme de leur sourire à cette bande amusante. J. H.

VERDUN, SOUVENIRS D'HISTOIRE

Interprété par PAUL AMIOT, ANDRÉ NOX, PIERRE NAY, DANIEL MENDAILLE, SUZANNE BIANCHETTI, ANTONIN ARTAUD et JEAN DERELLY.

Réalisation de LÉON POIRIER.

En changeant le titre de la nouvelle version sonore et parlée de *Verdun, visions d'histoire*, Léon Poirier a entendu marquer qu'il s'agissait là d'un film entièrement nouveau.

Il est de fait que celui-ci n'offre plus qu'un très lointain rapport avec le premier : tous les personnages symboliques sont devenus des anonymes, des hommes comme les autres, engagés dans l'affreuse tourmente ; les tableaux idéologiques ont disparu également, et ce que ce nouveau film perd en ampleur, il le rattrape en vérité intense, combien émouvante.

Mieux ordonné, plus précis, il se rapproche suffisamment du film pédagogique ; grâce à ses images montées savamment, nous pouvons suivre dans l'ordre chronologique les combats meurtriers qui se sont déroulés sous Verdun.

Enfin, pour rendre encore plus compréhensible — et exemplaire — le déroulement des batailles incessantes, les divers reculs et avances alternés, l'auteur a eu l'ingénieuse idée de faire commenter les quelques scènes demeurées muettes (composées en partie par les documents du service cinématographique de l'Armée) par un jeune chef d'une petite troupe de boy-scouts, auquel Paul Amiot prête

son masque énergique et sa diction sobre mais souple. J. H.

LE CHANTEUR INCONNU

Interprété par LUCIEN MURATORE, SIMONE CERDAN, JIM GÉRALD, SIMONE SIMON, JEAN MAX.

Réalisation de W. TOURJANSKY.

Justement, puisque nous parlons « cinéma », c'est aussi l'impression générale qui se dégage d'un film comme *Le Chanteur inconnu*.

On frémit en songeant à ce qu'eût pu donner un tel film, chanté presque de bout en bout, il y a deux ans, par exemple, et cela nous permet de constater combien, quoi qu'on en dise, la technique sono-visuelle a évolué à pas de géant. Dosant harmonieusement images et chant, les premières ayant toujours la suprématie sur le second, d'une fort belle tenue artistique, le film fait honneur à celui, ou plutôt à ceux qui le conçoivent.

On y retrouve ce caractère slave, plein d'accents mélancoliques, qu'eurent jusqu'alors toutes les œuvres de Tourjansky, mai aussi des qualités de robustesse, de solide et agréable construction, avec des enjolivements imprévus et émouvants. L'argument de Diamant-Berger — ah ! cette supériorité du scénario conçu pour l'écran par un homme de métier, sur les adaptations trop fidèles ou édulcorées ! — avait de quoi tenter un cinéaste, un vrai.

On pense un peu à *Sola*, cette poignante histoire d'un colon obsédé par une voix bouleversante et inconnue, et lui sacrifiant tout, comme les quatre personnages de *L'Image* sacrifiaient tout à celles dont ils avaient entrevu une seule photographie. Cette fois, cependant, c'est une femme qui subit cette obsession lancinante. Elle cherche à voir clair en elle : cette voix, cette diction familière que la T. S. F. porte de nuage en nuage, n'est-elle pas celle de son mari, chanteur célèbre jadis et disparu en mer il y a onze ans ?

Son second époux n'est pas sans être tourmenté lui aussi, — mais pour une toute autre raison, — par cette voix fantomatique.

Telle est l'idée centrale, comme on le voit d'une singulière attirance. Elle se prêtait à des développements magnifiques, très « film parlant », auxquels Tourjansky, faisant appel à sa science d'auteur de films, n'a pas manqué.

Le Chanteur inconnu, — c'est un paradoxe, — c'est Muratore. On connaît sa voix chaude, étendue et bien timbrée ; la modestie dont il fait preuve, son jeu simple et naturel ne sont pas moins appréciables. Simone Cerdan, dont nous n'avons pas aimé toutes les créations, très en progrès, est ici parfaite dans un rôle plein de risques. Jean Max accuse avec puissance le personnage du mari assassin ; Jim Gérald est jovial et bon garçon ainsi qu'à l'habitude ; enfin une inconnue d'hier : Simone Simon, preste, piquante et fraîche, nous a fait l'effet d'un tempérament exceptionnel. Simone Simon, retenez ce nom : celui d'une vedette de demain. M. C.

LES MONTS EN FLAMMES

Interprété par LUIS TRENKER, GEORGES PÉCLET, JOÉ HAMMAN, HENRY VALBEL et MARIE-ANTOINETTE BUZET.

Réalisation de LUIS TRENKER. Version française de JOÉ HAMMAN.

Une page émouvante de la guerre alpine, qui n'avait pas encore eu les honneurs de l'écran. Le sujet séduit donc par sa nouveauté, bien que l'intrigue soit lente à se nouer.

Nous sommes le 1^{er} août 1914. Le comte italien Franchini fait l'ascension du mont Cimone, dans les Alpes dolomites, avec son ami, le guide autrichien Dimai. Le mont est vaincu, lorsqu'en bas, dans la vallée, le tocsin retentit. C'est la guerre.

Les deux hommes, — le moyen de faire autrement ? — répondent à l'appel de leur pays, et c'est alors une suite d'images sur un aspect inconnu de la guerre. Guerre d'usure s'il en fut, avec quelques escarmouches çà et là, où l'ennemi le plus implacable n'est pas l'adversaire d'en face, mais le froid et son corrélatif : la neige, qui ouate les fils de fer barbelés et ensevelit les hommes sous son manteau glacial.

Le déluge de fer et de feu a passé. Les explosions que multipliait l'écho des vallées ont cessé. Les solitudes glacées ont retrouvé leur calme majestueux. Du mont Cimone, deux hommes font à nouveau l'ascension : Dimai et Franchini. Arrivés au haut, ils se serrent la main et, songeant au passé sanglant, une phrase leur échappe : « A quoi bon ? »

Quelques lenteurs ou répétitions au cours du film. A la réflexion, sans doute sont-elles voulues, afin d'accentuer le caractère monotone, d'une lenteur crispante, de la guerre alpine.

Tous les acteurs sans exception méritent des compliments pour la façon simple et sûre avec laquelle ils ont composé leurs personnages. M. C.

LE BAL

Interprété par ANDRÉ LEFAUR, GERMAINE DERMOZ, DANIELLE DARRIEUX et MARGUERITE PEURY.

Réalisation de W. THIELE.

Une œuvre émue, toute de tendresse et de nuances. Les amateurs d'émotions fortes, d'actions à rebondissement multiples, n'y trouveront sans doute pas matière à s'extasier. Mais pour les autres, ceux qu'une peinture de caractères en tonalités douces émeut, quel régal !

Irène Nemirovsky peut se vanter d'être bien vue des dieux cinématographiques. Après Julien Duvivier, W. Thiele, le hasard fait bien les choses. Mais alors que *David Golder* était un roman robuste et dense, *Le Bal* est tiré d'une nouvelle qui n'est pas sans rappeler, par sa tendresse, sa mélancolie et sa douce ironie, un Guy de Maupassant.

Chez deux petits boutiquiers, enrichis formidablement à la suite d'un coup de bourse, l'argent a remplacé l'humble bonheur familial. C'est alors qu'ils décident de faire entrer le monde chez eux afin de pouvoir eux-

mêmes entrer dans le monde. Ils donnent un bal, une réception monstre, qui sera l'événement de la saison. Hélas ! le soir du bal, toute rayonnante, la maîtresse de maison attendra en vain ses invités. Aucun ne se présente, pour la bonne raison que la fillette des Kampf, chargée de porter les invitations à la poste, dans un moment de dépit, les a toutes jetées dans la Seine. Cela, naturellement, sa mère l'ignore ; aussi est-elle actuellement humiliée, mortifiée. La leçon, cependant, lui aura été profitable, et le film s'achève sur un doux tableau d'intimité familiale.

Sensiblement réduit, *Le Bal* eût peut-être été plus parfait encore. Ce qui ne l'empêche pas, tel qu'il a été conçu, de réjouir à la fois l'esprit et le cœur. Bien sûr, on ne crie pas au chef-d'œuvre, mais on ne subit que mieux l'impression de tendre mélancolie qui s'en dégage.

Germaine Dermoz et André Lefaur se sont identifiés pleinement à leur personnage, et Danièle Darrieux s'est fort bien tirée de sa tâche difficile. M. C.

L'AMOUREUSE AVENTURE

Interprété par ALBERT PRÉJEAN, MARY GLORY, MARCEL ANDRÉ, MARY BERRY et LÉOPOLD.

Réalisation de W. THIELE.

La nature humaine est tout de même drôlement faite. Journallement, nous nous plaignons de l'abondance, par trop excessive, des comédies sentimentales 100 p. 100, accommodées à la sauce musicale, et un seul de ces films, ayant pour lui quelque gentillesse, nous désarme.

L'Amoureuse Aventure offre cependant l'avantage, sur les productions similaires, de commencer un tantinet mélancoliquement et de s'achever sur un mode triste, après le chaud rayon de soleil de la seconde moitié. Cela suffit à transformer un tel film et à le différencier des comédies, vaudevilles 100 p. 100 qui pullulent sur nos écrans.

Albert Préjean joue le rôle d'un ouvrier relieur, homme du peuple, petit gars débrouillard. Est-il besoin de dire que le rôle lui convient à merveille et qu'il fait preuve d'une vérité précieuse ? Mary Glory est tout charme et sourires. M. C.

MONDANITÉS

Interprété par JANE MARNY, CLAUDE DAUPHIN, RAYMONDE DUPRÉ, LÉCOURTOIS, MICHEL DURAND.

Réalisation de JEAN HÉMAR.

Deux domestiques se proposent de mener « la grande vie » en l'absence de leurs patrons. Le valet de chambre invite une pseudo-comtesse à venir prendre le thé dans « sa » villa. Celle qui n'est, en réalité, qu'une femme de chambre accepte ; mais ne voilà-t-elle pas qu'au moment des effusions une auto s'arrête devant la villa et que les patrons en descendent ! Fuite éperdue de la part des domestiques, qui, pourtant, seront congédiés quelques instants plus tard, après

que leurs maîtres leur auront donné une bonne petite leçon.

Une constante bonne humeur pareces images, pour lesquelles leur réalisateur a fait preuve de goût, et c'est alertement joué par des interprètes qui n'ont d'autre prétention que de nous faire partager la joie qu'ils semblent éprouver. J. H.

SPECTACLES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

A Yankee in King Arthur's court. — Une nouvelle version, parlante cette fois, de l'ingénieux *Fils de l'oncle Sam chez nos aïeux*, d'après le conte ingénieux de Mark Twain. Le Moyen Âge profitant des découvertes du XX^e siècle : téléphone, auto, T. S. F., etc. ; une vraie mine de trouvailles désopilantes pour les humoristiques gagmen américains. Un des rares films où il n'est pas nécessaire de connaître l'anglais pour s'amuser largement.

The Singer Points. — Un jeune reporter se fait enrôler dans les rangs d'une bande de gangsters afin de « pondre » une série d'articles sensationnels. Cet acte d'intrépidité lui coûtera la vie. Somme toute un bon film, exécuté impeccablement, joué de même par Richard Barthelmess et Régis Toomey, mais qui n'apporte rien de bien nouveau dans la longue liste des films de gangsters, atteignant, on le sait, une perfection technique en quelque sorte standardisée.

Daddy long legs. — Qui a pu oublier le tendre et déchirant *Papa longues jambes* qu'interpréta avec tant de flamme, voici déjà onze ans, Mary Pickford ? Janet Gaynor, à force de grâce et de gentillesse touchantes, a réussi à subir la comparaison inévitable avec l'ex « petite fiancée du monde » sans en être écrasée. Quant au film, après un début ravissant, joué par des bambins d'un naturel exquis, il languit quelque peu. Mais cela ne dure guère, et le mot *fin* trouve le spectateur entièrement conquis, avec la seule réserve peut-être que Warner Baxter eût pu être remplacé avantageusement.

La Dernière Compagnie. — Treize survivants d'un régiment de grenadiers prussiens, au lendemain de la bataille d'Iéna, s'installent dans un moulin où, coûte que coûte, ils devront protéger la retraite de leurs armées en déroute. Ce pourrait être effroyable : c'est magnifique ! Dans un paysage morne de marais et d'arbres pauvres, c'est un immense cri de pitié, un souffle de lassitude et d'impuissance contre la fatalité, comme dans *Quatre de l'Infanterie* ; une page de fanatisme et de rêve triste comme *L'Opéra de Quai'sous*. Pas d'éclats, d'artifices ou d'impétuosité techniques. Mais une suite d'images d'une mélancolie poignante baignant dans un obsédant clair-obscur d'où surgit périodiquement la longue silhouette de Conrad Veidt, vivante incarnation d'un romantisme germanique que le cinéma n'a pas fini d'exprimer. M. C.

CINÉMA
MADELEINE
METRO-GOLDWYN-MAYER

Rien
négalé

TRADER
HORN

Le film
magnifique



PARLANT
FRANCAIS



SPECTACLE PERMANENT.
avant midi 50
et séance de nuit. PRIX 10.

" CINÉ-MAGAZINE "

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER



La Beauté des Mains

est, après celle du visage, un des plus puissants attraits de la femme

CITRONEIGE

Crème pâte au jus de citron

dont le parfum naturel et l'efficacité certaine font un produit hors de pair, conservera vos mains en parfait état.

Spécifique des engelures et des crevasses, il les protégera des rigueurs de l'hiver et leur assurera blancheur et souplesse.

En vente partout et Parfumerie
NEIGE DES CÉVENNES

97, rue Anatole-France
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

TOULOUSE

Les Variétés ont ouvert leurs portes le 9 octobre dernier en présence des notabilités de notre ville.

Le spectacle d'ouverture comportait *Mademoiselle Nitouche*, qui obtient encore un gros succès.

Ce nouvel établissement annonce toute une série de grands films, parmi lesquels jecterai, au hasard, *Le Souriant Lieutenant*, *Les Lumières de la Ville*, *Marius*, *Le Blanc et le Noir*, *L'Homme qui assassina*, etc.

— Toujours à l'affût des nouveautés, le Royal-Pathé nous offrira, au cours de cette saison, les meilleures productions parlantes Pathé-Natan et Osso : *Le Parfum de la Dame en noir*, *Le Roi du cirage*, *Partir*, *Les Croix de bois*, *Faubourg Montmartre*, *Dactylo*, *Big House*, etc.

— Le Paramount triomphe avec *Rive Gauche*; cette salle nous annonce *Cœurs Brûlés*, *Je serai seule après minuit*, *Rien que la vérité*, etc.

— Le Trianon, après nous avoir donné *Salto Mortale*, a repris, non sans succès, *La Grande Mare*, *L'Étrangère*, *Feu mon oncle*.

— Azais va commencer une brillante carrière au Gallia-Palace. Cette salle nous donne en ce moment *Princesse*, à vos ordres!

PIERRE BRUGUIÈRE.

ALLEMAGNE

On tourne *Tumulte*, avec Charles Boyer. On poursuit *Durand contre Durand*, avec Jeanne Heibling.

— Fritz Grunbaum a fait un début sensationnel dans *Ma Femme l'aventurière*, avec Kate de Nagy comme partenaire.

— Dimitri Buchowetzki a mis en scène *La Nuit de la décision*, avec Conrad Veidt comme vedette.

— Harry Piel, que l'on a applaudi dans de nombreux films d'aventures, fait ses débuts comme metteur en scène dans *Bobby Geht Los*.

AMÉRIQUE

Katherine de Mille, fille du célèbre metteur en scène Cecil B. de Mille, fera partie de la distribution du prochain film

Paramount, *Girls about town*. Elle y sera la partenaire de Kay Francis, Joel Mc Crea, Lilyan Tashman et Eugène Pallette.

— Charles Rogers abandonna la comédie, pour interpréter des rôles dramatiques. Le prochain film qu'il tournera pour Paramount sera *The Road to Reno*.

— Le film que Garry Cooper interprète avec Claudette Colbert sous la direction d'Edward Sloman est intitulé *Blind Cargo*. De nombreuses scènes viennent



Jeanette Mac Donald, après une tournée en France et en Angleterre, vient de rentrer à New-York, où elle sera à nouveau la partenaire de Maurice Chevalier.

d'être tournées en plein océan Atlantique, à bord d'un vapeur que Paramount a pris en location.

— Dès qu'il aura terminé *Rich Man's Folly*, George Bancroft interprétera *Trough the Window*.

— Ernest Lubitsch est en train de tourner son premier film parlant dramatique *The Man I killed*, inspiré de l'œuvre célèbre de Maurice Rostand, *L'Homme que j'ai tué*. Lionel Barrymore, Nancy Carroll et Philipps Holmes en seront les principaux interprètes.

— Howard Hughes tourne actuellement *Scarface*, film de gangsters, dont le rôle principal est tenu par Paul Muni. Ce film sera en couleurs.

— Lew Ayres et Lola Lane, qui viennent de se marier à Las Vegas, sont partis pour un mois en voyage de noces, au cours duquel ils visiteront les contrées de Wyoming, Canada et Minnesota, où Lew est né.

— Dès leur retour, Lew Ayres doit tourner, sous la direction de Roland Brown, *Gallows*, avec Rose Hobart comme vedette féminine.

— Dès qu'elle aura terminé le film qu'elle tourne actuellement, *To Night or never*

(Ce soir ou jamais), Gloria Swanson reprendra son interprétation de *Queen Kelly* pour United Artists. Le scénario et la réalisation de cette production sont l'œuvre d'Erich von Stroheim. Outre Gloria Swanson, l'interprétation groupe Walter Byron, Leena Owen, Tully Marshall, Florence Gibson, William von Brincken et plus de deux cents figurants. Le film sera synchronisé et comportera plusieurs compositions originales qui seront chantées par Gloria Swanson.

— John Wray vient d'être engagé par Warner Bros-First National pour être le partenaire de Lil Dagover dans *I Spy*, premier film que tournera Lil Dagover à Hollywood.

ANGLETERRE

On prête aux grandes firmes américaines, notamment Paramount, First National-Warner Bros, Universal, R. K. O., et sans doute M. G. M. et United Artists, l'intention d'utiliser les studios anglais pour y réaliser plusieurs films. On parle même d'une somme de 5 millions de livres sterling comme devant être investie l'année prochaine dans ces productions. Dès maintenant, les studios de Teddington sont reconstruits pour le compte de First National, qui y ont commencé un film intitulé *Meurtre au second étage*, où apparaîtra une jeune artiste de dix-neuf ans, miss Patt Pattison. Les studios de Teddington possèdent une vaste piscine qui permettes prises de vues sous-marines. Le programme des productions envisagées pour l'année prochaine comprendrait trois films en anglais et douze en français. On dit que le grand acteur anglais George Arliss, qui joua *Disraeli*, interprétera l'un des films. Universal aurait l'intention de commencer un film à épisodes et d'en réaliser d'autres si le premier remporte assez de succès.

— Parmi les treize films anglais actuellement en cours de réalisation, citons *Water Gipsies* avec Ann Todd et Peter Hannen; *The Love Race*, avec Stanley Lupino; *The Bachelor Baby*, *Let's Go naked (Sortons tout nus)* et *Jack o' lantern*. Brigitte Helm aura bientôt terminé *Le Danube Bleu*, que dirige Herbert Wilcox, et où elle a pour partenaire Joseph Schildkraut.

— Corinne Griffith, qui est actuellement en Angleterre, tournerait bientôt à Elstree, où son mari, M. Walter Morosco, est directeur de production, un nouveau film.

— Emil Jannings, qui achève actuellement de tourner un film à Berlin, apparaîtra en novembre, au théâtre de Douvrytone, dans la pièce d'où fut tiré son film *Le Patriote*. Jeanette Mac Donald, qui a fait une « apparition personnelle » au Dominion, après son triomphe à l'Empire, à Paris, a remporté ici un énorme succès.

— Un film sur la vie journalière du Prince de Galles a été réalisé récemment dans ses propriétés du duché de Cornwall, des îles Scilly, à la ferme de Nottingham, au parc aux huitres de Helford et à Kennington. La présentation privée du film est fixée au 29 octobre à Princeton.

— Miss Ishbel Mac Donald, fille du premier ministre, est la star d'un film, *Tea for Two*, qui va être présenté au bénéfice d'œuvres de bienfaisance.

— On vient de rééditer un film vieux de quelque vingt ans, *Les Millions de Marie*, interprété par Marie Dressler, Charles Chaplin, Mabel Normand, Chester Conklin. Le Chaplin qu'on y peut voir n'est pas le vagabond classique, mais

au contraire un monsieur élégant, portant chapeau de paille, cravate étincelante et chemise de soirée.

— L'Academy-Cinema, qui est en quelque sorte les Agriculteurs de Londres, a repris le mois dernier deux films de Murnau, *Tartufe*, avec Jannings, et *Manon Lescaut*, avec Lya de Putti et Marlène Dietrich (qui n'était pas alors la célèbre « vamp » d'aujourd'hui), ainsi que *Metropolis*, et a également projeté le splendide film russe de Dovjarko, *La Terre*, et *Moscou qui pleure et rit*, ainsi que *La Ville qui chante*, de Carmine Gallone. J.-R. SAUVÉ.

U. R. S. S.

Poudowkine travaille activement à de nouvelles réalisations. Son prochain film, *Le Déserteur*, sera consacré à la solidarité internationale des travailleurs. Il sera le fruit d'une collaboration russo-allemande.

— Deson côté, Fédaroff poursuit la réalisation de *La Maison morte*. Ce film est fait en deux versions : sonore et muette.

— Une autre réalisation, dont s'enorgueillit le Sayuskino, est un grand film en couleurs : *La Fête du Travail*.

— En Ukraine, on vient d'achever *Fata Morgana*, d'après le roman de Kotzubinsky.

— Piscator prépare un film en deux versions, sonore et muette : *L'Insurrection des Pêcheurs*.

— En préparation : *La Commune de Paris* dont Vaillant-Couturier a été chargé d'écrire le scénario ; *L'Homme décoré*, qui sera réalisé par Amo Bek-Nazaroff dans la région de Garmy.

— Le cinéma russe cherche également à varier sa production en faisant tourner des films dans les lointaines régions asiatiques d'un pittoresque sauvage et dont la nature est d'une grandeur émouvante. Une expédition cinématographique vient de partir pour l'Asie centrale. Elle dirigera des prises de vues pour un grand film sonore : *Loin en Orient*.

— Le « Sayuskino » envoie une expédition en Extrême-Orient, sous la direction de Litvinoff, en vue de la réalisation d'un film en couleurs : *Les Chinois sur la terre soviétique*.

CINÉ-MAGAZINE

LE BONHEUR...! POUR VOUS!



Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN
DE
JADE
attire le bonheur
sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE



Seins^o

développés, reconstitués embellis,
raffermis, salières comblées par les
Pilules Orientales

Toujours bienfaisantes pour la santé.
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.
J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS



la Timidité

EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS
par un système inédit et
radical, clairement exposé
dans un très intéressant
ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre
1 fr. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation
RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

SOYEZ BONNES POUR VOS YEUX

Ne les brûlez pas...
N'employez pour les embellir
qu'un produit sans danger



**LA CIRE
TONICYLE MADELYS**
EST GARANTIE NE PIQUANT PAS LES YEUX

En vente dans toutes les bonnes parfumeries et
37, RUE S^t LAZARE, PARIS. Franco 12 fr.

CONCOURS

100.000 francs de PRIX

pour ceux qui reconstitueront ce DOCUMENT



DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
 Eau-Pâte-Poudre-Savon

AVENIR révélé par la célèbre voyante diplômée. Mme Thérèse GIRARD, 78, av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e étage. De 1 h. à 7 n.

 SEUL VERSIGNY
 APPREND A BIEN CONDUIRE
 A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANT
 sur toutes les grandes marques 1931
 ■
 87, AVENUE GRANDE-ARMÉE
 Porte-Maillot Entrée du Bois

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. Mme THÉODORA 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

MARIAGES Honorables, riches et de toutes conditions, facilités en France sans rétribution, p. œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité. Écrire: Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

AVENIR dévoilé par la célèbre Mme JUNEÀ, 5, r. Albouy, Paris-10^e, de 10 à 19 h.; correspondance: date de naissance prénom, 15 fr.

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique: technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

Derniers abonnements reçus. — M. Mario Ballu (Nice), M^{lle} Simone Faucourbe (Paris), M. René Faure (Samatan, Gers), M. Torico Ono (Tokio), R. S. Westhead (Calabar, A.O.A.), André Neveux (Mouy, Oise), M. Bochat (Délémont, Suisse), M. Piailoux (Paris), M. Cruchot (Paris), M. Vuida de Tomas Sanz (Séville), M. Lucien Bretin (Louhans, S.-et-L.), M^{me} Le Ribaut (Vasles, Deux-Sèvres), M. Marcel Audureau (Duzerville, Constantine), M. Pizani (Paris), M^{lle} Solange Petit (Mons, Belgique), M. Abdollah-Dad-Garan (Téhéran, Perse), M. J. Gastaldi (Nice), M. Ch. Roman (Nîmes), M^{lle} M.-L. Marinho da Cruz (Lisbonne), M^{lle} Michaud (Paris), M. Chauvin (Paris), M^{me} Monet (Paris), M. J. La Rocca (Marrakech-Medina), M^{lle} Mady Galtier (Bayonne-Beyris), M. Pol Arcens (Paris), M. Agut (Paris), M^{me} Bouillet (Champigny). A tous merci.

Chouchou. — Voici les adresses demandées: 1^o Albert Préjean, 25, avenue Ledru-Rollin; 2^o Roland Toutain, c/o Films Osso, 73, avenue des Champs-Élysées. En ce qui concerne ce dernier artiste, vous aurez complètement satisfaction avec ce numéro. N'est-il pas vrai?

Dré. — Il est vraiment regrettable d'avoir à constater combien certains directeurs de salles négligent encore la qualité de la projection sonore. Vous me citez l'exemple du Mans. Le cas, hélas! est général, et j'avoue mal comprendre les éditeurs qui louent leurs films sans se soucier le moins du monde si les

appareils reproducteurs de son sont susceptibles de leur inspirer confiance. Certains échecs retentissants de films remarquables n'ont, croyez-le, d'autre raison. Tout à fait de votre avis, et pour Duhamel dont le talent n'est pas niable, mais dont la phobie du cinéma ne s'explique guère, et pour Georges Altman, qui a eu parfaitement raison de fustiger certaines platitudes de l'écran. Vous

DÈS AUJOURD'HUI
 retenez notre
NUMÉRO DE NOËL
 il vous réservera
 plus d'une agréable surprise

dirai-je également que nos points de vue concordent en ce qui concerne René Clair et son article sur les auteurs dramatiques. Bien triste, infiniment triste, le fait que vous me signaliez se rapportant aux *Lumières de la Ville*. Si vous venez à Paris, ne manquez pas de voir *Marius*. Je serais curieux de savoir ce que vous pensez de l'interprétation de Raimu et Fresnay. Et aussi *L'Opéra de Quat'sous*, *An American Tragedy* et *La dernière Compagnie*. Comme vous dites, vous allez pouvoir «vous envoyer quelque chose».

Fortunio. — 1^o Permettez-moi de vous conseiller amicalement de ne plus vous adresser directement à cet artiste. Si vous tenez absolument à avoir sa photographie, adressez-vous de préférence à Paris-Consortium-Cinéma, 67, rue du Faubourg-Saint-Martin. — 2^o Écrivez à nouveau à Léon Mathot, en lui rappelant votre envoi. — 3^o Victor Francen, 17, avenue du Président-Wilson. Conrad Veidt, Kurfurten-damm 150, Berlin-Halensee.

Le Boudoir mauve. — *Sous la Croix du Sud* n'a pas encore été présenté en France, et je n'en ai vu que de trop courts fragments pour vous donner mon impression personnelle sur Kaïssa Robba. Charles de Rochefort, après avoir tourné dans ce film, est revenu dernièrement à la mise en scène. Merci pour les compliments que vous voulez bien adresser à notre revue; nous y avons été très sensibles.

L'IODHYRINE du D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
 Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES: 19fr. 40
 LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Rita Novello. — Ramon Novarro ne donne pas d'adresse personnelle. Tout son courrier lui parvient au studio. En lui écrivant en espagnol, je suis à peu près persuadé qu'il vous répondra. Sa taille: 1^m,70 environ; son âge, vingt-huit ans. Célibataire.

Ronde des heures. — Tout à fait de votre avis pour *Un Caprice de la Pompadour*, qui ne m'a que médiocrement intéressé. Le prochain film de Baugé, dont le

2
 crèmes
 en
 une
 seule

**DEPUIS
 70 ANS**

par sa formule
 unique, complète,
 merveilleusement
 conçue pour la beauté
 du teint et la santé
 de la peau,
 la Crème Simon
 veille, jour et nuit,
 sur votre beauté.

Elle est
 inimitable
 la

CRÈME SIMON

bien observer
 le mode d'emploi

titre est *Pour un Sou d'amour*, lui permettra, espérons-le, de mieux faire connaître au public son talent de chanteur.

Bicart. — Vous avez mis le doigt sur la plaie. Oui, trop souvent encore les actualités qu'on nous donne manquent de diversité et même d'intérêt. Nous attendons toujours le « journal vivant » qu'on nous promet depuis si longtemps. Au moment où des salles spécialisées dans la projection des actualités s'ouvrent ou vont s'ouvrir sur les boulevards, il devient nécessaire de tenter un gros effort dans ce sens. Mais qui l'entreprendra ?

Janine. — Tout à fait de votre avis : nos producteurs dédaignent un peu trop les artistes qui brillèrent jadis dans le film muet, au profit de gloires théâtrales, pas toujours très neuves, mais dont le nom est, croit-on, synonyme de succès. Il reste à savoir si les résultats financiers seront toujours aussi satisfaisants et si le public ne réclamera pas bientôt de nouveaux noms.

Louissette. — 1° La partenaire de Léon Mathot dans *Jean d'Agrèves* était Nathalie Kovanko. P.-J. de Venloo vient de conclure un accord avec les Établissements Delac et Vandal et ne produira plus de films pour son propre compte. — 2° Tout à fait de votre avis en ce qui concerne Marie Bell, gracieuse et charmante camarade s'il en fut.

M. le Marquis de Saint-Jean. — Permettez-moi de ne pas être entièrement de votre avis en ce qui concerne le film parlant en général. Certes, je comprends fort bien votre sévérité, si vous n'avez vu jusqu'ici que les quatre bandes que vous me signalez. Considérez toutefois qu'elles datent des tout premiers temps de l'art nouveau et que

Notre Grand Concours VEDETTES EN HERBE

BON N° 2

A découper.

Bibliothèque d'Ève

La *Bibliothèque d'ÈVE* est composée de romans minutieusement sélectionnés au triple point de vue de leur parfaite correction, de leur valeur littéraire et de leur intérêt.

Viennent de paraître :

L'ERMITE DE ROCHEMAURE

Par Louis DERTHAL

LE CŒUR DE CENDRILLON

Par Claude MAREUIL

Chaque volume : 7 francs

depuis nous avons pu voir plusieurs films d'une qualité et d'un intérêt indiscutables. Ce qui ne m'empêche pas de regretter parfois le film muet, je l'avoue.

New-York-Paris. — Les noms de quelques jeunes artistes qui se sont révélés tout dernièrement et qui semblent promis à la gloire ? Jean Gabin, parfait de naturel dans *Paris-Béguin* et *Gloria* ; Simone Simon, dont le cran et la charmante impétuosité ont conquis les spectateurs à la présentation du *Chanteur inconnu* ; Ginette d'Yd, qui campa une silhouette très curieuse dans *Partir*, et j'en oublie.

R. B., Le Caire. — J'ai transmis votre lettre à notre directeur, qui a été très heureux d'apprendre que notre concours avait toutes vos faveurs. Vous avez identifié tous les portraits ? Êtes-vous bien sûr ? Dans l'affirmative, tous mes compliments pour votre perspicacité. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter d'être aussi heureux par la suite.

Rara. — C'est un véritable tour de France que vous avez déjà fait et que vous continuez. Tous mes compliments, je vous envie très sincèrement. On parle, en effet, du retour de Clara Bow à l'écran, une campagne indépendante ayant pris l'initiative de l'engager. Je ne sais comment sa nouvelle apparition sera accueillie par les Américains ; tout dépend de la presse et surtout des clubs féminins, qui, vous ne l'ignorez pas, ont une énorme influence et qui, s'ils en ont le désir, peuvent la boycotter complètement et même faire interdire son film. J'ose espérer qu'ils la laisseront enfin tranquille et qu'elle pourra poursuivre une carrière aussi brillamment commencée. Mon bon souvenir.

IRIS.

EXTRAIT DU CATALOGUE DES ÉDITIONS DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

Collection

de "La Grande Légende de la Mer"

Le Radeau de la Méduse, par Auguste Bailly (Pierre Lasserre).

Jean-Bart, par Henri Malo (de l'Académie de Marine).

Les Prouesses du Bailly de Suffren, par Georges Lecomte (de l'Académie Française).

Le Breton Yves de Kerguelen, par Aug. Dupouy.

L'Île de la Tortue, par Fr. Funck-Brentano.

La Guerre des Enseignes, par Louis Guichard (Prix de l'Académie de Marine, 1928).

L'Épopée transatlantique, par l'amiral X...

Jacques Cassard, corsaire de Nantes, par Marc Elder (Prix Goncourt).

Une Épopée canadienne, par Ch. de la Roncière.

Dumont d'Urville, par Camille Vergniol.

Sir Walter Raleigh, par Léon Lemonnier.

Chevaliers de la Mer, par Léon Berthaut.

La Lutte pour la mer, par J.-H. Rosny Jeune, de l'Académie Goncourt.

Chaque volume : 15 francs.

Conan-Doyle.

Aventures de Sherlock Holmes.

Souvenirs de Sherlock Holmes.

Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.

Résurrection de Sherlock Holmes.

Sherlock Holmes triomphe.

La Compagnie blanche. Tome I. *Les Moines guerriers.*

La Compagnie blanche. Tome II. *Les Épées glorieuses.*

René Bizet.

La Sirène hurle.

L'Aventure aux Guitares.

Le Sang des Rois.

Populisme, par Léon Lemonnier.

Bouvabow, par André Billy.

Les Amoureux, par Gyp.

Les Cervelines, par Colette Yver.

Chaque volume : 12 francs.

Jack London.

L'Appel de la Forêt.

Avant Adam.

Radieuse Aurore.

Le premier Homme que j'ai tué, par Marcel Sauvage (Prix *Gringoire*).

Ténébre, par Pélissier.

Chaque volume : 15 francs.

Collection

"A travers l'Art Français"

Le Livre d'art du XIX^e siècle à nos jours, par Raymond Hesse.

L'Art des Châteaux de la Loire, par Charles Terrasse.

Géricault, par Oprescu.

La Sculpture romantique, par Luc-Benoist.

Les Peintres de Montmartre, par André Warnod.

L'École française de gravure des origines au XVI^e siècle, par Lieure.

L'École française de gravure au XVII^e siècle, par Lieure.

Au Début de l'Art roman, par Deshoulières.

L'Art en France des Invasions barbares à l'Époque romane, par Louis Brehier.

Les Églises romanes, par Jean Wallery-Radot.

L'Art normand, par Denise Jalabert.

Initiation à la Peinture d'aujourd'hui, par Henri Serouya.

Delacroix, par Raymond Regamey.

Chaque volume : 18 francs.

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 13 Novembre
au 19 Novembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 20 Novembre
au 26 Novembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 27 Novembre
au 3 Décembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 4 Décembre
au 10 Décembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 11 Décembre
au 17 Décembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

PARIS

Alexandra. — Artistie. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Étoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempéra.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHATILLON-S-BAGNEUX. — Ciné Mondial.
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.
CLICHY. — Olympia.
COLOMBES. — Colombes-Palace.
CROISSY. — Cinéma-Pathé.
DEUIL. — Artistie-Cinéma.
ENGIEN. — Cinéma Gaumont.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
GAGNY. — Cinéma Cachan.
IVRY. — Grand Cinéma National.
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.
MALAKOFF. — Family-Cinéma.
POISSY. — Cinéma-Palace.
RIS-ORANGIS. — Familla-Pathé-Cinéma.
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-MANDE. — Tourelle-Cinéma.
SANNOS. — Théâtre Municipal.
TAVERNY. — Familla-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.
ANGERS. — Variétés-Cinéma.
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.
AUTUN. — Eden-Cinéma.
AVIGNON. — Eldorado.
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CAMBES. — Cinéma dos Santos.
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Baleon. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIEPPE. — Kursaal-Palace.
DOUAL. — Cinéma Pathé.
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.
JOIGNY. — Artistie.
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.
LILLE. — Cinéma Pathé. — Familla. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

LIMOGES. — Ciné-Familla. — Tivoli-Palace.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistie-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.
MACON. — Salle Marivaux.
MARMADE. — Théâtre-Français.
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familla.
MELUN. — Eden.
MENTON. — Majestic-Cinéma.
MILLAU. — Grand-Ciné-Fallous. — Splendid.
MONTEBEAU. — Majestic (Vend., Sam., Dim.).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.
NANGIS. — Nangis-Cinéma.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.
NIMES. — Majestic-Palace.
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistie.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.
RENNES. — Théâtre Omnia.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.
SAINT-MAÛRE. — Cinéma Dos Santos.
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.
SAINT-YRIEX. — Royal Cinéma.
SAUMUR. — Cinéma des Familles.
SÈTE. — Trianon.
SOISSONS. — Omnia-Pathé.
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid — Hippodrome.
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronoëls.
VALLAURIS. — Théâtre-Français.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Afr.
BONE. — Ciné Manzini.
CASABLANCA. — Eden.
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Colisée. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPOLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
MONS. — Eden-Bourse.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN
EN CARTES POSTALES BROMURE

Extrait du Catalogue

(Envoi du catalogue complet sur demande)

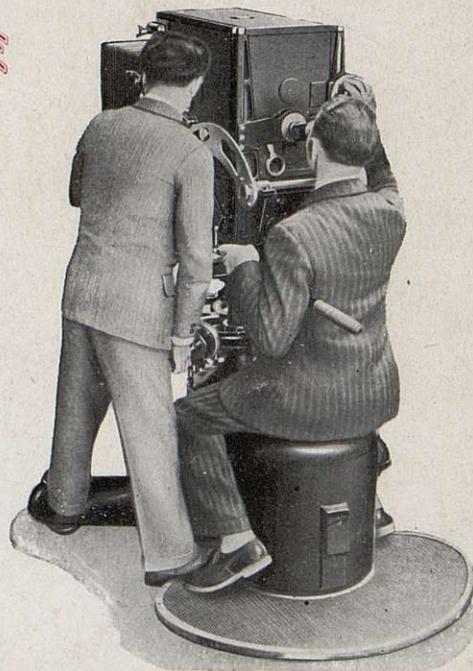
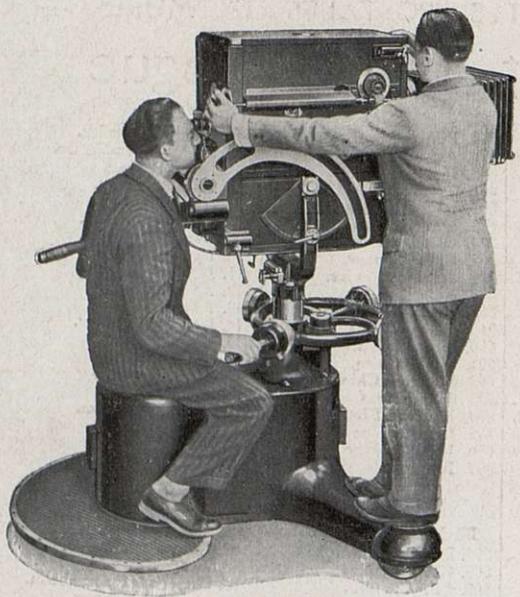
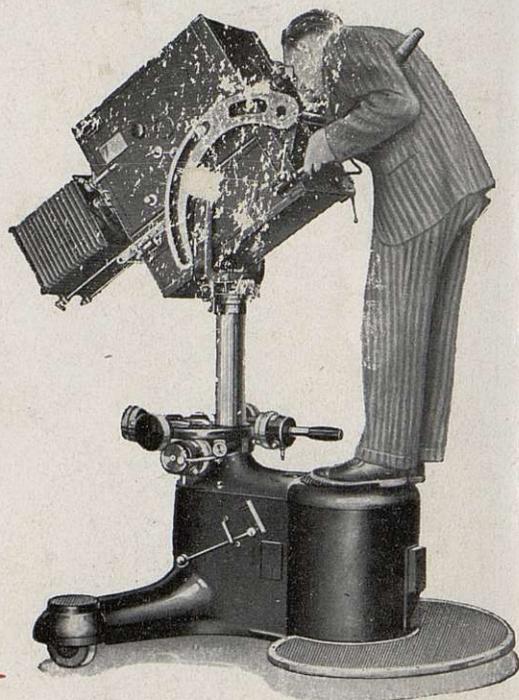
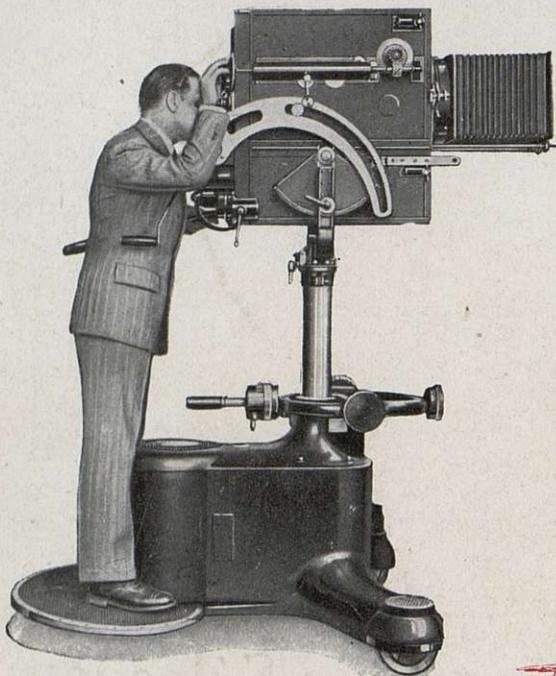
- | | | |
|---|---|----------------------------|
| 850. Clara Bow. | 878. Fernand Fabre. | 903. Meg Lemonnier. |
| 851. Maly Delschaft. | 879. Anita Page. | 904. Huguette ex-Duflos. |
| 852. Maria Faudler. | 880. Marcelle Chantal. | 905. Suzy Vernon. |
| 853. Betty Balfour. | 881. Greta Garbo. | 906. Janet Gaynor. |
| 854. Corry Bell. | 882. John Mac Brown. | 907. Frances Dee. |
| 855. Betty Bird. | 883. Maurice Chevalier. | 908. Rosita Moreno. |
| 856. Anna May Wong. | 884. Charles Rogers. | 909. Bessie Love. |
| 857. Marion Davies. | 885. Gary Cooper. | 910. René Lefebvre. |
| 858. Grock. | 886. Marion Davies. | 911. Marie Glory. |
| 859. Thomy Bourdelle. | 887. Bebe Daniels. | 912. Alice Roberte. |
| 860. Marie Bell. | 888. Greta Garbo. | 913. Alice Roberte. |
| 861. Harold Lloyd. | 889. Henry Garat. | 914. Pierre Blanchar. |
| 862. Bessie Love. | 890. Mary Brian. | 915. Jaque-Catelain. |
| 863. Barry Norton. | 891. Lily Damita. | 916. Willy Fritsch. |
| 864. Raquel Torres. | 892. Maurice Chevalier. | 917. Lilian Harvey. |
| 865. Jeanette Mac Donald. | 893. Claudette Colbert. | 918. Boucot. |
| 866. Jeanette Mac Donald. | 894. Marlène Dietrich. | 919. Georges Milton. |
| 867. Harry Baur. | 895. Jeanette Mac Donald. | 920. Marie Bell. |
| 868. Mady Christians. | 896. Jeanette Mac Donald. | 921. Willy Fritsch. |
| 869. Jean Murat. | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville). | 922. Lilian Harvey. |
| 870. Alice Cocca. | | 923. Joséphine Baker. |
| 871. Agnès Petersen. | | 924. Marlène Dietrich. |
| 872. Maurice Chevalier (Le Petit Café). | | 925. Leila Hyams. |
| 873. Henry Garat. | | 926. Jeanne Helbling. |
| 874. Marlène Dietrich. | | 927. Ramon Novarro. |
| 875. Marlène Dietrich. | | 928. Annabella. |
| 876. Suzy Vernon. | | 929. Préjean et Annabella. |
| 877. Danièle Parola. | | 930. Fernand Gravey. |
| | | 931. Albert Préjean. |

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.
— 25 — — 15 fr.
— 100 — — 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).
INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ; 40 centimes avec correspondance entièrement libre.

L'ÉQUIPEMENT AUTOMATIQUE QUE TOUT STUDIO MODERNE DOIT POSSÉDER



EMPLOYÉ PAR .

PARAMOUNT PUBLIX CORPORATION
 _____ STUDIOS PARAMOUNT _____
 _____ FILMS OSSO _____
 _____ BRAUNBERGER - RICHEBÉ _____
 SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS PARLANTS

NEW-YORK
 ST-MAURICE
 PARIS
 BILLANCOURT
 PARIS

REX INGRAM MARKHAM PRODUCTIONS
 _____ U. F. A. _____
 _____ KLANG FILM _____
 _____ HUNNIA FILM _____
 _____ INTORCKINO _____

NICE
 BERLIN
 BERLIN
 BUDAPEST
 MOSCOU

ETC... ETC...